LF
9449

MEMOIRES
ET AVANTURES
D'UN HOMME
DE QUALITÉ

Qui s'est retiré du monde.

NOUVELLE EDITION

Revûe & considérablement augmentée sur quelques Manuscrits trouvés après sa mort.

TOME V.

A AMSTERDAM,

Et se trouve à Paris

Chez
- *MARTIN*, rue S. Jacques.
- *DESAINT* & *SAILLANT*, rue Saint Jean de Beauvais.
- *POIRION*, rue S. Jacques.
- *DURAND*, rue du Foin.
- *HOCHEREAU*, *PISSOT*, Quai de Conti.

M. DCC. LVI.

281761
23 . 1 . 33

PQ
2021
M5
1756
t.5

LETTRE DE L'EDITEUR.

LA mort de M. le Marquis de ... l'illuſtre ſujet de ces Mémoires, me procure la liberté d'en donner la derniere partie au Public. Il l'a tenuë renfermée ſous la clé juſqu'à la fin de ſa vie, ou s'il lui a permis de voir quelquefois le jour, ce n'a été que pour quelques momens, & dans les mains de ſes meilleurs Amis. J'avois l'honneur d'être de ce nombre. Je n'ai pû m'empêcher pluſieurs fois de lui reprocher agréablement le ſcrupule qui lui faiſoit dérober la Concluſion de ſon Ouvrage au Public, après avoir ſouffert que

les deux premiéres Parties fussent imprimées il y a deux ans. Il se défendoit par deux raisons : la premiere étoit la différence qu'il prétendoit trouver entre ce dernier Ouvrage & les premiers : je suis excusable, disoit-il, de m'être montré moi-même à découvert, & d'avoir revelé mes malheurs & mes foiblesses ; mais le serois-je de mettre au jour les irrégularités de la conduite d'autrui ? Peut-être ai-je déja eu tort de les écrire ; je serois encore plus coupable de les publier. La sincérité d'un récit, ajoûtoit-il, ne le rend pas toujours juste & innocent. Il y a des vérités odieuses, que la sagesse & la charité doivent cacher. On devient quelquefois plus criminel en manifestant une action mauvaise, qu'en la commettant ; parce que le plus

dangereux effet de certains desordres est le scandale, dont on se charge en les publiant. Monsieur le Marquis ajoûtoit à cette raison, qu'il avoit sujet de se repentir de la complaisance qui l'avoit fait consentir à l'Edition de ses deux premiers volumes : elle lui avoit attiré une multitude de visites & de complimens ; & dans l'âge avancé où il étoit, avec tant d'amour pour le repos, il regardoit comme une charge pesante l'obligation de recevoir des compagnies étrangeres, ou de répondre à des lettres indifférentes. Quelque force que ces deux raisons pussent avoir par rapport à lui, la seconde tombe par sa mort, & l'autre ne fait pas sur mon esprit autant d'impression qu'elle en faisoit sur le sien. Je lui passe le principe sur lequel il raisonnoit, étant persua-

dé, comme lui, qu'il y a des fautes qu'on ne peut révéler innocemment, parce que leur manifeſtation entraîne le ſcandale : mais je ne ſaurois mettre dans ce rang les avantures de Mylady R.... de Mylady d'Ar... de M. Law, de la Princeſſe de R... &c. Il me ſemble au contraire que l'exemple d'une mauvaiſe conduite peut devenir utile : les vices de cette nature ſervent pour ainſi parler de fanal à la vertu ; ils l'éclairent, ils lui montrent les bornes qu'elle ne doit point paſſer, & les précipices qu'elle trouveroit au-delà.

Je m'imagine donc qu'en imprimant cette Suite des Mémoires, on fera un préſent agréable & avantageux au Public. On y trouvera plus de variété, que dans les deux Parties précédentes.

Le stile n'en est pas moins vif, ni moins soûtenu. La Morale y est aussi pure & plus fréquente, les sentimens aussi tendres, & le fond de la narration aussi intéressant.

Pour ce qui regarde la personne de M. le Marquis de ... il suffit de lire son Ouvrage, pour prendre une idée juste de son caractere. Il a peint son cœur dans les sentimens qu'il y a répandus, & le tour de son esprit dans ses réflexions. On reconnoîtra sans peine qu'il a dû être un Pere tendre, un Mari fidele, un Ami zélé & sincere, un Guide sage & éclairé, & , ce qui fait la perfection de son éloge, un homme solidement vertueux. Sa mort a fait verser des larmes sinceres à tous ses Amis. Ils ne s'en consolent que par l'hé-

ritage précieux qu'il leur a laiſſé, je veux dire le ſouvenir & l'exemple de ſes vertus.

MEMOIRES
DU
MARQUIS DE***.

LIVRE DIXIE'ME.

ON m'apprend que le Public a fait un accueil favorable, aux deux premieres parties de mon Hiſtoire. Je ne ſçais ſi je dois m'applaudir beaucoup de ce ſuccès. Mes Amis veulent me le faire regarder comme un motif, qui doit me porter à réprendre la plume, & à continuer l'ouvrage. J'en conviendrois peut-être avec eux, ſi

j'étois mieux informé ſur quoi ſe fonde l'eſtime de ceux qui penſent avantageuſement de mon Livre. Je me tiendrois heureux, par exemple, qu'il eût pû leur plaire par les endroits que j'eſtime moi-même ; c'eſt-à-dire, par les traits d'honneur & de vertu que j'ai pris ſoin d'y répandre ; & je confeſſe que malgré le froid de la vieilleſſe, qui commence à glacer mon ſang, je rentrerois dans la carriere avec une nouvelle ardeur. Mais qui peut me répondre que l'approbation, dont on honore mon ouvrage, n'eſt pas donnée peut-être à des choſes que je ne puis m'empêcher de condamner, quoique j'aie eu la foibleſſe de les écrire? Je parle de quelques deſcriptions trop tendres, & d'une certaine licence de ſentimens & d'expreſſions, qui ſans pouvoir

paſſer pour contraires à la bienſéance & à la vertu, ne laiſſent pas d'avoir quelque danger pour un Lecteur inconſidéré, qui s'en occupe trop, & qui en eſt exceſſivement attendri. Cette penſée a fait tant d'impreſſion ſur moi, qu'il s'en eſt peu fallu, dans certains momens, que je n'aie jetté au feu le journal de mes derniers voyages, & que je ne me ſois ainſi délivré de toutes les inſtances qu'on m'a faites de les donner au Public. Cependant j'ai ſouffert, à la fin, qu'elles aient prévalu ſur mes ſcrupules. C'eſt une foibleſſe que je devrois me reprocher, je le reconnois ; mais tel a toujours été mon caractère ; une facilité exceſſive, une complaiſance ſans réſerve, en amitié comme en amour. Je ſuis le même à ſoixante ans que j'étois à vingt ; ami de la

ſévére vertu, mais foible & lent quelquefois à la pratiquer, quoique toujours aſſez ennemi du vice pour l'éviter avec horreur, auſſibien dans mes Ecrits que dans toute la conduite de mes actions. J'ai crû devoir rendre ce petit compte, au Public, de la diſpoſition où je me trouve en commençant de mettre en ordre cette derniere partie de mes Memoires. Je lui demande la continuation de ſon indulgence, pour le reſte de mes avantures. Je ſuis trompé ſi elles n'intéreſſent autant ſa curioſité & ſa compaſſion que les premieres; car mon Etoile n'a point changé; & je dois avertir ici mes Lecteurs, comme je l'ai fait au premier volume, qu'ils doivent ſe bien garder d'ouvrir mon livre, s'ils craignent de reſſentir la triſteſſe & l'attendriſſement que pro-

duit une ſuite preſque continuelle d'infortunes. Je reprens maintenant le cours de ma narration.

La mort de mon Oncle aiant fait ceſſer toute la joie que nous commençions à goûter dans la maiſon de ma Fille, nous changeâmes le deſſein que nous avions d'y paſſer quelques ſemaines. Amulem me dit qu'il ſe croioit obligé de reprendre le chemin de l'Aſie, pour aller rendre compte de ſa commiſſion. Nous délibérâme ſur le tems de ſon départ ; & comme nous étions bien réſolus de ne pas nous ſéparer pour toujours, nous cherchâmes par quels moyens nous pourrions nous rapprocher. La premiere propoſition que je lui fis, fut de laiſſer ſes deux Enfans chez ma Fille. Il y conſentit, & il s'engagea volontiers à retourner en

France, par le plus court chemin; lorſqu'il auroit fini ſes affaires. Son abſence ne pouvoit pas durer moins de trois ou quatre mois. Je crûs que ce tems me ſuffiroit pour faire, avec le Marquis, le voiage d'Angleterre; après quoi nous pourrions auſſi rentrer en France, pour y réjoindre Amulem, y paſſer quelque tems avec lui chez ma Fille, prendre enſuite la route d'Allemagne, & le conduire juſqu'à Vienne, d'où il pouvoit ſe rendre à Amaſie avec ſes Enfans. Il trouva ce projet fort à ſon gré. J'écrivis à Monſieur le Duc, pour le lui communiquer; il l'approuva, & nous ne tardâmes pas à l'exécuter. Les adieux furent tendres, ſur-tout entre le Marquis & Memiſcès. Je n'obſervai néanmoins rien, entr'eux, de moins réſervé qu'à l'ordinaire;

ils eurent, l'un & l'autre, aſſez d'adreſſe pour me tromper ; mais on verra qu'ils ne ſoûtinrent pas ce perſonnage long-tems.

Nous paſsâmes, de Calais à Douvres, avec un vent fort heureux. Nous nous occupâmes peu de tout ce qui s'offrit ſur notre route, juſqu'à Graveſend, où nous quittâmes la poſte pour nous embarquer ſur la Tamiſe. Mais notre indifférence fut obligée de céder à la magnificence & à la variété des objets, qui ſe préſenterent bien-tôt à nos yeux. Je n'ai rien vû, dans tous mes voiages, qui approche de la beauté de ce ſpectacle. La Tamiſe, depuis Londres juſqu'à la mer, eſt non-ſeulement une des plus larges rivieres de l'Europe, mais une des plus agréables, & des plus propres à la navigation. Les plus grands

Vaiſſeaux y entrent avec facilité. Elle en eſt ſi couverte, pendant l'eſpace de plus de vingt-cinq milles, qu'il reſte à peine un Canal étroit, pour le paſſage de ceux qui arrivent de nouveau. Ses bords ſont remplis de Magaſins, d'Arſenaux, & de quantité d'autres Edifices, qui ſervent aux uſages du Commerce & de la Navigation. Dans les endroits où la vûe peut s'étendre davantage, on apperçoit un grand nombre de belles maiſons, répandues de tous côtés dans les plaines ou ſur le penchant des collines, des Jardins ornés, des Villes bien peuplées & bien bâties; enfin l'on ne peut ouvrir les yeux, dans cette heureuſe Iſle, ſans prendre une idée de l'abondance qui y regne, & du bonheur de ſes habitans.

Nous traverſâmes donc une

forêt de vaiſſeaux, qui ſembloient ſe multiplier à meſure que nous avançions ; & la marée nous étant favorable, nous arrivâmes en peu d'heures au pied de la Tour de Londres. Je remets à parler plus bas de ce lieu célebre, & de tout ce que nous vîmes de curieux dès le premier jour. Comme il ne manque rien, à Londres, de tout ce qui peut ſervir à la commodité des Etrangers, nous nous fimes tranſporter ſans peine, nous & nos Equipages, au quartier de la Ville où nous voulions prendre notre demeure. Nous choiſimes celui de la Cour, comme le plus agréable, & le plus convenable au deſſein qui nous amenoit en Angleterre ; ce fut dans Suffolk-ſtreet, que nous louâmes un appartement. Quoique les maiſons de Londres ne ſoient pas ſi belles,

ni ſi magnifiquement meublées que celles de Paris, elles ſont propres & commodes. La plûpart des ruës ſont larges & bien percées. Il ne leur manque que d'être plus nettes & mieux pavées ; elles ſont ordinairement ſi ſales, qu'il ſeroit impoſſible d'y marcher à pied, ſi l'on n'avoit eu ſoin de ménager, le long des maiſons, un petit eſpace défendu par des poteaux de bois, qui empêchent les Caroſſes d'en approcher, & qui ſert pour le paſſage des gens de pied. Lorſqu'on veut traverſer la ruë, on cherche un rang de pavés, un peu plus large & plus haut que les autres. On en entretient ainſi d'eſpace en eſpace ; & l'on eſt obligé, pour les tenir propres, de les nettoyer pluſieurs fois le jour. Outre les grandes ruës, qui traverſent la Ville de tous côtés,

il s'en trouve une infinité de petites, qui leur ſervent de communication. On appelle celles-ci, des Cours ou des Allées. La plûpart ſont pavées de marbre ou de grandes pierres quarrées; de ſorte qu'elles ſont toujours fort nettes & fort unies. Il n'eſt jamais permis aux voitures à roues d'y paſſer. Rien ne donne un plus grand air aux rues de Londres, que les Enſeignes qu'on y voit à chaque maiſon. Les Anglois n'épargnent rien pour les rendre magnifiques. On m'en a montré quelques-unes, qui ont coûté juſqu'à cinq cens écus. Elles ſont dorées, & embellies par divers ornemens de ſculpture & de peinture; & la plûpart ſont ſi grandes & ſi péſantes, qu'elles ont beſoin d'être ſoutenues par des pilliers, qui rendent les rues étroites en quantité

d'endroits. Les Eglises sont aussi une des principales beautés de Londres. Elles ont été rebâties, presque toutes, depuis l'incendie qui consuma la plus grande partie de cette Ville. Elles sont toutes dans le goût moderne, & il y en a peu qui ne fassent honneur à leur Architecte. L'Eglise de Saint-Paul, qui est la Cathédrale, mériteroit une description particuliere. C'est un des plus superbes Edifices qu'il y ait au monde; mais le dessein de ces Memoires n'est pas de tracer le plan d'une Eglise, ou d'un bâtiment particulier. Je ne parle de ces objets qu'en passant, & pour donner une légere idée d'un Païs, qui n'est pas aussi estimé qu'il devroit l'être des autres peuples de l'Europe, parce qu'il ne leur est pas assez connu. Je ne manquerai

pas, dans la suite de ces Memoires, de remarquer ainsi peu-à-peu ce qu'il y a de plus digne d'attention à Londres, & dans les autres parties d'Angleterre.

M. le Duc de.... aiant prévenu M.... notre Ambassadeur sur l'arrivée de son Fils, par une lettre écrite avant notre départ de France, nous crumes ne devoir paroître à Londres qu'après lui avoir fait notre premiere visite. Il fit un accueil des plus honnêtes au Marquis, & il voulut l'engager à se servir d'un de ses Carosses : mais nous le refusâmes, étant déja convenus de prix pour un Carosse de remise. Il se trouva heureusement qu'il avoit fait demander Audience, pour le lendemain, à Sa M. B. Il nous offrit de prendre cette occasion, pour présenter le Marquis. Nous nous rendîmes avec

lui, ſur les dix heures du matin, au Palais de Saint-James. Après l'avoir attendu quelque tems dans l'antichambre, pendant qu'il entretenoit ſecretement le Roi, il revint lui-même nous prier d'avancer, & il conduiſit le Marquis vers Sa Majeſté, qu'il avoit déja prévenue ſur ſon ſujet. Le Roi étoit aſſis dans un fauteuil. Il ſe leva, à l'arrivée du Marquis; il ôta civilement ſon chapeau, & l'aiant remis auſſi-tôt, il s'avança au milieu de la chambre, où nous eumes l'honneur de nous promener un quart d'heure avec lui. Il aſſura obligeamment le Marquis de ſon eſtime, & lui promit de contribuer de tout ce qui ſeroit en ſon pouvoir pour lui faire trouver de la ſatisfaction en Angleterre. Nous fumes admis, le même jour, à l'Audience du

Prince & de la Princeſſe, de qui nous ne reçûmes pas moins de civilités.

La Cour d'Angleterre, & toute la Ville de Londres, étoient alors dans une extrême agitation. On y craignoit encore les ſuites de la révolte d'Ecoſſe, & de l'entrepriſe du Prétendant : car quoique les eſpérances de ce malheureux Prince euſſent échoué à Preſton, & que ſon parti fût entierement diſſipé, depuis que les cinq principaux Chefs étoient tombés entre les mains du Roi, qui les tenoit priſonniers à la Tour, on ne doutoit point qu'il n'y eût encore, non-ſeulement en Ecoſſe, mais à Londres même, & dans toutes les Provinces d'Angleterre, quantité de perſonnes mal diſpoſées à l'égard du Gouvernement. Cette opinion tenoit le

Roi, & le Parlement, dans la crainte. On ne mettoit point de fin aux ſoupçons & aux recherches; &, ſur les moindres indices, on arrêtoit indifféremment tous ceux de la fidélité deſquels on étoit mal aſſuré.

Les cinq chefs des Rebelles, qui avoient eu le malheur d'être faits priſonniers à Preſton, furent condamnés à mort le jour même de notre arrivée. Le Roi, fléchi par les larmes de leurs Epouſes, ſuſpendit l'exécution pendant quelques jours, ſous prétexte de tirer d'eux un détail plus étendu de leur crime, & des reſſorts ſecrets de la conſpiration : mais il ſe répentit apparemment de cette facilité, qui lui fit perdre une de ſes victimes. Ce fut le Comte de Nithiſdale, à qui la généroſité de ſa Femme ſauva la vie d'une ma-

niere extraordinaire. Cette Dame avoit une tendreſſe incroiable pour ſon Mari. La nouvelle de ſa condamnation la fit tomber d'abord dans un évanouiſſement ſi long, qu'il penſa lui cauſer la mort. En étant revenue à force de ſecours, elle ne s'arrêta point aux larmes; elle penſa aux moyens de le tirer de ſa priſon, aux riſques de ſa propre vie. Le Comte étoit un Seigneur aimable, qui s'étoit fait un grand nombre de partiſans zélés, dans la populace même. Ce fut à ceux-ci que la Comteſſe s'adreſſa d'abord; elle répandit l'or & l'argent avec profuſion, pour les engager à ſe réunir, lorſque ſon Mari ſeroit conduit au ſupplice, & à l'arracher des mains des Exécuteurs. Quelque affection qu'on eût pour le Comte, elle trouva peu de gens capables d'une

entreprise si hardie ; & n'y voiant point assez de certitude pour se croire assurée du succès, elle tourna ses vûes d'un autre côté. Elle fut se jetter cent fois aux pieds du Roi, qu'elle tâcha de toucher par ses pleurs, & par les plus tendres expressions de la douleur & de l'amour. Elle sollicita le Prince, les Seigneurs de la Cour, les Ministres de toutes les Puissances de l'Europe. Je la vis chez M. l'Ambassadeur de France ; & j'avoue que je ne pus retenir mes larmes, en voiant couler les siennes avec tant de graces & tant de marques d'un vrai désespoir. Enfin, cette seconde voie n'aiant pas réussi ; l'amour lui en inspira une plus heureuse. Elle retourna aux pieds du Roi, qui eut la bonté de ne lui refuser jamais son accès ; & paroissant renoncer à l'espérance

de ſauver ſon Mari, elle demanda en grace la liberté de le voir en priſon, pour lui dire le dernier adieu. Cette faveur lui fut accordée. On la laiſſa ſeule avec le Comte, ſuivant l'ordre du Roi. Elle profita de ce moment, pour lui faire prendre ſes habits; & s'étant couverte elle-même des ſiens, elle le preſſa de ſortir, tandis qu'elle demeureroit à ſa place. Il fut aſſez heureux, pour traverſer toute la Garde ſans être reconnu; ſoit que le mouchoir, dont il feignoit d'eſſuier ſes larmes, favoriſât ſon déguiſement, ſoit que le Capitaine, comme il y a plus d'apparence, eût été ſéduit par les libéralités de ſa Femme. Cet événement ſe répandit en un moment par toute la Ville. Mais toutes les meſures qu'on prit, pour découvrir les traces du Comte,

furent inutiles, & l'on ſçut peu de jours après qu'il avoit gagné heureuſement les côtes de France. On apprit en même-tems que le Prétendant avoit quitté l'Ecoſſe, & qu'il avoit débarqué à Gravelines, dans le deſſein de ſe ſe retirer à Avignon. Cette derniere nouvelle rendit la Cour plus tranquille : mais elle n'empêcha point l'exécution de la Sentence portée contre les Rebelles. Mylord Derwentwater & Mylord Kilmur furent décapités ; le reſte périt par d'autres ſupplices. Nous eumes la curioſité d'être préſens à la mort des deux premiers. Leur conſtance & leur tranquillité me parurent héroïques ; c'eſt au Ciel à juger de la juſtice de leur cauſe. Les Poëtes exercerent leur veine, ſur la fuite de Mylord Nithiſdale & ſur la généro-

ſté de ſon Epouſe. Je me ſouviens de quelques vers d'une Ode Françoiſe, qui fut faite à ce ſujet; & quoiqu'ils ne ſoient que médiocrement bons, & que les régles mêmes y ſoient mal obſervées, j'en mettrai ici quelques-uns, tels que ma mémoire me les rappelle.

Dans un cœur tendre & magnanime
L'amour & la vertu d'accord
Arachent ſa conquête au crime
Malgré la trahiſon du ſort, &c.

Fuis, dit-elle, chere moitié,
Fuis la cruauté d'un Tiran,
Dont le cœur ſourd à la pitié
Se montre altéré de ton ſang :
Mon bras, levé pour ta défenſe,
S'eſt ſoutenu par l'eſpérance
D'arracher ta tête au péril ;
Ne crains pas que je me démente ;

Victorieuſe & trop contente
Si mon trépas peut t'être util.

Va conter à toute la France,
Et mon courage & ton bonheur :
Pour prix de ma noble aſſurance
Je ne veux de toi que ton cœur :
Et que tu graves dans ton ame,
Que ſi par le bras d'une femme
Tu te vis conſerver le jour,
La vie qu'elle t'a donnée
Eſt moins un fruit de l'himenée
Que l'ouvrage de ſon amour, &c.

Le jour même de l'exécution de Mylord Derwentwater, nous nous trouvâmes à l'Aſſemblée, qui ſe tenoit trois fois la ſemaine chez Mylady R.... Je fus ſurpris d'y voir regner un air de triſteſſe, que je n'y avois point remarqué deux jours auparavant. On m'apprit, en ſecret, que cette Dame

avoit aimé passionnément ce malheureux Seigneur ; mais que la considération du Roi, autant que celle de son Mari, l'empêchoit de donner des marques publiques de sa douleur, & qu'elle se faisoit violence jusqu'au point de ne pas même interrompre l'ordre des Assemblées qui se tenoient chez elle. J'observai curieusement son visage, pour tâcher d'y découvrir la situation de son ame. Elle remarqua mon attention ; & lorsque la Compagnie fut prête à se retirer, elle me fit avertir, par un Laquais, qu'elle souhaitoit de m'entretenir en particulier. Je ne sçavois qu'augurer de cette assignation. Je priai le Marquis de monter seul en Carosse, & d'aller m'attendre au logis pour souper. On m'introduisit, un moment après, dans le cabinet de la Dame.

Elle en ferma la porte, avec de grandes précautions; & m'ayant fait aſſeoir, elle me tint ce diſcours.

Je ſçais, Monſieur, que vous êtes un homme de naiſſance, & ce que j'eſtime encore plus, un homme d'honneur; ainſi je ne fais point difficulté de m'ouvrir à vous. Vous voyez en moi la plus malheureuſe femme du monde. J'ai perdu aujourd'hui le ſeul bien, qui pouvoit me faire aimer la vie; & ſi j'ai la force de ſurvivre au pauvre Mylord Derwentwater, je ne me ſens point celle de demeurer plus long-tems avec les barbares qui me l'ont ravi. Il faut que j'abandonne l'Angleterre, dûſſai-je périr dans cette entrepriſe. Je ſçais que tous les Ports ſont gardés, qu'on ne laiſſe ſortir perſonne ſans des formaliés infinies,

mies, en un mot que j'ai à tromper la vigilance du Roi & celle de mon Mari : mais les difficultés fussent-elles encore plus grandes, il faut que je les surmonte. J'ai communiqué mon dessein, sur la foi du secret, à Monsieur votre Ambassadeur, & je l'ai prié de me procurer une retraite en France. Il s'en est défendu, par la crainte de déplaire au Duc Régent, qui paroît ménager beaucoup le Roi d'Angleterre : mais il m'a conseillé de m'adresser à vous, comme à la personne la plus capable de me rendre ce bon office. Voyez, Monsieur, ce que vous vous sentez disposé à faire, pour obliger une Malheureuse ; & comptez sur des marques de reconnoissance, qui surpasseront vos desirs.

Je m'étois si peu attendu à une telle ouverture, que je fus long-

tems incertain de ce que je devois répondre. Je me trouve fort honoré de votre confiance, lui dis-je à la fin ; mais en vérité, Madame, j'admire que M. l'Ambaſſadeur me trouve ſi propre, à ce qu'il refuſe de faire lui-même. Ne vous a-t-il pas dit, du moins, de quels moyens il prétend que je me ſerve ? Ou plutôt, Madame, ayez la bonté de conſidérer vous-même qu'étant abſolument étranger dans ce Royaume, où je ne ſuis arrivé que depuis huit jours, & n'aiant point d'autre titre que celui d'accompagner le fils de M. le Duc de ..., je n'ai en aucune maniere le pouvoir d'exécuter vos volontés. Vous l'avez, Monſieur, interrompit-elle ; & je ne vous aurois pas propoſé la choſe, ſi je n'étois aſſurée qu'il dépend de vous de la faire réuſſir. Je m'ex-

plique en deux mots : vous pouvez renvoier un de vos Domeſtiques en France, ſous le prétexte de quelques affaires, & obtenir de la Cour un Paſſeport pour deux. Je me déguiſerai ; je prendrai même, s'il eſt néceſſaire, la livrée du jeune Seigneur qui eſt ſous votre conduite, & je paſſerai ainſi ſans peine à la faveur du Paſſeport. Je vous prie ſeulement de me faire accompagner d'un Domeſtique ſage, & dont la fidélité ſoit à l'épreuve. Aſſurément, Madame, lui dis-je, voilà un dénoument auquel je n'aurois pas penſé. Je ne vous demande qu'un jour, pour délibérer ſur ma réponſe : n'interprétez pas mal ce délai, & tenez-vous aſſurée de mon reſpect & de ma diſcrétion. Je la quittai ſur le champ, & je me retirai, en révant à cette avanture.

La résolution que je pris fut d'aller voir, le lendemain au matin, M. l'Ambassadeur, & de m'entretenir avec lui de tout ce que j'avois entendu.

Mais il se préparoit, le même soir, une autre scéne qui devoit me donner plus d'inquiétude. Le Marquis, ne s'attendant pas que je dûsse être si-tôt de retour au logis, avoit choisi le tems de mon absence pour écrire une lettre, qu'il n'avoit pas dessein sans doute de me communiquer. Il étoit dans cette occupation, lorsque j'entrai dans sa chambre; & le voiant si appliqué, qu'il ne s'apercevoit pas de mon arrivée, je me fis un plaisir de le surprendre, en m'avançant sans bruit derriere sa chaise. Il continuoit d'écrire; & quoique je n'eusse aucune raison de me défier du sujet de sa

lettre, je jettai les yeux dessus, par curiosité. Je connus aussi-tôt que c'étoit une lettre d'amour. Ma surprise ne peut être exprimée. Je pris le parti de me retirer, aussi doucement que j'étois entré ; & faisant appeller Brissant, qui étoit toujours son homme de confiance, je le questionnai sur les affaires de son Maître. Je découvris aisément qu'il ne sçavoit rien de cette intrigue. Il me dit, sans se faire presser, que depuis notre arrivée à Londres, il n'avoit point rendu d'autre service au Marquis, que de porter une de ses lettres à la Poste. Je lui demandai à qui elle étoit adressée ; il m'assura qu'il n'avoit point lû l'adresse, & qu'il se souvenoit seulement qu'elle étoit pour la France. Je lui ordonnai de me faire voir dorésnavant toutes celles qu'il re-

cevroit de ſon Maître, avec menace de le renvoier en France, s'il manquoit à m'obéir. Je ſortis enſuite, & j'allai paſſer une heure dans un Caffé voiſin, pour laiſſer au Marquis le tems de finir ſes dépêches.

Je trouvai, à mon retour, Briſſant qui m'attendoit à la porte, & qui me mit la lettre entre les mains. Je remis à la voir, avant mon ſommeil. Nous ſoupâmes avec notre tranquillité ordinaire, en nous entretenant des coûtumes du Païs, dont le Marquis étoit charmé. Je ne puis pardonner à Guy Patin, me dit-il, le caractère odieux qu'il fait des Anglois : il prétend qu'ils ſont, entre les hommes, ce que les Loups ſont entre les Bêtes : ſe peut-il rien de plus faux & de plus injuſte ! Je n'ai rien vû, au contraire, de

plus humain & de plus poli, que les Seigneurs avec lesquels nous sommes en liaison, ni rien de plus doux & de plus aimable que les Dames de Londres. Leur façon de se mettre, les coûtumes de leurs Assemblées, l'air naturel & ouvert de leurs manieres, enfin tout ce que j'en ai remarqué jusqu'à présent, me remplit déja d'estime pour la Nation. Il m'arrive précisément, ajoûta-t-il, le contraire de ce qui m'est arrivé en Espagne. Je pris peu de goût pour les Espagnols, dans les premiers momens du commerce que j'eus avec eux; & je ne vois rien, en arrivant en Angleterre, qui ne me prévienne avantageusement pour les Anglois. Vous ne vous trompez pas, lui répondis-je, dans le jugement que vous portez d'eux. J'ai eu, il y a long-tems, l'occasion de les

connoître, étant venu en Angleterre dans ma jeunesse; & j'appris dès-lors à les estimer. Cependant il y faut mettre quelque distinction. La censure de Gui Patin est, comme vous dites, fausse & injuste, si elle embrasse tout le corps de la Nation; car il n'y a point de Païs où l'on trouve tant de droiture, tant d'humanité, des idées si justes d'honneur, de sagesse & de félicité que parmi les Anglois. L'amour du bien public, le goût des sciences solides, l'horreur de l'esclavage & de la flatterie, sont des vertus presque naturelles à ces Peuples heureux; elles passent de Pere en Fils comme un héritage. Mais il ne faut chercher les Anglois dont je parle, ni parmi la Populace, qui est trop grossiere & trop féroce en Angleterre, pour être capable de ces grands senti-

mens ; ni parmi la jeuneſſe, qui y eſt d'ordinaire extrêmement libertine. Ce n'eſt que dans un certain âge, & dans une certaine élévation au-deſſus du commun, qu'on apperçoit le vrai caractère des Anglois : ſi vous les regardez dans ce point de vûe, j'oſe vous répondre, que plus vous viendrez à les connoître, plus vous vous accoûtumerez à les eſtimer, comme un des premiers Peuples de l'Univers. Ainſi, continuai-je, la penſée de Guy Patin eſt abſolument fauſſe, s'il a prétendu l'appliquer indifféremment à tous les Anglois ; mais s'il n'a parlé que du Peuple, de la plus baſſe condition, elle doit paſſer ſeulement pour une penſée outrée, qui n'eſt pas tout-à-fait injuſte.

Vous dirai-je, reprit le Marquis, quelle idée je me forme des trois

principales Nations que j'ai vûes jusqu'à présent ? Les Espagnols sont des gens qui ne plaisent, ni lorsqu'on commence à les voir, ni lorsqu'on vient à les connoître parfaitement : on se prévient contre eux au premier coup d'œil ; & les bonnes qualités mêmes, qu'on y apperçoit en les connoissant mieux, n'ont pas toujours la force de surmonter ce dégoût. Dans les François, au contraire, tous les dehors sont séduisans. Ils ravissent l'estime, sans laisser le tems d'examiner s'ils la méritent. Mais sçavent-ils se la conserver long-tems ? La plûpart laissent voir bien-tôt tant de légereté, tant de présomption, tant d'inconstance, en un mot, tant de vices réels avec un si petit nombre de bonnes qualités superficielles, qu'on revient souvent de

la premiere idée qu'elles avoient fait naître. Ils perdent à être trop connus. Ils reſſemblent à ces ouvrages de l'Art, dont la beauté ne ſçauroit ſe ſoutenir long-tems, parce qu'ils manquent de ce ſuc intérieur & nourriſſier, par où la Nature entretient les ſiens dans une vigueur continuelle. Quant aux Anglois, quoique leur extérieur ſimple & modeſte ne montre d'abord rien de brillant, il promet beaucoup à des yeux attentifs. C'eſt une écorce ſaine, ſous laquelle, la premiere choſe qu'on eſt porté à croire, c'eſt qu'il ne ſçauroit y avoir de pourriture cachée. L'ouvre-t-on ? on n'apperçoit que des parties ſolides & entieres, qui plaiſent également à la vûe & pour l'uſage. Plus on pénétre, plus on eſt ſatisfait d'y découvrir de nouvelles beautés, qui

ſemblent s'accroître & ſe dévélopper ſans ceſſe. L'eſtime augmente, à meſure qu'on s'avance vers la racine ; c'eſt-là qu'on reconnoît la ſource, d'où coulent des biens ſi précieux. En un mot, les vertus Angloiſes ſont ordinairement des vertus conſtantes, parce qu'elles ſont fondées en principes ; & ces principes ſont l'ouvrage d'une heureuſe nature & de la plus pure raiſon.

J'approuvai beaucoup le jugement du Marquis, & je l'aſſurai qu'il s'accordoit avec le mien. J'étois ravi de le voir déja défait de certains préjugés puériles, qui ſont ordinaires à la plûpart des hommes, mais ſur-tout aux François, & qui les portent à ſe donner fierement la préférence ſur tous les autres Peuples de l'Univers. Cette folle diſpoſition d'eſ-

prit eſt un obſtacle à l'utilité qu'un jeune homme peut tirer de ſes voiages ; parce qu'elle l'empêche d'appercevoir les vertus des Etrangers, & qu'elle lui déguiſe tous les défauts qu'il apporte du Païs où il eſt né.

Auſſi-tôt que je me fus retiré, & que je me trouvai ſeul dans ma chambre, je pris la lettre que j'avois reçue de Briſſant. L'adreſſe me parut une obſcurité des plus embaraſſantes. Elle étoit au Bailli de la Terre de ma Fille. Je méditai, quelque tems, ſur les liaiſons que le Marquis pouvoit avoir avec cet homme ; & ne pouvant rien rappeller qui pût me ſervir d'éclairciſſement, je pris le parti d'ouvrir la lettre. La premiere feuille n'étoit qu'une envéloppe, qui renfermoit une autre lettre ; & celle-ci n'avoit point d'autre adreſſe que ces

deux mots, *pour M. Memiſcès.* Je crus concevoir, alors, de quoi il étoit queſtion ; & m'imaginant que c'étoit une lettre d'amitié, que le Marquis écrivoit à ma Niéce, je fus ſur le point de refermer l'envéloppe, & d'envoier le paquet à la Poſte. Cependant un mouvement ſecret me fit deſirer de tout lire. Je rompis le ſecond cachet. En vérité, je fus ſaiſi d'un tremblement violent, en liſant les premiers mots, & la lettre faillit à tomber de mes mains. Elle commençoit par le véritable nom de ma Niéce ; je veux dire le nom de ſon ſexe, dont j'aurois juré que le Marquis n'avoit aucune connoiſſance. Il l'appelloit ſa chere & trop aimable Nadine ; tout le reſte me fit connoître trop clairement qu'il ſçavoit qu'elle étoit Fille, & qu'il l'aimoit plus que jamais en cette

qualité. Ce qui redoubla mon chagrin, ce fut de trouver certaines expressions, qui ne me permettoient pas de douter qu'il ne tînt d'elle-même cette découverte; de sorte que je n'eus que trop de raisons d'être assuré, qu'elle étoit sensible à sa passion. Dans l'embarras où me mit cet événement, je formai mille projets, sans pouvoir m'arrêter à une résolution. J'appréhendai que le Marquis, qui avoit été capable de me cacher une affaire de cette importance, ne le fût peut-être aussi de prendre mal les remedes que je voudrois emploier pour le guérir. Son âge augmentoit. Ses voiages commençoient à lui donner plus de hardiesse & d'expérience. Je ne doutai point qu'il ne fût, dans la suite, plus difficile à conduire; & je regardai cette avanture

comme une source de nouvelles peines, qui m'étoient préparées. Après bien des réflexions, qui m'ôterent le sommeil pendant une partie de la nuit, je me déterminai à lui laisser ignorer que je fusse informé de son intrigue. J'écrivis de grand matin une lettre à ma Fille, dans laquelle je l'instruisois de tout ce que j'avois découvert. Je la priois de parler à son Bailli, pour sçavoir de lui quelle liaison il avoit avec le Marquis, & d'exiger absolument qu'il lui remît entre les mains toutes les lettres qu'il pourroit recevoir de Londres. Je lui marquois aussi de veiller sur les actions de ma Niéce, & de la tenir occupée de plaisirs & de divertissemens, pour lui faire perdre peu-à-peu le souvenir de son amour; tandis que je tiendrois, en Angleterre, la

même conduite à l'égard du Marquis. J'appellai ensuite Brissant; & je ne le chargeai point de porter ma lettre à la Poste sans lui faire présent de quelques guinées, pour l'engager à ne rien révéler à son Maître.

Etant assez satisfait de l'ordre que j'avois mis à cette affaire, je ne pensai qu'à me rendre chez Monsieur l'Ambassadeur, pour terminer celle de Mylady R..... Quelque respect que je crusse devoir à son Excellence, je lui fis connoître librement une partie du chagrin qu'il m'avoit causé, en inspirant à cette Dame de s'adresser à moi. Il se mit à rire. Que pouvois-je faire, me dit-il? c'est une charmante Lady. Elle m'a pressé avec les dernieres instances, & j'étois au désespoir que mon Emploi ne me permît pas de

lui rendre moi-même ce ſervice. D'un autre côté, n'eſt-il pas vrai que vous pouvez faire ce qu'elle demande, & que vous le pouvez ſans aucun riſque? Et ne ſçais-je pas, ajoûta-t-il en ſouriant, que vous êtes encore aſſez galant pour l'entreprendre? Je lui répondis, que je ne pouvois croire qu'il parlât ſérieuſement. Il m'aſſura qu'il parloit le plus ſérieuſement du monde, & qu'il n'y voioit pas la moindre difficulté. Si cela eſt, repris-je, je ne refuſe pas de ſervir Mylady R... : mais c'eſt à condition que je rejetterai cette entrepriſe ſur vos conſeils & ſur vos ſollicitations, s'il arrive qu'elle finiſſe malheureuſement. Je conſens à tout, me dit-il, pourvû que je n'aie réellement aucune part à l'action.

Comme je ne vis pas en effet,

après avoir considéré mûrement les choses, qu'il y eût rien à craindre pour moi, excepté peut-être la haine du Mylord, avec lequel je n'étois pas lié assez étroitement pour la regarder comme un grand malheur, je résolus de satisfaire sa Femme. Je me crus seulement obligé de prendre quelques précautions de sagesse, pour éviter l'éclat. La premiere fut d'écrire un billet à cette Dame, par un Inconnu, & de lui demander une entrevûe dans un endroit écarté. La réponse me fut apportée sur le champ. Je me rendis, sans différer, au lieu de l'assignation, qui étoit le Bagno de Chancerylane. Mylady R... y arriva un moment après moi, dans une chaise à Porteurs. Elle fut charmée du consentement que je donnai à ses desirs. Nous convînmes de toutes

les mesures que nous avions à prendre ; & pour continuer de les assurer, nous résolumes de nous voir encore quelquefois dans le même lieu.

Avant que d'achever le récit de cette étrange histoire, je dois prévenir le Lecteur, sur quelques circonstances qui pourront l'étonner. Je ne doute point que mon caractère, qui s'est assez soutenu jusqu'ici dans ces Memoires, ne paroisse un peu démenti dans la suite, par quelques-unes de mes actions. Mais comme, en avouant mes foiblesses, j'exposerai aussi sincerement mes résistances & mes remords, j'espere trouver quelque indulgence dans les Censeurs les plus séveres. Ils verront du moins que j'ai sçû conserver assez de pouvoir sur moi-même, pour demeurer constamment atta-

ché aux régles de l'honneur & de la vertu.

M'étant engagé, comme je l'ai dit, avec Mylady R..., je me fis un point d'honneur de conduire cette affaire à une heureuse fin. Je n'eus pas de peine à obtenir un Passeport, pour deux Valets. Je le fis voir à la Dame, dès le lendemain ; & je pris moi-même la mesure de sa taille, pour lui faire faire un habit de livrée. Mon dessein étoit de la faire accompagner par Scoti. J'exigeai d'elle mille sermens, pour m'assurer de son silence, même après son évasion. Quelques jours se passerent, pendant lesquels je continuois de la voir dans Chancerylane. Elle me proposa de choisir un autre endroit, pour le changement de ses habits ; & j'approuvai sa raison, qui étoit l'envie de prévenir toute

défiance & de faire les choſes plus ſecretement. Je louai une Chambre dans les Moorfields. Elle y apporta ſes Pierreries, & tout ce qu'elle put ménager d'argent comptant. Enfin la livrée étoit faite, Scoti préparé, & cette négotiation ſecrette ſur le point de ſe terminer heureuſement, lorſque la veille même du jour qui étoit deſtiné pour le départ, Mylady m'arrêta par le bras, au moment que je la quittois, après lui avoir dit le dernier adieu. Son viſage & ſes yeux me parurent extrêmement agités. Elle me pria de me remettre ſur une chaiſe; & voici le diſcours qu'elle me tint.

Hélas! Monſieur de Renoncour, j'ai honte de vous apprendre ce qui cauſe le trouble où vous me voiez. Il n'y eut jamais

de femme si infortunée que moi. Vous sçavez dans quelles douleurs m'a jettée la mort du pauvre Mylord Derwentwater. Les larmes que j'ai versées pour lui étoient bien sinceres, puisque j'ai été capable de prendre la résolution désespérée que je suis prête d'exécuter. Cependant mon cœur est si changé, que je ne me reconnois plus. Il me semble que ce n'est plus pour lui que je pleure. Je l'ai oublié entierement depuis cinq ou six jours, & je ne suis occupée que de vous. Attendez, me dit-elle, voiant que j'étois prêt à l'interrompre, & écoutez-moi jusqu'à la fin. Je sçais que cela doit vous paroître surprenant, après m'avoir vûe si vivement touchée; mais quelle autre raison puis-je vous donner, que la force de mon Etoile, & votre propre mérite!

Je vous dirai, néanmoins, de quelle maniere ce changement est arrivé. En méditant, il y a quelques jours, sur mon passage en France, je faisois réflexion à l'embarras où je me trouverai, dans un Païs inconnu; & je pensois qu'il eût été à souhaiter pour moi, d'avoir quelque honnête homme, dont la prudence pût me servir de guide. Vous m'êtes venu à l'esprit. J'ai rappellé en même-tems l'honnêteté de vos manieres, vos soins généreux, & ce zéle obligeant avec lequel vous avez entrepris de me servir. Tout cela a fait sur moi une impression surprenante. Je me suis dit que vous étiez la seule personne, dont je pûsse attendre du secours & de la consolation. Je n'ignore point que vous n'êtes pas riche; je suis résolue de vous offrir ma fortune,

ne, & de la partager avec vous. Mes ſeules pierreries valent pour le moins cent mille écus. Enfin, je ſens que vous avez pris, dans mon cœur, la place de Derwentwater ; il ne tient qu'à vous de la conſerver toute ma vie. Répondez moi, Monſieur de Renoncour, ajoûta-t-elle, en me ſerrant la main ; refuſerez-vous les offres d'une femme telle que moi, & me rendrez-vous plus à plaindre, par votre dureté, que je ne le ſuis par tous mes malheurs.

Elle ſe tût, en baiſſant les yeux pour attendre ma réponſe, & elle répandit quelques larmes. Le Ciel m'eſt témoin, que de toute ma vie je ne me ſuis trouvé dans une telle confuſion. Cependant, pour ne pas paroître incertain ſur ma réponſe, je m'efforçai de me remettre, & je lui dis, avec le plus

de tranquillité qu'il me fut possible : L'aveu que vous me faites, Madame, doit sans doute me surprendre. Mais quelque opinion que j'aie de votre sincérité, je ne sçaurois me persuader qu'un homme de soixante ans, accablé de ses malheurs & de ses longues fatigues, ait pû vous inspirer tout-d'un-coup des sentimens si tendres & si passionnés. J'ai toujours sçû me rendre justice ; & je le fais bien plus aujourd'hui, que la mort s'avance & ne me laisse rien de plus proche à envisager que le tombeau. Ainsi permettez-moi de regarder tout ce que vous m'avez dit de flatteur, comme un effet excessif de votre reconnoissance pour les foibles services que j'ai eu l'honneur de vous rendre. Mais quand il seroit vrai que vous auriez assez de bonté pour

me vouloir tout le bien que vous dites, je vous prie de considérer que mon âge, ma réputation, & les engagemens que j'ai pris avec Monsieur le Duc de...., pour l'éducation de son Fils, ne me permettroient pas de répondre à votre inclination. Non, Madame; vous êtes trop raisonnable pour me presser plus long-tems là-dessus. Mais je veux me rendre digne de l'estime que vous m'avez marquée, en vous donnant le meilleur conseil que vous puissiez recevoir : c'est d'abandonner le dessein du voiage de France, puisque la seule cause qui vous l'a fait souhaiter, je veux dire votre amour pour Mylord Derwentwater, ne subsiste plus. Retournez dans les bras de votre Mari. Il n'a pas le moindre soupçon de ce qui s'est passé. Vous y trouve-

rez tout le bonheur & toute la tranquillité que vous méritez.

Mon diſcours n'eut pas tout l'effet que j'aurois deſiré. Cette infortunée Lady ſe mit à verſer un torrent de larmes, & à accuſer le Ciel de ſa malheureuſe deſtinée. Comme je ne voiois rien en quoi je pûſſe lui être utile, je me levai, pour prendre congé d'elle & me retirer. Ah! Monſieur, s'écria-t-elle, en redoublant ſes pleurs, auriez-vous la barbarie de m'abandonner dans l'état où je ſuis? Demeurez du moins un moment, pour être témoin de ma mort; car enfin, reprit-elle, après avoir un peu rêvé, quel autre eſpoir me reſte-t-il à préſent! Tous les chemins de la vie ſont fermés pour moi. Vous me parlez de retourner à mon Mari: ah! vous ne ſçavez pas que c'eſt mon

plus cruel Ennemi. Je périrois mille fois, plutôt que de rentrer dans le moindre commerce avec lui. Alors elle m'apprit que la mort de Mylord Derwentwater avoit été un effet de la jalousie de son Tyran ; que quelque irrité que le Roi fût contre ce Seigneur, il ne l'auroit pas traité avec plus de sévérité qu'il n'avoit fait Mylord Widrington, Mylord Winton, Mylord Nairn, & plusieurs autres chefs des Rébelles, ausquels il avoit fait grace de la vie, si les accusations de Mylord R.... & ses clameurs perpétuelles n'eussent point arrêté le penchant de ce Prince à pardonner ; qu'elle avoit été traitée d'une maniere outrageante par ce cruel Mari ; qu'il l'avoit voulu forcer d'être présente à l'exécution de Mylord Derwentwater, & que sur le re-

fus qu'elle en avoit fait, il lui avoit donné brutalement plusieurs coups de la main & du pied ; enfin qu'elle le regardoit comme l'homme du monde le plus odieux & le plus méprisable ; & que la seule raison de le fuir, suffisoit pour la porter aux dernieres extrémités : que d'ailleurs, quand elle n'auroit point tous ces sentimens pour lui, il étoit trop tard pour penser au retour & à la réconciliation ; qu'elle avoit commis, avant que de sortir de l'Hôtel, quelques désordres qui augmenteroient infailliblement sa haine ; que pensant en sortir pour n'y retourner jamais, elle avoit fait main-basse sur tout ce qui s'étoit trouvé de précieux dans le cabinet de son Mari, & que tout ce qu'elle n'avoit pû emporter, son dépit le lui avoit fait briser.

En un mot, Monſieur, continua-t-elle, j'ai rompu irréparablement tous les liens qui m'attachoient à l'Angleterre. Je déteſte cette ingrate Patrie. J'abhorre mon Epoux. Je ne vois plus Londres qu'avec horreur. Il faut que vous m'en tiriez promptement, ou que vous me permettiez de me donner la mort. Ne vaudroit-il pas mieux, ajoûta-t-elle, en me regardant tendrement, que vous vous attachaſſiez à ma fortune ! Eſt-ce le perſonnage d'un honnête homme, d'être inſenſible aux avances d'une perſonne de mon ſexe ? ou ſuis-je aſſez mal-faite, pour inſpirer de l'averſion & du degoût ! Quoique j'euſſe pû lui répondre mille choſes, je voulus rompre cette converſation, & lui faire perdre tout-à-fait l'eſpérance de pouvoir m'engager à la ſuivre. Je

lui dis nettement, que quelque touché que je fusse de ses peines, & quelque admiration que j'eusse pour ses charmes, rien ne seroit jamais capable de me faire manquer à mon devoir ; que je ne m'étois peut-être engagé que trop avant, pour lui rendre service ; que cependant les choses étant au point où elles étoient, je ne relâcherois rien de mes soins, & que j'acheverois ce que j'avois commencé ; que si elle me croioit, elle devoit sortir de Londres dès le jour même ; que tout étoit préparé pour son départ, & qu'elle risqueroit sans doute beaucoup à demeurer plus long-tems, s'il étoit vrai, comme elle me l'avoit dit, que son Mari pût s'appercevoir de son évasion avant la nuit. Je me levai ensuite pour sortir de sa chambre, & je lui promis de

lui envoier dans le moment mon Valet, qui étoit un Garçon fidéle, & sur la prudence duquel elle pourroit se reposer entierement. Elle fit mille efforts pour m'arrêter; mais ils furent inutiles.

Je retournai, à l'heure même, dans Suffolk-street. J'instruisis Scoti de tout ce qu'il avoit à faire, & je le fis partir avec diligence. La fin du jour s'avançoit, & je ne doutai point qu'ils ne profitassent de la nuit pour sortir de Londres. Il me tardoit d'apprendre leur arrivée à Douvres, d'où j'avois ordonné à Scoti de m'écrire avant leur embarquement. Je me mis au lit, agité de toutes ces inquiétudes. A peine y avois-je été deux heures, qu'on m'éveilla, pour me rendre une lettre qu'on venoit d'apporter. Je la lûs; elle étoit de Scoti. Il me marquoit

qu'il n'osoit revenir au logis sans mes ordres, de peur qu'aiant fait ses adieux, ce prompt retour ne fit naître des soupçons ; qu'il n'y avoit pas néanmoins d'apparence qu'il fît le voiage de France, puisque la Lady refusoit absolument de partir ; qu'elle l'avoit chargé de me faire sçavoir qu'elle avoit des choses d'importance à me communiquer le lendemain au matin, & qu'il falloit absolument que je me rendisse au lieu où elle étoit, ne fût-ce que pour l'empêcher de se livrer à quelque extravagance. Ce fut alors que j'ouvris les yeux sur la faute que j'avois commise, en m'engageant si inconsiderément dans une affaire de cette nature. Cependant, voiant encore plus de danger à la laisser imparfaite, qu'il n'y en avoit eu à l'entreprendre, j'emploiai tou-

tes les forces de mon eſprit à me tirer d'un pas ſi difficile. Si j'euſſe eu moins d'honneur, j'aurois ſans doute abandonné Mylady R.... à ſa mauvaiſe conduite. Il ne s'étoit rien paſſé qui pût me commettre le moins du monde, & elle n'auroit pû apporter la moindre preuve que je fuſſe entré dans le deſſein de ſon évaſion : mais ce lâche procédé me parut indigne de moi. Je réſolus de continuer à la ſervir par générosité, & de ménager en même-tems l'intérêt de ma réputation. Il entroit même, dans mes ſentimens, quelque choſe de plus que de la généroſité & de la pitié : dois-je le dire, & le Lecteur me pardonnera-t-il tant de foibleſſe ? J'avois été infiniment attendri des larmes de cette charmante perſonne. Ce n'étoit pas de l'amour, la ſeule penſée

m'en eût fait horreur : mais c'étoit autre chose que de la simple compassion. Ce que je sentois ne peut être défini. Je dois confesser seulement que j'eusse peut-être fait beaucoup moins pour une autre personne, qui eût été aussi malheureuse, mais qui eût été moins aimable.

J'allai la voir au point du jour. Je la trouvai assise sur une chaise, où elle avoit passé la nuit. Elle me dit : vous êtes donc résolu, Monsieur, de me laisser périr ; hélas ! est-ce ainsi que vous satisfaites à votre honneur, & que vous répondez à mon estime ! Vous ne connoissez pas mon cœur ; peut-être vous paroîtroit-il digne du vôtre. Mais, enfin, si votre parti est pris de résister à mes prieres, je vous déclare que le mien est de renoncer à la vie. Je vous charge

du crime de ma mort, puiſqu'il dépend de vous de l'empêcher. Pourquoi, lui répondis-je, renonceriez-vous à la vie ? Qui vous empêche, Madame, de vous en faire une des plus douces & des plus heureuſes ? Paſſez en France, puiſque vous l'avez ſouhaité. Si vous êtes effrayée d'aller dans un Royaume inconnu, je vous offre des recommandations qui vous y feront recevoir agréablement. Je ferai plus ; je vous procurerai une retraite, où vous pourrez vivre avec toute la tranquillité que vous déſirez. Ce ſera dans la maiſon de ma Fille. Vous lui trouverez aſſez de mérite, pour la juger digne de votre amitié. J'aurai l'honneur de vous y revoir, lorſque je quitterai ce Païs ; & j'acheverai alors de contribuer de tout mon pouvoir à votre bonheur. Je

ne vous demande que la précaution de déguiſer votre nom & votre infortune,pendant que vous ſerez chez elle. Nous la mettrons ſeule dans le ſecret ; & elle ne ſe ſervira de cette connoiſſance, que pour vous rendre tous les reſpects qui ſont dûs à votre qualité & à votre mérite.

Ce projet plut admirablement à Mylady R.... Elle m'en remercia dans les termes les plus vifs, & elle me proteſta qu'elle étoit prête à l'exécuter. Mais ne pourriez-vous pas, me dit-elle, me faire la faveur toute entiere, en prenant vous-même le ſoin de me conduire en France ? Je lui fis voir l'impoſſibilité de cette propoſition. Scoti eſt un Garçon ſage, lui dis-je ; fiez-vous entierement à lui. Je vous répons de ſa diſcrétion. Il vous conduira juſqu'à la

Terre de ma Fille, & vous remettra entre ses mains. Je suis plus charmée de vos bontés que je ne puis le dire, reprit cette pauvre Dame avec un transport de joie. Je brûle d'envie d'être avec votre Fille. Je l'adorerai, parce qu'elle vous appartient ; & j'attendrai avec impatience votre retour, pour vous exprimer, sans contrainte, les sentimens que j'ai pour vous. Peut-être y avez-vous soupçonné quelque artifice, & les avez-vous attribués à la nécessité de ma fortune ; mais vous connoîtrez alors s'ils étoient sinceres. La voiant déterminée à partir, je fis entrer Scoti, à qui je donnai dans sa présence tous les ordres nécessaires. Elle quitta ses habits, pour se revêtir de la livrée du Marquis. Sa figure étoit si charmante en cet équipage, qu'il falloit être plus

ou moins qu'homme pour n'en être pas émû. Nous la noircimes un peu, pour cacher l'éclat de ſon teint. Je ne pûs me défendre de baiſer ſes belles mains, qu'elle jetta auſſi-tôt autour de mon cou pour m'embraſſer, en m'appellant l'auteur de ſa vie & ſon cher libérateur. Je la conduiſis enſuite, dans un Caroſſe de louage, juſqu'au bord de la Riviere, où je la mis, avec Scoti, dans une Barque qui devoit les porter à Graveſend. Elle me dit à l'oreille, en me quittant : Je pars, mon cher Monſieur, mais c'eſt avec l'eſpérance de vous revoir. Je vous engage ma foi, devant Dieu, que ſi je ſuis aſſez heureuſe pour ſurvivre à mon monſtre de Mari, je ſerai votre femme quand vous y voudrez conſentir. Ne me parlez point de la différence de nos

âges ; l'amour & la reconnoiſſance rendront tout égal. Je ne répondis que par une profonde révérence ; mais j'avoue que ſon départ me laiſſa un chagrin ſecret dans le cœur.

Je ne lui avois point donné de lettre pour ma Fille, dans la crainte de m'expoſer trop, ſi quelque malheur la faiſoit découvrir. J'écrivis par la poſte.

M. l'Ambaſſadeur, que je vis le même jour, ſouhaita d'être informé de toutes les circonſtances de cette hiſtoire. Je les lui racontai avec plaiſir, ne lui cachant rien que le lieu de la retraite. Il me preſſa là-deſſus d'une maniere à me faire comprendre, non-ſeulement que cette belle Dame ne lui étoit pas indifférente ; mais qu'il avoit quelque jalouſie du ſervice important que je lui avois rendu.

Nous convînmes d'attendre en silence l'effet que produiroit sa fuite, & d'en parler toujours en personnes désintéressées. Cette nouvelle ne tarda point à devenir publique. Mylord R... affecta de donner des marques d'une extrême douleur. On ne lui fit point la grace de croire qu'elle fût sincére. La conduite, qu'il avoit tenue à l'égard d'une Femme si charmante, n'avoit pas donné une bonne idée de son caractere, ni des sentimens qu'il avoit pour elle. La suite de cette avanture se dévéloppera, avant la fin de ces Mémoires.

J'avois passé les huit premiers jours avec tant d'inquiétude, que j'avois été capable de peu d'attention pour ce qui se faisoit à Londres. Il y étoit arrivé de grands changemens. La Cour, qui étoit

entierement Whig, perſécutoit les Toris avec animoſité. Le Comte de Nottingham fut dépouillé de ſes charges, & rélegué dans ſes Terres, avec le Comte d'Ailesfort, ſon Frere, & Mylords Finch & Guernſey, ſes deux Fils, qui poſſédoient auſſi des emplois conſidérables, ſur la ſeule accuſation d'être Toris, & pour avoir fait des diſcours au Parlement, qui étoient trop favorables aux Lords condamnés à mort. Mylord Portmore, le Comte d'Orkney & le Lord Windſor eurent le même ſort. Le Chevalier Rogers Moſtings, qui commandoit la quatriéme Compagnie des Gardes du Corps Ecoſſois, fut envéloppé auſſi dans la même diſgrace. Ce Chevalier étoit un des hommes de l'Europe les mieux faits, & de l'eſprit le plus agréable. Nous

avions fait une liaiſon particuliere avec lui, chez le Duc de Dewonshire, où nous nous étions rencontrés à dîner; & lui-même nous étant venu rendre viſite à notre logement, nous avions depuis cultivé ſa connoiſſance. Il étoit amoureux d'une célébre Comédienne, qui s'appelloit Madame Olfield. Toute l'indifférence, qu'elle lui marquoit, n'avoit pû le guérir de ſa paſſion; de ſorte qu'étant à ſouper avec nous, lorſqu'il apprit la nouvelle de ſa diſgrace & de ſon exil, toute ſon attention tourna d'abord ſur ſa Maîtreſſe, qu'il ſe voioit obligé d'abandonner. Nous le vîmes pleurer, de tendreſſe & de douleur. Le délai étoit court; il avoit ordre de ſe rendre dès le lendemain dans ſes Terres. Ne voiant point d'autre reſſource pour ſon

amour, que de propoſer à Madame Olfield de l'épouſer, il prit cette étrange réſolution en notre préſence, & nous quitta pour l'aller exécuter. Elle ne lui produiſit qu'un refus mortifiant. Nous en ſçûmes la cauſe quelques jours après. Cette Comédienne étoit aimée du Brigadier Churchill, Frere ou Neveu du feu Duc de Marlborough, & Gouverneur de Plymouth. Elle vivoit avec lui comme ſa Femme; elle en avoit même quelques enfans, qu'il avoit fait baptiſer ſous ſon propre nom. Mais ce qui eſt ſurprenant, c'eſt que malgré le déſordre de ſa conduite, elle étoit vûe avec plaiſir dans les meilleures compagnies de Londres. Les Dames de la plus haute diſtinction ſe faiſoient un honneur d'être en liaiſon avec elle; & j'ai vû pluſieurs fois des

Ducheſſes, & d'autres perſonnes du premier rang, l'appeller dans leurs loges après la Comédie, & s'empreſſer pour jouir de ſa converſation. Il faut convenir, en effet, que c'étoit une Fille incomparable. Elle m'a fait aimer le Théâtre Anglois, pour lequel j'avois d'abord fort peu de goût. Charmé du ſon de ſa voix, de ſa figure, & de toute ſon action, je me preſſai d'apprendre aſſez d'Anglois pour l'entendre, & je ne manquai guéres, après cela, d'aſſiſter aux Piéces où elle paroiſſoit. Le Marquis ſe rendit capable, en fort peu de tems, de goûter le même plaiſir. Nous liſions la Piéce qui devoit ſe repréſenter, avant que d'aller au Théâtre; de ſorte qu'avec la connoiſſance médiocre que nous avions de la langue, il ne nous échappoit preſque

rien de la déclamation. Les Anglois sont passionnés pour le Spectacle, & je ne sçais si la France pourroit fournir autant d'ouvrages en ce genre que l'Angleterre. Il est vrai qu'ils ne sont pas tous d'une égale valeur. Cependant, j'ai vû plusieurs de leurs Piéces de Théâtre, qui m'ont paru ne le céder, ni aux Grecques, ni aux Françoises. J'ose dire même qu'elles les surpasseroient, si leurs Poëtes y mettoient plus de régularité : mais pour la beauté des sentimens, soit tendres, soit sublimes ; pour cette force tragique qui remue le fond du cœur, & qui excite infailliblement les passions dans l'ame la plus endormie ; pour l'énergie des expressions, & l'art de conduire les événemens, ou de ménager les situations, je n'ai rien lû, ni en Grec

ni en François, qui l'emporte ſur le Théâtre d'Angleterre. Le Hamlet de Shakeſpear, le Dom Sebaſtien de Dryden, l'Orphan & la Conſpiration de Veniſe d'Otway, pluſieurs piéces de Congrewe, de Farquhar, &c. ſont des Tragédies admirables, où l'on trouve mille beautés réunies.

Quelques-unes ſont un peu défigurées par un mélange de bouffonneries, indignes du Cothurne; mais c'eſt un défaut que les Anglois ont reconnu eux-mêmes, & dont ils ont commencé à ſe corriger. Ils ne réuſſiſſent pas moins dans le genre comique. A la régularité près, je doute qu'on puiſſe trouver, en aucun Païs, rien de plus agréable & de plus ingénieux que leur *Conſtant Couple*, leur *Provoked Husband*, le *Recruiting Officer*, le *Careleſſ Husband*, *the*

Way

Way of the World, *&c.* qui ſont des ouvrages de leurs meilleurs Auteurs, à la repréſentation deſquels j'ai goûté une ſatisfaction infinie. La déclamation de leurs Acteurs paroît d'abord dure & bizarre aux Etrangers ; mais on n'eſt pas long-tems à s'y accoûtumer, & l'on trouve à la fin qu'ils atteignent au vrai & au naturel.

Pour ce qui regarde les autres eſpéces de Poëſies, il y a peu de Nations qui en produiſent un ſi grand nombre & tant de différentes ſortes. Je ne parle point de Milton & de Spencer, dont les grands noms ſont connus par tout où l'on connoît les Belles-Lettres : ces deux célébres Poëtes ont été ſuivis de quantité d'autres, qui ne ſont inférieurs en rien aux meilleurs Poëtes de tous les

tems ; un *Prior*, un *Addiſſon*, un *Thompſon*, &c. noms chéris des Muſes, & admirés de ceux qui connoiſſent le prix de leurs ouvrages. Le goût de la Poëſie eſt ſi univerſellement répandu en Angleterre, que rien n'eſt ſi commun que de s'écrire en vers. J'y ai même connu un grand nombre de Dames, qui ſans affecter la réputation de bel eſprit ni de ſçavantes, en compoſoient de tems en tems de fort jolis avec beaucoup de facilité. Ce tour d'imagination, joint aux autres attraits de ces charmantes Inſulaires, en fait les plus aimables, & ſi je puis le dire ſans les offenſer, les plus dangereuſes perſonnes du monde. L'occaſion ne me manquera pas, dans la ſuite, de m'étendre ſur leur article ; je proteſte que je leur rendrai juſtice, avec la

même ſincérité que j'ai ſuivie par tout dans ces Mémoires.

Je reviens à la ſituation des affaires publiques, qui nous obligeoient de veiller ſur nos démarches avec beaucoup de précautions. Quoiqu'il n'y eût pas d'apparence que le Marquis, ni moi, pûſſions devenir ſuſpects au Gouvernement, M. l'Ambaſſadeur me fit la grace de m'avertir, que nous ferions ſagement d'éviter un commerce trop particulier avec les Toris déclarés. Le Roi n'avoit point ignoré notre liaiſon avec Sir Roger Moſtings. Un jour que nous avions eu l'honneur de lui faire la révérence, il demanda en riant au Marquis, s'il étoit Whig ou Tory? Je ſuis, répondit agréablement le Marquis, le très-obéiſſant ſerviteur de Votre Majeſté, & prêt à prendre tous

les noms qui pourront s'accorder avec cette glorieuſe qualité. Je vous ſuis obligé, reprit le Roi; je ſouhaiterois que votre ami, Sir Roger, fût auſſi-bien diſpoſé. Nous vîmes ce jour-là, à la Cour, le Duc d'Argile, qui apportoit à Sa Majeſté la ſoumiſſion des Comtes de Marshal, & de Southesk, & de divers autres chefs des Rebelles, qui la lui avoient envoiée par écrit. On publioit qu'il y avoit encore, en Écoſſe, trente mille hommes en armes pour le ſervice du Prétendant, à la tête deſquels étoit le Duc d'Athol; mais comme la plûpart de ces troupes n'étoient compoſées que de Montagnards, ſans ordre & ſans diſcipline, on ſe promettoit de les réduire à bon marché. La Cour étoit plus occupée du procès du Comte d'Oxford, qui ſe pourſui-

voit avec vigueur au Parlement. Ses Amis publioient néanmoins que ce n'étoit qu'une feinte ; & pour picquer le Roi d'honneur & de reconnoissarce, ils se tuoient de répéter qu'il n'y avoit pas d'apparence que Sa Majesté voulût perdre un Seigneur, qui avoit rendu des services si considérables à la Maison d'Hanover. Le Duc de Buckingham paroissoit solliciter le plus vivement en sa faveur ; cependant tout ce qu'il faisoit n'étoit que grimace & artifice. Je ne sçais quelles étoient ses vûes ; mais je lui ai entendu dire, étant à dîner chez lui avec le Marquis, qu'on faisoit trop de grace à des Rebelles, en laissant durer si long-tems leur procès ; que le châtiment ne devoit pas être incertain pour un crime averé, & que Sa Majesté, en les fai-

ſant exécuter promptement, ſe ſeroit épargné l'importunité des ſollicitations, & à quantité de gens, la peine de les faire. Ciel! dis-je au Marquis, lorſque nous nous fumes retirés, quel païs que la Cour!

Qu'avec peu de regret, on y trahit ſa foi!
Quel ſéjour étranger & pour vous & pour moi?

Croïez-vous, mon cher Marquis, continuai-je en riant, que vous ſoiez jamais bien propre à ce petit ſyſtême de trahiſon & de mauvaiſe foi? Vous ſentez-vous quelque diſpoſition à flatter au-dehors & à nuire en ſecret, à feindre de ſervir ceux que vous voudriez perdre? Voilà ce qu'un habile Courtiſan doit mettre continuellement en pratique. Voilà

le genre de vie auquel vous êtes destiné. Lorsque vous exercerez quelque jour cette sublime politique, je m'imagine que vous rirez bien de la simplicité de mes conseils, dont le but a toujours été de vous inspirer de l'amour pour la vérité, de l'horreur pour le moindre artifice, & ce goût antique d'honneur & de vertu, que ni les espérances ni les craintes n'altérent jamais. Ces grandes qualités de l'ame, qui faisoient autrefois l'honnête homme & le Héros, on en fait aujourd'hui des vertus de Roman. Qui oseroit, par exemple, se picquer de fidélité pour un Ami, si sa fortune couroit le moindre risque à lui paroître attaché ? C'est, dit-on, le métier d'un Courtisan, de sçavoir fléchir, approuver, flatter, dissimuler ; comme c'est celui d'un

Marchand, qui cherche à s'enrichir ſur mer, de ſe faire aux agitations & à l'inconſtance de cet Element. Pourquoi auroit-on plus de droiture, plus de fidélité, plus de déſintéreſſement que ceux avec qui l'on vit ? On ſeroit donc expoſé continuellement à être leur dupe ! On auroit le ſein ouvert à tous leurs coups ! On ne pourroit jamais ſe défendre avec des armes égales ! Tels ſont, mon cher Matquis, les principes du plus grand nombre des Courtiſans ; tels ſeront peut-être un jour les vôtres. Je prie le Ciel, me répondit le Marquis, de rendre faux votre préſage. Je connois même aſſez le fond de mon ame, pour m'aſſurer qu'il le ſera. Il eſt difficile qu'on prenne jamais du goût pour ce qui fait horreur juſqu'à un certain point. Cepen-

dant je conçois, ajoûta-t-il, que la plûpart des Courtisans étant dans ces misérables principes, un honnête homme, qui est obligé de vivre avec eux, & qui voudroit se conduire par d'autres régles, joue un personnage fort embarrassant. Quel moyen d'être sans cesse en commerce avec les mêmes personnes, & de se soûtenir dans une opposition continuelle à leurs maximes ? C'est sur cela que j'ai besoin de vos conseils, & d'une régle constante qui puisse me servir de direction toute ma vie.

Celle que j'ai à vous proposer, lui répliquai-je, est d'un usage facile. Elle consiste à vous déclarer, le premier jour, tel que vous voulez toujours être. Votre caractère étant une fois établi, la honte même de le changer vous

ſervira de défenſe contre la contagion de l'exemple. Les Courtiſans corrompus, qui compoſent le plus grand nombre, vous regarderont d'abord avec étonnement. Ils ſeront ſurpris de voir, au milieu d'eux, des vertus qu'ils ne connoiſſent point. Ils riront peut-être du prodige. Mais s'ils vous voient ferme à les pratiquer, ils reviendront de ce premier ſentiment, & leur ſurpriſe ſe changera en admiration. Ils commenceront à vous reſpecter ; ils en viendront même à vous craindre : car tel eſt le pouvoir de la vertu, de ſe rendre redoutable au vice. Vous acquererez ainſi naturellement, & ſans paroître y prétendre, cette ſupériorité qui fait mépriſer l'envie & toutes les attaques impuiſſantes de l'artifice. Soyez même aſſuré que l'eſtime

& la confiance deviendront à la fin le fruit de votre ſageſſe. Il vous arrivera ce que l'on a vû ſous le dernier regne, dans la perſonne de Monſieur le Duc de Montauſier, qui au milieu de la Cour la plus corrompue qui fut jamais, ſçut parvenir aux honneurs & aux diſtinctions par le chemin de la vertu, & s'attirer l'hommage du vice dans le tems même qu'il le condamnoit hautement par ſa conduite & par ſes maximes.

Après une longue converſation ſur cette matiere, le Marquis me demanda, ſi je n'avois point reçû des lettres de France, par les derniers ordinaires. Je lui répondis froidement, non. Il me dit, qu'il étoit ſurpris que ma Fille, qui paroiſſoit m'aimer ſi tendrement, demeurât ſi long-tems à m'écrire. Elle m'écrira ſans doute, repartis-

je ; elle fera réponſe à la lettre par laquelle je lui ai marqué notre adreſſe. Je m'attendois qu'il alloit tomber ſur Memiſcès, mais il ne lui échapa point un ſeul mot ſur ſon ſujet. Il devint rêveur ; & je m'appercevois , par les regards qu'il jettoit quelquefois ſur moi, qu'il craignoit que je ne devinaſſe la cauſe de ſa rêverie. Vous êtes extrêmement mélancolique, lui dis-je. Qu'eſt devenue cette humeur gaie , que je vous croiois ſi naturelle ? eſt-ce toujours le ſouvenir de Donna Diana qui vous occupe ? Non , repartit-il ; je ſuis devenu un peu plus tranquille de ce côté-là ; & quoique je ne puiſſe jamais penſer à elle ſans amour & ſans douleur, je me ſuis fait aſſez de violence pour diminuer quelque choſe du trouble où j'étois. Nous vivons trop

en Philoſophes, repris-je; nous ne prenons point aſſez de plaiſirs. Je ſuis d'avis que nous allions, ce ſoir, à la Maſquarade de Haymarket. Nous y verrons les plus belles Dames d'Angleterre. Il y conſentit. Nous envoyâmes demander à Mylord Clifton, qui étoit un jeune Seigneur de nos Amis, s'il vouloit être de cette partie. Il nous fit répondre, qu'il s'étoit déja engagé pour le même deſſein avec des Dames, mais que ſi nous voulions être de ſa bande, on nous y recevroit avec plaiſir. Il nous marquoit la maiſon de Mylady Portmore, où nous nous maſquerions tous enſemble. Nous ne manquâmes point d'y aller le ſoir, à dix heures; nous y trouvâmes une fort belle aſſemblée. On fit venir quantité d'habits, & chacun ſe déguiſa ſelon ſon goût.

Comme nous nous étions dépouillés de nos juſt-au-corps & qu'ils étoient de côté & d'autre ſur diverſes chaiſes, la vûe de celui du Marquis, que j'apperçus près du mien, me fit naître une envie qui auroit été une indiſcrétion mal-honnête dans tout autre que moi, & j'ajoûte dans moi-même, ſi je l'euſſe formée avec d'autres intentions. Ce fut de mettre la main dans ſes poches, pour chercher s'il ne s'y trouveroit point quelque papier, qui pût m'éclaircir davantage ſur ſon commerce avec ma Niéce. Je ne fais point difficulté de m'accuſer ici de cette action; parce que je la lui ai confeſſée depuis & qu'il a eu la bonté de l'approuver. Mon eſpérance ne fut point trompée. Je trouvai deux lettres, où je n'eus point de peine à reconnoître le

caractère de ma Niéce. Je les pris adroitement, remettant à les lire à la salle de la Masquarade. Nous nous y rendîmes aussi-tôt, dans des chaises à Porteurs, qui sont plus en usage à Londres qu'en nul autre endroit du monde.

Le spectacle me parut enchanté. Je ne parle point de la multitude des masques & de l'air galant de leurs habits. Nos Assemblées de Paris valent bien, de ce côté-là, celles d'Angleterre. Mais la disposition de la salle, où se donne ce divertissement, est une des plus belles choses du monde. Tout est de l'invention du fameux M. Heydegger, Frere du Médecin du même nom, dont les remédes ont fait tant de bruit à Paris. Nous vîmes M. Heydegger. C'est un homme extraordinairement laid, mais qui a le talent d'embel-

lir tout ce qu'il fait, & qui n'eut jamais ſon égal dans l'art d'imaginer & de vendre les plaiſirs. Cette rare qualité lui a mérité le nom de Sur-Intendant des plaiſirs d'Angleterre ; titre dont on dit qu'il ſe fait honneur, & qu'il aime à voir ſur les lettres qu'on lui écrit. Il a gagné des biens conſidérables, dans cette plaiſante eſpéce de commerce. Cela ne paroîtra pas difficile à croire, ſi l'on conſidére, qu'outre l'Opera Italien dont il eſt le Directeur & dont il tire de grands profits, il n'y a point de fête extraordinaire à Londres, dont il n'entreprenne de ſe charger ; & l'on ſçait combien les Seigneurs Anglois ſont libéraux, dans tout ce qui touche leurs plaiſirs. On m'a dit qu'une ſeule Maſquarade rapporte à M. Heydegger plus de deux mille

guinées ; car le prix eſt d'une guinée pour chaque perſonne, & il ne s'y en trouve pas ordinairement moins de deux mille. Il eſt vrai qu'on donne en abondance, & ſans rien paier de plus, toutes ſortes de vins, de fruits, de confitures & de rafraîchiſſemens. Mais cette dépenſe eſt légere, en comparaiſon du profit. On joue auſſi dans ce lieu de délices ; il y a des ſalles deſtinées pour cela. Il y en a d'autres, où l'on peut ſe retirer pour être tranquille, lorſqu'on eſt las de la danſe & du bruit de la multitude. Enfin, tout y eſt d'un ordre & d'un goût admirable.

Mylord Lincoln, qui étoit de notre compagnie, eut la complaiſance de ne pas s'éloigner de nous, pour nous expliquer tout ce qui paroiſſoit mériter notre curioſité. Il fit paſſer en revue devant nos

yeux la plus grande partie de la Cour, ſur-tout les Dames les plus célébres par leur beauté & par leurs avantures. Ce ſeroit vouloir multiplier ces Memoires à l'infini, que de les rapporter toutes; mais celle-ci eſt trop agréable pour être oubliée. Mylord Lincoln, aiant vû près de nous une Dame qui venoit d'ôter ſon maſque, car preſque tout le monde l'ôte à la fin, nous pria doucement de la conſidérer avec attention; & après nous l'avoir laiſſée admirer un moment, il nous fit aſſeoir ſur un banc, qui étoit à quelques pas de nous. Ecoutez, nous dit-il, l'hiſtoire du charmant petit viſage que vous venez de voir. Cétte Dame s'appelle Mylady Dar..... Elle eſt Fille d'un Braſſeur, extraordinairement riche, qui l'a fait élever avec des ſoins infinis, dans

le dessein de la marier à quelque Seigneur de la Cour. Ce dessein a réussi, mais par des voies toutes différentes de celles que le Pere se proposoit. Le Chevalier Richard Walterney, homme connu par ses immenses richesses, vit la Dame, qui se nommoit en ce tems-là Miss Sally ; & étant devenu passionné pour elle, il résolut de tout entreprendre pour la posséder. Son caractère la rendoit difficile à séduire. Elle avoit été élevée par une Mere dévote, qui à force de lui parler de l'autre monde & des tourmens de l'Enfer, avoit tellement rempli son imagination de toutes ces images, que sa plus grande satisfaction étoit d'être seule, pour y rêver à loisir. Elle fréquentoit les Eglises, elle lisoit les livres de piété ; & si elle se permettoit quelque conversation

avec les hommes, c'étoit avec des Miniſtres de l'Egliſe. Sir Richard Walterney ne fut pas rebuté par des dehors ſi difficiles. Comme il étoit homme d'expérience, il n'eut pas vû deux fois la Belle, qu'il connut que ſon tempérament ne s'accordoit point avec ſes maximes; & profitant de cette connoiſſance, dans les momens qu'elle ne pouvoit refuſer de paſſer quelquefois avec lui, il devint heureux, au grand étonnement de Miſſ Sally même, qui ne pouvoit comprendre comment elle avoit été capable de ſe laiſſer vaincre. Cependant, après la premiere victoire, qui avoit peut-être coûté un peu cher à Sir Richard, tout le reſte ne fut plus pour lui qu'une ſuite de triomphes. Il la vit auſſi ſouvent qu'il lui plut; & ſa paſſion n'étant pas diminuée,

il l'engagea enfin à quitter furtivement la maison de son Pere, sous prétexte d'éviter sa colère & de cacher sa grossesse. Il l'entretint proprement, dans un endroit écarté de la Ville. Son bonheur faisoit mille jaloux ; car les charmes de Miss Sally croissoient tous les jours, & Walterney n'eut pas la discrétion de cacher sa retraite à ses Amis. Mylord Dar..... étoit du nombre. Il vit cette belle personne, & il prit pour elle cette longue & fatale passion qui l'a forcé à la fin de l'épouser, aux dépens de son honneur & de sa fortune. Mais il faut que je vous raconte par quels degrés il s'est jetté ainsi dans l'infamie.

Sir Richard Walterney, un des hommes d'Angleterre les plus voluptueux, sacrifioit tout à sa passion, & faisoit mener une vie dé-

licieuſe à Miſſ Sally. Elle n'avoit plus tant d'horreur pour l'Enfer ; & elle étoit ſi bien réconciliée avec les Démons, qu'elle étoit poſſédée d'une douzaine des plus gros, mais ſur-tout de celui qui préſide aux plaiſirs des ſens. Ses deſirs étoient peut-être mal-ſatisfaits par Sir Richard, qui commençoit à être ſur le retour de l'âge, & qui étoit d'ailleurs uſé par la débauche. Soit par cette raiſon, ſoit par le ſeul amour de la variété, elle laiſſa comprendre, à quelques-uns des Amis de Walterney, qu'ils la trouveroient de facile compoſition. Mylord fut l'un des premiers favoriſés ; elle lui découvrit tant de charmes, qu'étant naturellement jaloux, il ne put ſe réſoudre à les partager avec ſon premier Amant. Elle rejetta pourtant la propoſition qu'il

lui fit, d'abandonner Sir Richard, & elle le pria de ſe contenter de ce qu'elle faiſoit en ſa faveur : mais lui, qui eſt le plus violent de tous les hommes, trouva le moyen de faire une querelle au pauvre Walterney, & l'ayant conduit à l'écart, il le perça de deux ou trois coups d'épée. Les héritiers du Mort ne penſerent qu'à recueillir ſes richeſſes, ſans s'embaraſſer beaucoup du ſoin de le venger ; deſorte que Mylord Dar.... ſe crut ſeul & tranquille poſſeſſeur de la belle Miſſ Sally. Il comptoit, ſans l'avoir conſultée. Cette inconſtante Fille n'eut pas plutôt reconnu qu'il prétendoit faire le tiran, qu'elle l'exclut entierement de ſes faveurs & de ſa préſence. Ce ne fut pas pour mener une vie plus réglée. Elle eut ſucceſſivement deux ou trois

autres Amans, pour ſe conſoler de ſes pertes. Mylord Dar.... ſe conſumoit pendant ce tems-là de triſteſſe & d'amour. Il fit mille efforts inutiles, pour ſe faire pardonner de ſon Ingrate ; elle le rebutoit avec rigueur, & tout lui en étoit devenu odieux, juſqu'à ſon nom. Cependant, ne pouvant vivre ſans elle, il ſe réſolut à l'épouſer, ſi elle vouloit le recevoir à ce prix. La propoſition en fut faite dans les formes, & tout Londres ne tarda point d'en être informé. On le fut auſſi, bien-tôt, que cette Fille capricieuſe avoit rejetté ſes offres avec hauteur & avec dedain. Mylord Dar. . . . ne fut pas ſi ſenſible à ce refus parce qu'il le couvroit de honte, que par le déſeſpoir où il réduiſoit ſon amour. Je lui ai entendu dire, que ſa réſolution étoit priſe d'aller

d'aller poignarder en plein jour ſon inhumaine, & de ſe percer auſſi-tôt le cœur du même poignard. Je ſuis certain, continua le Comte de Lincoln, qu'il l'auroit exécutée; ſi ſa ſituation n'eût pas changé tout-d'un-coup, par une des plus bizarres avantures du monde. Il avoit un Valet de chambre qui étoit plein d'eſprit & de vivacité, & qui étoit devenu, comme il eſt aſſez ordinaire, l'intime confident de ſon Maître. Ce Garçon l'avoit entendu parler de la maniere dont Miſſ Sally avoit été élevée, & du penchant qu'elle avoit eu à la dévotion: il forma là-deſſus un plan des plus ridicules, mais qui ne laiſſa pas de réuſſir dans l'exécution. Il acheta d'abord, des héritiers de Sir Richard Walterney, un de ſes portraits au naturel, d'après lequel il

fit faire un maſque parfaitement reſſemblant. J'ai vû ce maſque, nous dit le Comte ; on l'auroit pris pour le viſage même de Sir Richard. Il engagea enſuite ſon Maître à ſacrifier à ſon deſſein une ſomme d'argent conſidérable, pour gagner la Fille, qui ſervoit Miſſ Sally. Il ne fallut point de longues négociations pour cela. Il ſçut de cette Fille, qui étoit l'Amant favoriſé ; il inventa un artifice pour le tenir occupé ailleurs, pendant toute la nuit où devoit s'exécuter ſon projet. Il lui fit tenir, le ſoir, de la part du Secretaire d'Etat, une lettre ſuppoſée, qui l'appelloit à Windſor où étoit la Cour. Il ſe munit après cela d'une groſſe lanterne ſourde, dont le verre étoit extrêmement large & brillant ; & l'aiant miſe dans ſa poche avec

ſon maſque, il ſe rendit à la maiſon qu'occupoit Miſſ Sally, & il exigea de la Suivante de le cacher dans quelque coin, juſqu'à ce que ſa Maîtreſſe ſe fût miſe au lit. Miſſ Sally ſe coucha aſſez tard, après avoir attendu long-tems ſon Amant : car j'ai oublié de dire que quoiqu'il lui eût écrit qu'il ne pouvoit paſſer la nuit avec elle, le Valet de Mylord Dar..... avoit eu l'adreſſe d'intercepter ſa lettre, & de faire dire ſeulement à la Belle que ſon Amant ne pouvoit venir que très-tard. Elle étoit donc au lit, & déja preſque endormie, lorſque cet adroit Garçon ouvrit la porte de ſa chambre, & s'approcha d'elle dans l'obſcurité. Le bruit qu'il fit la réveilla. Elle s'imagina que c'étoit ſon Amant : Vous venez bien tard, lui dit-elle ; vous êtes extrêmement

refroidi pour moi. Non, Madame, répondit l'autre d'une voix modérée ; je ne ſuis pas refroidi pour vous, & je viens vous en donner une preuve certaine. L'affreux déſordre de votre vie touche ma compaſſion. Hélas, pourquoi vous ai-je ſéduite ! C'eſt moi qui ſuis coupable de tous vos crimes. J'en ſuis horriblement puni, & mon châtiment ſera éternel. L'Enfer eſt ouvert auſſi ſous vos pieds. Tous les Démons vous regardent comme leur proie. Tremblez, vous êtes prête à périr ; ou plutôt réparez le paſſé par une vie plus ſage. Profitez de la foibleſſe de Mylord Dar..., qui veut bien vous épouſer. C'eſt le ſeul moyen de vous arracher aux ſupplices horribles que je ſouffre. En finiſſant ces mots, que Miſſ Sally avoit peine d'abord à ne pas pren-

dre pour une raillerie de ſon Amant, il lui fit voir, à la faveur de ſa lanterne qu'il tira tout d'un coup de ſa poche, la figure naturelle de Sir Richard Walterney, ou plutôt le maſque qui le repréſentoit, & dont il s'étoit couvert le viſage : il la regarda quelque-tems, avec des yeux fixes & étincelans. Son effroi fut tel, qu'elle n'eut pas même la force de crier. Elle tomba dans un long évanouiſſement, dont le Valet profita pour ſortir de la maiſon, & pour aller raconter le ſuccès de ſon entrepriſe à ſon Maître. Miſſ Sally devint ſi traitable, qu'elle fit dire, vingt quatre heures après, à Mylord Dar.... que s'il conſervoit encore quelque bonté pour elle, il recevroit toutes les marques qu'il pouvoit deſirer de ſa gratitude. Il l'a épouſée ſans ba-

lancer ; & il vit encore en assez bonne intelligence avec elle. Le Comte nous raconta cette histoire, avec plus d'agrément que je ne l'ai ici répétee.

Nous rentrâmes ensuite dans la foule des Masques. Il me fit remarquer le Roi & le Prince, qui venoient d'arriver. Leur habillement étoit semblable à quantité d'autres ; mais le respect de ceux, qui les accompagnoient, les faisoit reconnoître. Il arriva à ce Monarque une petite avanture, qui fit beaucoup d'honneur à sa bonté & à sa présence d'esprit. Une Dame masquée, dont on ne put sçavoir le nom, s'approcha de lui, en affectant de ne le pas connoître ; elle l'invita à aller prendre quelque rafraîchissement au buffet. Il y alla, sans se faire presser. Lorsqu'il eut le verre en

main, cette Dame lui dit : Masque, c'est à la santé du Prétendant. Il répondit sur le champ, & du ton le plus civil : Je bois de tout mon cœur à la santé de tous les Princes malheureux. Il but ensuite, en détournant le visage pour n'être point apperçû. Comme personne n'ignoroit que c'étoit lui, cette réponse fut répandue en un moment de tous côtés, & la salle retentit d'applaudissemens. Il ne dansa point; le Prince fit de même : mais ils paroissoient tous deux fort attachés au plaisir de voir danser. Effectivement la maniere de danser des Anglois est fort agréable. Ils commencent ordinairement leurs bals par des menuets ; & puis, viennent les contredanses du Païs. Ils se joignent, sur deux lignes, quinze ou vingt hommes avec autant de

Femmes ; ils pourroient être en plus grand nombre si les salles étoient plus grandes ; & sans la moindre confusion, ils tournent, sautent, & se croisent en mille façons. Les airs sont d'une vivacité qui émeut l'ame. Les Dames sont les plus intrépides danseuses, que j'aie vûes de ma vie. Elles ne paroissent point se lasser, quoiqu'elles soient dans un mouvement continuel pendant quatre ou cinq heures consécutives. C'est-là qu'elles font briller tous leurs appas. Leur taille a quelque chose de si remarquable, qu'elle frappe un Etranger d'admiration; & cet avantage est si commun parmi elles, qu'on a peine à distinguer celles qui le possédent au plus haut degré. Leur teint & leurs yeux sont des choses ravissantes. Une femme, estimée belle

en Angleterre, eſt une Créature toute divine. Si je n'étois pas né François, j'en parlerois avec plus de réſerve, pour n'être pas accuſé de flatterie. Mais on ſçait combien nous ſommes prévenus en faveur de nos Dames, & mes éloges ne peuvent être ſuſpects.

Il étoit environ quatre heures du matin, lorſque les Dames de notre compagnie propoſerent de ſe retirer. Je n'avois pû trouver un moment, pour lire les lettres de ma Niéce; j'en ménageai un, avant que de ſortir. Elles étoient aſſez tendres, pour une petite Perſonne de ſon âge. Le ſtile François étoit un peu Turc, c'eſt-à-dire qu'il ne s'accordoit pas parparfaitement avec les régles de la Grammaire : à cela près, tout y étoit fort meſuré, & ſentoit la pudeur d'une bonne éducation.

Elle avoit même eu ſoin de ſe ſigner du nom de Memiſcès ; apparemment dans la vûe de tromper les Envieux, pour qui ſes lettres n'étoient pas deſtinées. L'une étoit adreſſée au Marquis à Calais, en réponſe à une des ſiennes, qu'il lui avoit écrite quatre heures après l'avoir quittée. Il avoit reçû l'autre à Londres. Je les remis toutes deux dans le lieu où je les avois priſes, ne voulant pas qu'il eût le moinde ſoupçon que ſon intrigue fût connue de moi.

Nous emploiâmes les jours ſuivans à parcourir la ville, pour en viſiter les curioſités. Nous prîmes la peine de monter ſur le Dôme de l'Egliſe de Saint-Paul, d'où nous pouvions, d'un coup d'œil, embraſſer toute l'étendue de Londres. C'eſt une ville immenſe. Sa longueur, qui s'étend au long de

la Tamiſe, ſurpaſſe ſans contredit celle de toutes les villes connues. Elle eſt étroite en pluſieurs endroits ; ce qui fait douter aux François qu'elle ſoit auſſi grande que Paris dans ſa totalité. Pour moi, qui me pique de juger avec impartialité, j'ai peine à prononcer que Paris ſoit auſſi grand ; à moins qu'on ne veuille compter, pour une partie de ſa grandeur, l'extrême hauteur des maiſons, qui étant pour la plûpart de ſix ou ſept étages, pourroient doubler ſon étendue, ſi on les ſuppoſoit coupées par le milieu. Les Places, que les Anglois appellent *Squares*, c'eſt-à-dire les Quarrés, ſont belles & en grand nombre à Londres. Lincoln's Inn-field, Saint-James ſquare, Soho ſquare, & quantité d'autres, valent bien nos Places de Vendôme, des Victoires, &

la Place Roiale ; excepté peut-être que les Edifices n'en ſont pas ſi magnifiques. Les Hôtels des Seigneurs ne ſont pas non plus ſi ſuperbes qu'à Paris. Le Palais de Saint-James, où le Roi & la Famille Roiale font leur ſéjour ordinaire, eſt une maiſon fort ſimple, & qui ne répond point à la Majeſté d'un ſi grand Prince. Le Jardin, ou plutôt le Parc, eſt un grand quarré irrégulier, qui eſt environné d'Allées d'arbres, ſans autre ornement que ceux qu'il reçoit de la nature. Il eſt partagé par un large & long Canal. On y voit, en tout tems, un grand nombre d'Oyes & de Canards, dont M. de Saint-Evremont avoit autrefois la Surintendance, ſous le titre de Gouverneur des Canards de Saint-James. Cet emploi comique, qu'il avoit demandé lui-

même en plaisantant, lui valoit, dit-on, cent guinées. J'eus la curiosité de voir la maison, où demeuroit un homme si célebre. Elle étoit dans le Pall-mall, qui est une grande ruë voisine du Palais. On me dit qu'il étoit extrêmement mal-propre ; ce qui le mettoit sans cesse en querelle avec son hôtesse, à qui il ne vouloit pas laisser la liberté de laver & de nettoier son appartement, aussi souvent que les Anglois aiment à le faire. Il n'étoit pas riche ; le fond de son revenu consistoit dans les présens de quelques Seigneurs, & particulierement du Duc de Montaigu, qui lui faisoit une pension d'environ deux cens guinées. Mais il étoit obligé à fort peu de dépense, étant reçu volontiers tous les jours aux meilleures tables d'Angleterre, où l'on

dit qu'il mangeoit comme quatre. Il a toujours été vû de bon œil à la Cour de Londres ; mais sur la fin de sa vie, on l'estimoit moins pour ce qu'il étoit, que pour ce qu'il avoit été. Sa mort fut tranquille, & l'on ne s'apperçut pas qu'elle fût troublée par les fraieurs de la Religion. Quelques momens avant sa derniere heure, il fit appeller près de son lit un célébre Ministre, qu'il pria, d'un ton fort sérieux, de vouloir bien réciter un de ses Sermons, ou lui tenir quelques discours de piété, pour le guérir, lui dit-il, d'une cruelle insomnie dont il étoit tourmenté. C'est ainsi que les plus grands hommes s'aveuglent malheureusement dans l'affaire la plus importante, & qu'après avoir fait paroître un esprit supérieur & des lumieres extraordinaires sur

des choſes indifférentes, ils en manquent pour la ſeule qui eſt ſolide & néceſſaire, je veux dire l'intérêt éternel de leur ame.

Le Parc de Saint-James ſert de promenade publique à Londres. Il eſt libre à tout le monde de s'y promener; & c'eſt un ſpectacle bizarre, dans les beaux jours, d'y voir toute la fleur de la Nobleſſe & les premieres Dames de la Cour, mêlées confuſément avec la plus vile Populace. Tel eſt le goût des Anglois, & c'eſt en quoi ils font conſiſter une partie de ce qu'ils appellent leur liberté. Les Petits affectent de marquer l'indépendance où ils ſont à l'égard des Grands; & les perſonnes de diſtinction prennent plaiſir à ſe confondre en mille manieres avec le Peuple. Cette diſpoſition d'eſprit auroit quelque choſe de

louable, si elle n'étoit pas portée à l'excès ; mais elle cause souvent de grands désordres, parce qu'elle autorise le Peuple à commettre mille insolences. Qui pourroit s'imaginer, par exemple, que le plus misérable Crocheteur disputera le pas dans la rue à un Mylord, dont il connoît la qualité, & que si l'un ou l'autre s'opiniâtre à ne pas céder, ils se battront publiquement à coups de poings, jusqu'à ce que le plus fort demeure le maître du pavé ? C'est ce qui arrive quelquefois à Londres. J'ai entendu Mylord H...., se vanter lui-même d'avoir terrassé un Porteur de Chaise, quoiqu'il confessât que c'étoit un vigoureux Coquin, qui lui avoit fait sentir en plus d'un endroit la pesanteur de ses bras. On m'a fait remarquer, dans plusieurs maisons de

Caffé, un ou deux Mylords, un Chevalier Baronet, un Cordonnier, un Tailleur, un Marchand de Vin, & quelques autres gens de même trempe, aſſis tous enſemble autour d'une même table, & s'occupant à fumer & à s'entretenir familierement des nouvelles de la Cour & de la Ville. Les affaires du Gouvernement ſont l'objet du Peuple, comme celui des Grands. Chacun a droit d'en parler librement. On condamne, on approuve, on critique, on déchire, on s'emporte en invectives, de vive voix & par écrit, ſans que le pouvoir ſupérieur oſe s'y oppoſer. Le Roi lui-même n'eſt pas à couvert de la cenſure. Les Caffés, & les autres endroits publics, ſont comme le ſiége de la liberté Anglicane. On y trouve tous les libelles, qui ſe font pour

ou contre le Gouvernement. On a le droit, pour deux ſols, d'en lire une multitude, & de prendre une taſſe de thé ou de caffé. On donne auſſi à lire cinq ou ſix ſortes de Gazettes, qui contiennent les nouvelles de l'Europe, & particulierement celles de Londres. Ce dernier article renferme tout ce qui ſe paſſe dans la Ville, juſqu'au moindre événement; les Maſques y ſont toujours nommés, de quelque rang qu'ils puiſſent être, & l'on en rapporte indifféremment le bon & le mauvais. On y annonce les Comédies, les Bals, les Concerts, les Livres qui ſortent de la preſſe, les remedes des Charlatans, les Maiſons & les Terres à louer ou à vendre, les Banqueroutes, l'état des Compagnies de commerce, l'arrivée & le départ des Vaiſſeaux, en un

mot tout ce qui peut intéresser le Public. L'avidité des Anglois est extrême pour toutes ces nouvelles. Elles se répandent, de la Capitale jusqu'à l'extrémité des Provinces; & l'on ne trouve personne, jusqu'au moindre Matelot, qui n'emploie tous les jours deux sols pour satisfaire sa curiosité.

Outre le Parc de Saint-James, il y a dans Londres plusieurs autres Jardins, pour la promenade publique. Gray's-Inn & Lyncoln's-Inn sont des lieux agréables, où se trouvent le soir de fort belles compagnies. Les Filles de plaisir s'y rencontrent à chaque pas. C'est une chose digne de compassion, de voir les plus charmantes Créatures du monde abandonnées à cet infâme commerce, & s'offrir sans pudeur à la lubricité de ceux qui veulent

les paier. On dit que le nombre en eſt incroiable à Londres. Il y a des ruës qui en ſont entierement peuplées, & où l'on ne ſçauroit paſſer ſans être invité par pluſieurs ſignes, ou par des regards laſcifs. La plûpart des Seigneurs, & preſque tous les jeunes gens qui ont du bien, en entretiennent dans des maiſons particulieres ; mais lorſque leurs Amans viennent à s'en dégoûter, elles ſont contraintes de retourner à l'uſage du Public. Il ſe trouve, parmi ces miſérables victimes, quantité de Filles de bonne maiſon, qui ont été débauchées par leurs Amans, & abandonnées enſuite à leur deſtinée. Ce qui eſt ſingulier, c'eſt que ſi elles ont été entre les mains d'un homme de qualité, elles ont l'inſolence de porter ſon nom, comme ſi elles en avoient été les

Epouſes ; de ſorte que rien n'eſt plus commun que les Comteſſes & les Marquiſes de cette eſpece. On ſe perſuadera aiſément qu'un jeune homme, de la figure du Marquis, ne put éviter les attaques de ces Filles effrontées. Il fut ſollicité en mille occaſions. Je ne rapporterai que celle-ci, dont le ſouvenir me fait rire encore. Nous ſortions de la Comédie; & comme la multitude des Caroſſes empêchoit le nôtre d'avancer, nous fumes obligés d'attendre ſous la voute qui ſert d'entrée. Il y avoit pluſieurs autres perſonnes, qui étoient dans le même cas que nous. Le Marquis entendit à ſon côté deux Dames, qui ſe plaignoient en François de ce contre-tems, qui les arrêtoit. Il leur dit quelques mots de civilité. L'embarras & la foule aug-

mentant toujours, nous résolumes, pour être plus au large, d'entrer dans un des Caffés qui sont sous la voute, & le Marquis proposa la même chose aux deux Dames. Elles se laisserent conduire sans difficulté. Nous fumes obligés d'y demeurer environ un quart d'heure, pendant lequel je m'amusai à lire les papiers de nouvelles, & le Marquis à entretenir les deux Angloises. L'une des deux étoit extrêmement jolie. Nos Valets nous avertirent enfin que le Carosse étoit à la porte. Nous primes congé des Dames. Cette rencontre n'aiant rien eu d'extraordinaire, nous l'oubliâmes en sortant du lieu. Cependant, trois jours après, étant à parcourir ensemble les nouvelles de Londres, nous y lûmes cet article: « Si le Gentilhomme Fran-

» çois, qui s'entretint Lundi avec
» une Dame au Caffé de ..... en
» ſortant de la Comédie, parloit
» ſérieuſement & avec des inten-
» tions honnêtes, il eſt prié de
» ſe trouver encore demain à la
» Comédie, où il entendra par-
» ler d'elle. » Nous nous mîmes à rire, en nous regardant. Seroit-il poſſible, me dit le Marquis, que ce fût de moi dont il eſt ici queſtion ? Je n'en doute preſque point, répondis-je ; car je m'imagine que vous avez été aſſez folâtre, pour dire à cette jolie perſonne que vous mouriez d'amour pour elle. Je ne me ſouviens pas trop bien de ce que je lui dis, reprit-il ; mais je confeſſe qu'il peut m'être échappé quelque choſe de pareil. Nous retournerons à la Comédie demain, ſi vous le voulez, continua-t-il, & nous

verrons le dénouement de cette avanture. Comme j'avois dessein de le divertir, je ne fis pas le difficile. Nous y retournâmes en effet. A peine avions-nous été une demi-heure dans notre loge, qu'un Laquais vint dire au Marquis : Monsieur, la Dame, que vous sçavez, vous attend avec impatience ; voici l'adresse du logement où vous la trouverez ; & il lui donna une carte, sur laquelle étoit cette direction : *Mistress Oldstead, in Southampton-street at M. Derbridge's, à Jewller, two pairs of stairs* : c'est-à-dire, Madame Oldstead, chez M. Derbridge, Jouaillier, au second étage, ruë de Southampton. Aiant lû cette adresse, je n'eus garde de consentir que le Marquis me quittât, pour aller déterrer son avanturiere ; non plus que de lui offrir de

de l'y accompagner. Je lui dis de répondre au Valet, que nous ne pouvions quitter la Comédie, & que si Madame Oldstead vouloit y venir, nous tâcherions de lui ménager une place dans notre loge. Le second Acte n'étoit pas fini, que nous la vîmes arriver avec sa Compagne. Nous la reçûmes honnêtement. Je m'étois figuré, jusqu'alors, que ce pouvoit être quelque Fille de famille, à qui le Marquis avoit paru assez bien fait pour lui plaire. Je n'eus pas besoin de lui parler long-tems, pour connoître mon erreur; non qu'elle lui proposât rien d'indécent, mais il faut bien moins d'expérience que je n'en ai, pour découvrir l'artifice de ces Créatures. Cependant j'aurois laissé durer leur entretien jusqu'à la fin de la Comédie, s'il n'eût été

troublé fort plaiſamment. La plûpart des Spectateurs avoient lû, comme nous, l'article des nouvelles, qui contenoit l'avis de cette Fille au Marquis ; & le lieu de l'aſſignation étant la Comédie, l'eſpérance de découvrir quelque choſe de ce myſtère y avoit amené pluſieurs jeunes gens curieux. Le Marquis étant dans les dernieres modes de France, on avoit jugé ſans peine, à ſes habits & à ſon air, qu'il étoit le Gentilhomme aimé. Mais lorſqu'on vit arriver la jeune perſonne, qui parut ſans doute aſſez jolie pour être l'héroïne du Roman, tous les regards ſe tournerent ſur elle, & l'on ſe dit à l'oreille ce qu'on en penſoit. Son attention à parler au Marquis l'empêcha d'abord de le remarquer ; mais aiant jetté les yeux par hazard ſur les aſſiſtans,

& voiant ceux de tout le monde attachés sur elle, toute son effronterie fut déconcertée. Sa rougeur confirma une grande partie de l'assemblée dans ses soupçons, & l'on ne fit plus que sourire & s'entretenir d'elle, en continuant de la regarder. Enfin, ne pouvant gueres soutenir plus long-tems ce personnage, elle pria le Marquis de la réjoindre à la maison dont il avoit l'adresse, & elle se leva pour se retirer. Mais ce fut alors que les Anglois, qui sont les plus impitoiables gens du monde à la Comédie, se mirent à siffler & à faire des huées épouvantables. Le trouble, où elle étoit, l'empêcha de pouvoir ouvrir facilement la porte de la loge; ainsi elle eut le tems d'entendre le bruit qui se faisoit à son honneur, & tout le Parterre, celui de le

redoubler. Je fus incertain ſi nous ne devions pas nous retirer auſſi ; mais les ſifflemens s'étant appaiſés après ſa ſortie, je trouvai plus à propos de reſter. Mylord Scarboroug étoit dans une loge voiſine ; il apperçut le Marquis, & il vint à nous auſſi-tôt, pour s'informer ſi nous connoiſſions cette Dame. Nous lui racontâmes toute l'hiſtoire. Il nous invita à ſouper, & nous paſsâmes une partie de la nuit avec lui & quelques autres Seigneurs.

Comme je n'ai point entrepris de faire la deſcription de Londres, je ne ſuis point exact à rapporter tout ce qu'on nous fit voir dans les différentes parties de cette grande Ville. J'aurois dû parler, néanmoins, du Monument qui fut élevé en mémoire de l'incendie. C'eſt une Colomne creuſe,

d'environ quatre cens pieds de hauteur. On y monte en dedans, par un eſcalier tournant qui s'éleve juſqu'au ſommet. Elle eſt ſoutenue ſur une baſe quarrée ; & ſur les quatre faces on lit différentes Inſcriptions, qui font foi du malheur arrivé à Londres, & qui en expliquent les circonſtances. Ce qui me ſurprit, ce fut d'apprendre que les Anglois attribuent ce déſaſtre à la malignité des Papiſtes. J'avois crû, juſqu'alors, qu'il n'étoit arrivé que par un accident ordinaire. Je ne dois pas omettre, non plus, l'ingénieuſe machine qui ſert à communiquer l'eau de la Tamiſe, dans tous les quartiers de la Ville. C'eſt une haute Tour, où par le ſeul ſecours de la fumée d'un feu continuel de charbon, on a trouvé le moyen d'élever l'eau

juſqu'à certaine hauteur ; elle entre alors dans des canaux qui coulent ſous les ruës & les maiſons, & qui ſe diſtribuent de tous côtés pour l'uſage des habitans. Le Pont de Londres eſt beau par ſa longueur : mais elle ne ſurpaſſe pas celle du Pont-neuf à Paris. Pour ſa largeur, elle n'égale point celle du pont Saint-Michel & de nos autres Ponts couverts. Il leur eſt ſemblable en tout le reſte. Les autres beautés de la Capitale d'Angleterre conſiſtent dans les édifices publics, tels que les Hôpitaux, les Egliſes, les Maiſons des Compagnies de Commerce, les Colleges des Avocats & de tous ceux que les Anglois comprennent ſous le nom de *Lawyers*. Tous ces bâtimens paroiſſent l'ouvrage d'un Peuple ſage & bien reglé, qui en travaillant à s'en-

richir au-dehors par le Commerce, ne néglige rien de tout ce qui peut ſervir à la commodité, à l'abondance, à la ſécurité, & même à la beauté & à la magnificence.

Dans le tems que nous étions ainſi occupés des plaiſirs & des curioſités de Londres, je reçûs un paquet de lettres, par les mains de Scoti. Il revenoit de France, après s'être acquitté de ſa commiſſion. Il m'apprit que Mylady R..... s'étoit conduite avec tant de circonſpection dans le voiage, qu'on ne s'étoit apperçu nulle part de ſon déguiſement; qu'elle étoit arrivée heureuſement à la Terre de ma Fille; qu'elle en avoit été reçûe avec tant de tendreſſe & d'honnêteté, qu'elle ſe promettoit mille contentemens dans ce ſéjour; que toute ma famille jouiſſoit d'une

parfaite ſanté, excepté Memiſcès, qu'il avoit laiſſé avec la petite verole. Le Marquis étoit préſent à ce récit. Ce fut encore là que j'eus occaſion de reconnoitre la vivacité de ſon naturel. A peine avoit-il entendu les dernieres paroles de Scoti, qu'il ſe précipita vers moi pour m'embraſſer : Ah ! Monſieur, me dit-il avec tranſport, retournons vîte en France ; voudriez-vous laiſſer mourir Memiſcès ſans le voir ? Il eſt peut-être mort, depuis le départ de Scoti. Ah ! ſi je le croiois, je ne voudrois pas lui ſurvivre un moment. Quoique je ne fuſſe pas ſans inquiétude pour ma Niéce, je répondis au Marquis, en ſouriant, qu'il étoit un mauvais Conſolateur ; qu'au lieu de me donner des motifs d'eſpérance & de tranquillité, il ſembloit qu'il

voulût m'allarmer par ses propres craintes ; mais que je jugeois mieux que lui des événemens : que je ne voiois, dans la maladie de Memiscès, qu'un accident commun, & ordinairement sans péril ; que cependant je lui étois obligé de l'intérêt qu'il prenoit à ma famille, & que je le priois seulement de ne pas s'affliger plus que moi. Il parut avoir quelque honte de s'être trahi si visiblement, quoique je n'eusse pas fait semblant de m'en appercevoir. Il parla peu, le reste de la soirée. J'ai sçû néanmoins qu'il interrogea Scoti sur le danger de ma Niéce, & qu'il écrivit une longue lettre avant que de se mettre au lit ; mais il ne l'envoia point à la Poste. Pour moi, je me retirai en particulier, pour ouvrir les miennes. Ma Fille m'apprenoit

aussi la maladie de ma Niéce, mais elle n'en paroissoit pas craindre les suites. Elle s'étendoit fort au long sur Mylady R.... & elle me remercioit de lui avoir envoié une compagne si aimable. Je lus ensuite celle que Mylady me faisoit l'honneur de m'écrire. La reconnoissance & la générosité de son cœur l'avoient dictée. Elle me pressoit d'abréger mon séjour en Angleterre, & sa plus forte envie sembloit être celle de me revoir.

De quoi nos foibles cœurs ne sont-ils pas capables, pour peu que nous cessions de les tenir dans la contrainte, par une exacte & continuelle vigilance ! A soixante ans, on peut être foible ; j'ai honte de le dire, mais je l'ai éprouvé. La lecture de la lettre de Mylady R..... fit sur moi une impression

ſurprenante. Il me ſembloit que mon cœur ſe fût ſerré tout-d'un-coup, & qu'il s'y paſſât des choſes dont j'avois quelque effroi. Je m'appuyai ſur ma table, & je tombai dans une rêverie profonde. Je voiois cette charmante Lady devant mes yeux. Je la voiois ; mon imagination me repréſentoit tous ſes charmes : mais quoique je ſentiſſe de la douceur à la voir, ſa préſence & les témoignages que je m'imaginois recevoir de ſa reconnoiſſance, ne me rendoient ni content ni tranquille. Je la regardois avec langueur, & ſans pouvoir lui ſourire ; enfin je me trouvai, en ſortant de cette eſpece de ſonge, les yeux humides de larmes, & le cœur inondé d'amertume. Je devins auſſi triſte & auſſi rêveur que le Marquis. Nous ne laiſſâmes pas de nous

trouver à ſouper enſemble. Il prononça à peine quatre mots. J'étois bien éloigné d'interrompre ſon ſilence. Nous nous retirâmes, en nous ſouhaitant triſtement le bon ſoir ; & nous allâmes chercher, dans nos lits, un repos que ni l'un ni l'autre ne trouverent guéres.

O Dieu ! faut-il que les paſſions aient tant d'empire ſur nos malheureux cœurs ! Je me couchai, ſans faire attention à ce qui ſe paſſoit autour de moi, ni aux queſtions de mon Valet. Je lui ordonnai de ſe retirer promptement. Quoi ! m'écriai-je, quand je fus ſeul ; je n'aurai pas la force de me rendre maître des mouvemens de mon ame ! Je ſens le honteux poiſon qui ſe gliſſe dans mes veines, & je manquerai de courage pour le repouſſer ! Mais

qu'ai-je dit.... quel poiſon.... bon Dieu ! eſt-ce de moi-même que je parle ! de moi, que tout le monde croit ſage & vertueux ; de moi, qui me charge de former les autres à la vertu & à la ſageſſe ; de moi, dont tous les ſentimens & toutes les actions doivent être des modéles ! Voilà donc, ajoûtai-je la larme à l'œil, le fruit de mon âge, de mon expérience, de ma religion ; voilà le fruit de ſoixante ans paſſés dans les voies de l'honneur & de la vertu. Ah ! je mourrois de honte & de douleur, s'il falloit perdre mon innocence & ma réputation. Non, non, je ne ſuis point capable d'une foibleſſe qui rende criminel ou qui déshonore ; mon cœur m'en répond. Je m'allarme mal-à-propos. Ce n'eſt point une paſſion, que je ſens pour Mylady R..;

ce n'eſt qu'une tendre eſtime, qui eſt dûe bien juſtement à ſes malheurs & à celle qu'elle a pour moi. Là-deſſus je rappellois, pour me fortifier, toutes les perfections de mon Epouſe, & ce que je devois éternellement à ſa mémoire. Je me repréſentois cette chere Ombre, attentive à toutes mes démarches, & me redemandant compte de tous mes ſentimens. La moitié de moi-même eſt au Ciel, continuai-je avec un peu plus de tranquillité; elle n'aura pas à me reprocher de l'avoir avilie, par des liaiſons indignes d'elle. Je veux qu'elle me retrouve tel qu'elle m'a laiſſé; tendre, conſtant, fidéle; avec le ſouvenir de ſes vertus dans l'eſprit, & ſon image toute entiere dans le cœur.

Ces dernieres penſées calme-

rent un peu mon agitation. Je me trouvai moins coupable en m'endormant, & je pris vers le jour quelques heures d'un ſommeil aſſez tranquille. Cependant je laiſſai encore échapper des ſoupirs à mon réveil. Mon cœur murmuroit, d'être contraint ſi rigoureuſement par le devoir. J'eſpérai que mes continuelles réflexions le ſoumettroient entierement, & je me promis bien, du moins, de ne laiſſer rien remarquer de ſon trouble au Marquis. Pour lui, qui n'étoit guéres capable de diſſimuler, il me laiſſoit pénétrer juſqu'au fond de ſon ame. Je lui fis, le matin, des reproches de ce que ſes yeux paroiſſoient chargés & abbatus : il ne s'en défendit, qu'en me diſant naturellement que ſon inquiétude pour Memiſcès l'avoit empêché de dormir ;

& que je n'en devois pas être surpris, sçachant combien il lui portoit d'affection. Je fis réponse, ce jour-là, aux lettres que j'avois reçûes. Le Marquis me pria d'insérer, dans le Paquet, un billet de lui pour Memiscès. Il me le donna tout ouvert. Je le reçus ; mais quoiqu'il ne contînt rien qui ne fût dans l'ordre, j'eus l'adresse de le mettre secretement à l'écart. Il s'imagina néanmoins qu'il étoit parti avec mes lettres ; & je vis qu'il en avoit de la joie, parce que cela sembloit l'assurer que je n'avois aucun soupçon de son attachement.

Nous eumes, le même jour, la curiosité d'assister à un spectacle fort extraordinaire, & qui n'est connu nulle part hors de l'Angleterre. Je veux dire les combats de Gladiateurs. C'est un

usage Romain, qui s'est conservé dans cette Isle depuis près de deux mille ans. Nous trouvâmes, au lieu du combat, une foule de personnes de toutes les conditions. Le Théâtre, où tous les combattans s'exercent, est au milieu d'une grande Salle ; de sorte qu'il est environné de tous côtés par les Spectateurs, qui sont assis sur des bancs élevés les uns au-dessus des autres jusqu'à la voute. Le premier combat fut celui du bâton ; les Anglois l'appellent *Cudgel*. Ils s'en servent comme on fait d'un sabre ; & les coups des combattans sont si peu ménagés, que je ne comprens point comment ils peuvent s'en donner tant, sans se casser les bras ou la tête ; car ils combattent tête nue & le corps à découvert. Le vainqueur est celui qui

tire, le premier, du ſang de la tête de ſon Adverſaire. Après les *Cudgels*, vient le combat des poings. Les deux Aſſaillans ſont nus juſqu'à la ceinture. Les coups qu'ils ſe donnent ſont ſi violens, qu'ils leur font quelquefois ſortir le ſang par la bouche. J'en ai vû tomber quelques-uns, & reſter quelques momens ſans connoiſſance; mais leur ardeur ſe ranime bien-tôt, à l'aide d'un limon ou d'un peu de vinaigre qu'on leur porte au nez. Ils ſe relevent, embraſſent leur Ennemi, & recommencent le combat, juſqu'à ce que l'un des deux perde entierement les forces. Il arrive quelquefois qu'il perd auſſi la vie. Cet exercice m'a paru le plus dangereux & le plus violent. Il eſt ſuivi de celui de la lutte. Vous voiez deux Coquins bien tournés

s'approcher doucement & avec précaution, se mesurer quelques momens des yeux, tourner l'un autour de l'autre, comme pour reconnoître l'endroit foible, se tâter de tems en tems du jarret, qu'ils avancent l'un contre l'autre, s'accrocher à la fin pour se serrer & se sécouer avec une force & une agilité surprenantes. Il se passe quelquefois bien du tems, avant qu'on voie la moindre inégalité. Enfin, lorsque la victoire s'est déclarée pour l'un, il tend la main au vaincu, qui se réleve & recommence à combattre jusqu'à l'extinction de ses forces. Le dernier combat se fait au sabre. Ce sont ordinairement des Irlandois, qui par un défi public, & imprimé dans les Gazettes avec un tour de fanfaronade qui fait rire, s'engagent à venir aux mains avec tous

ceux qui auront la hardieſſe de s'expoſer au tranchant mortel de leur redoutable épée. Ils racontent le malheurs des Téméraires, qui ont péri ou qui ont été bleſſés par leurs mains. Ce ſont autant de Céſars & d'Alexandres. Cependant ils ſont preſque toujours battus par les Anglois, & ſur-tout par un certain Figg, qui eſt l'homme du monde qui ſe ſert le mieux d'un ſabre. On m'a aſſuré que ce Figg a ſoutenu plus de cent aſſauts publics, & qu'il n'a preſque jamais reçû de bleſſure. Nous fumes témoins que s'il n'en reçoit pas, il en ſçait faire. Son adverſaire étoit un Sergent Irlandois, arrivé récemment de Gibraltar. Ils parurent, tous deux, ſur le théâtre, en chemiſe, & la tête nue. Ils ſe firent lier le bras d'un ruban rouge, pour ſoutenir la

manche de la chemiſe : leur contenance étoit fiere & tranquille. Figg offrit au Sergent le choix de pluſieurs ſabres, qu'on apporta nus ſur le théâtre. Leur largeur étoit d'environ deux doigts. Ils êtoient ſans pointe, & quarrés par le bout. J'eus la curioſité d'en manier un ; il me parut bien affilé, & extrêmement propre à couper un bras ou une jambe. Les combattans, après s'être donné la main en ſigne d'amitié & d'eſtime, ſe mirent en garde, croiſerent leurs armes, & commencerent une furieuſe attaque. Il ne faut pas s'imaginer qu'ils ſe ménagerent ; tous leurs coups étoient francs, & tomboient avec une vigueur & une rapidité ſi étrange, que cela rendoit le ſpectacle terrible. Toute l'aſſemblée étoit dans un profond ſilence. Le Sergent

porta un coup à Figg, qui lui coupa une piéce assez large, de son bas, sans blesser nullement la jambe. Figg, dont le sens froid & le jugement me parurent admirables, sentit le coup. Tu en veux à ma jambe, dit-il à l'autre; prens garde à la tienne: & dans l'instant même, il lui emporta une grande partie du molet, qui tomba sur le théâtre. Tout le monde applaudit à un si bean coup, en frappant des mains & en criant, *bravo*, *bravo*, *ancora*, *ancora*, qui est une façon d'applaudir qu'ils ont pris des Italiens. Le Sergent, ne pouvant plus se soutenir, demeura assis, en considérant son sang, qui couloit comme un un ruisseau. On m'a dit qu'ils ont, pour se guérir, des poudres dont l'effet est extrêmement prompt. Nous en

vimes encore combattre quelques-uns, qui se blesserent en divers endroits. Ce spectacle ne manqua pas de nous faire faire beaucoup de réflexions. Il est certain qu'il a son utilité. C'est une espece d'Ecole, où la Jeunesse va se former à l'intrépidité & au mépris de la mort & des blessures ; mais nous convinmes, d'un autre côté, qu'il a quelque chose de féroce & de barbare. Si l'effusion du sang humain doit être regardée comme un mal, lors même qu'elle est juste & nécessaire, il semble que c'est blesser les loix de la nature & de l'humanité que de se faire un amusement de le répandre. Cependant cette coûtume est autorisée en Angleterre ; & ce n'est pas apparemment sans de fortes raisons, dans un Gouvernement si sage, où tout

ſe rapporte au bien public.

La ſaiſon des Eaux minerales de Tumbridge étant arrivée, nos Amis nous conſeillerent d'y aller paſſer quelques jours. Ils nous parlerent de ce lieu, comme d'une des plus agréables choſes du monde. Toutes les perſonnes, qui aiment le plaiſir, ne manquent point de s'y rendre, parce qu'il s'y en trouve de toutes les ſortes; & l'on nous fit eſpérer d'y voir, en racourci, tout ce qu'il y a de rare & de curieux en Angleterre. De ſi grandes eſpérances nous firent prendre avec joie le chemin de Tumbridge. Il n'eſt qu'à une journée de Londres. Le premier coup d'œil nous en plut infiniment. Ce n'eſt, ni une ville, ni un village. C'eſt une multitude de jolies maiſons, qui ſont répandues ſans ordre de côté & d'autre,

& qui ſont preſque toutes ſéparées, quoiqu'à peu d'éloignement. Il y en a de grandes, de petites, de magnifiques, & d'autres qui ne le ſont pas. Les unes ſont ſur le penchant de pluſieurs petites collines, les autres dans le fond où eſt le Puits des Eaux minerales. La plûpart ſont ſans jardins; quelques-unes en ont de fort propres, avec un petit bois qui les fournit d'ombre. Il ſe forme de tout cela un païſage charmant, qui ſurprend d'autant plus, que les abords en ſont ſauvages & déſerts. Ce lieu n'eſt habité que dans la ſaiſon des Eaux; ce qui fait que les maiſons s'y louent fort cher. Nous prîmes un appartement, de trois chambres ſeulement, qui nous revinrent à quatre guinées par ſemaine. Il s'étoit déja rendu, à Tumbridge, un

nombre infini de perſonnes de diſtinction. Nous n'entendîmes, en entrant, qu'un bruit confus de Caroſſes, d'Inſtrumens de Muſique, & de cris de joie qui s'élevoient de toutes parts. Je me répondis bien que la triſteſſe du Marquis & la mienne alloient recevoir une grande diminution. Nous reconnûmes la ſcène, dès le premier ſoir de notre arrivée. Nous nous fimes conduire à la promenade publique, qui eſt près du Puits. C'eſt une longue ruë, dans laquelle on entre en montant quelques degrés ; elle eſt pavée de pierres larges & unies, comme l'eſt une Egliſe. Au long des maiſons, ſur la droite, eſt une voute ſoutenuë par des pilliers, ſous laquelle on ſe promene à couvert, lorſqu'il fait mauvais tems. Il n'y a point d'autres maiſons que des

Caffés, de grandes Salles pour le jeu, des Boutiques remplies de bijoux, & d'autres lieux de plaisir, où l'on voit entrer & sortir continuellement une foule de personnes de toutes les conditions. Au milieu de cette ruë, qu'on appelle le Walk, est un orchestre élevé; d'où cinq ou six violons, & quelques hautbois, se font entendre depuis le matin jusqu'au soir.

Voici l'ordre, que les personnes de condition observent à Tumbridge. On vient le matin sur les sept heures, en déshabillé, pour prendre les Eaux, & l'on se promene une heure ou deux sur le Walk. On déjeune ensuite, avec du thé ou du chocolat, dans les maisons de Caffé: on s'invite les uns les autres à déjeuner. Ce sont les hommes qui régalent, chacun à leur tour, les Dames

de leur connoiſſance. La dépenſe n'eſt que de ſix ſols par tête. C'eſt un prix fait. On ſe trouve quelquefois cinquante ou ſoixante, d'une même bande, à déjeûner dans une même ſalle, parce qu'on n'a pas paſſé deux jours à Tumbridge, qu'on ne connoiſſe tout le monde & qu'on n'en ſoit connu. Après le déjeûner, on recommence à ſe promener. Quelques-uns jouent aux jeux de hazard. La priere ſonne vers midi; & les Dévots vont à l'Egliſe, qui eſt bâtie exprès au bout du Walk. Chacun ſe retire enſuite à ſon logement, pour s'habiller & pour dîner. Vers les quatre heures, on voit revenir tout le monde en foule, mais dans un ajuſtement bien différent du matin. Les Dames ſont ornées de tout ce qu'elles ont de plus précieux, & les hommes

dans leurs habits les plus riches & les plus galans. On ſe promene quelque tems pour ſe faire voir, juſqu'à l'heure de prendre le thé; ce qui ſe fait avec la même méthode que le déjeûner. Au thé ſuccédent les jeux de toute eſpece, cartes, dez, &c. Toutes les ſalles ſont remplies de tables & de commodités. Ceux qui n'ont pas de goût pour le jeu ſe promenent de ſalle en ſalle, & jouiſſent du plaiſir d'obſerver les autres. Pluſieurs vont à la Comédie ou à d'autres ſpectacles, dont la diverſité donne lieu de choiſir. Il y a, trois fois la ſemaine, un bal public dans une grande ſalle, qui n'eſt que pour cet uſage. Là, tous les rangs ſont confondus; car on y voit les Griſettes à côté des Ducheſſes, ſans que perſonne ait droit de s'informer d'où l'on

vient, ni qui l'on eſt. On danſe juſqu'à la pointe du jour. Je ne ſçais ſi cela retarde, ou accélere, l'effet des Eaux minerales; mais on ne les prend pas le lendemain moins regulierement, & l'on ne remarque pas que perſonne s'en trouve plus mal. Je m'expoſerois à ne pouvoir finir, ſi j'entreprenois de rapporter toutes les avantures d'amour & de plaiſir, qui naiſſent tous les jours à Tumbridge. Si cet aimable lieu avoit ſubſiſté du tems des Anciens, ils n'auroient pas dit que Venus & les Graces faiſoient leur réſidence à Cythere. Nous y demeurâmes quinze jours, dont il ne ſe paſſa pas un ſeul, ſans quelque nouvelle ſcéne qui diverſifioit nos plaiſirs. Je ne conſeille point aux cœurs tendres d'aller à Tumbridge, à moins qu'ils ne

ſoient défendus, comme moi, par la froideur de l'âge. Les belles femmes y ſont ſi communes qu'elles ſe nuiſent ; l'une détruit l'impreſſion de l'autre. Si l'on ſe ſauve de ce dangereux Païs, il ſemble qu'on n'ait plus rien à redouter, après avoir réſiſté à tout ce qu'il y a de plus enchanteur & de plus ſéduiſant ſur la terre.

Je me ſuis étonné pluſieurs fois de l'opinion que les Etrangers ont de l'Angleterre ; & j'ai cherché quelque cauſe à laquelle on pût raiſonnablement l'attribuer. On regarde communément les Anglois comme un Peuple dur & fier, qui n'eſt propre qu'à la guerre ou à la navigation ; qui cultive moins les Arts par goût, que par utilité ; qui penſe & qui raiſonne à la vérité ſolidement, mais toujours dans des vûes d'in-

térêt : on ſe le figure ſans douceur naturelle, ſans délicateſſe, & peu capable des ſentimens de l'amitié & des tendreſſes de l'amour. Voilà ce que je ſuis ſurpris d'avoir entendu dire à quantité de perſonnes de mérite, dans les Cours étrangeres & dans tous les Païs que j'ai parcourus. Je m'imagine que cette idée ſe prend en liſant l'Hiſtoire. On y obſerve que l'Angleterre eſt un compoſé de pluſieurs nations différentes, qui dans leur origine étoient des Barbares, Danois, Saxons, Normands : qu'elle a ſouvent été agitée par des mouvemens furieux, révoltes, ſéditions, guerres inteſtines. On lit les diviſions ſanglantes des Maiſons d'York & de Lancaſtre ; les troubles arrivés pour la Religion ; la cataſtrophe de Charles I. ; le renverſement

de la famille roiale des Stuards, les cabales des Whigs & de Toris; on se forme, sur tous ces événemens, une idée du caractère de la Nation; & comme il y a peu d'Etrangers, qui voiagent dans le Païs pour le reconnoître autrement que par ces dehors, on se trouve porté à juger de l'intérieur de l'Angleterre, par les apparences historiques. Cependant il me semble que cette régle est très-injuste. Premierement, il n'y a point aujourd'hui de Nation dans l'Europe, qui ne doive son origine à des Barbares, sans en excepter les François & les Italiens. C'est ce qu'on ne peut ignorer, avec une connoissance médiocre de l'Histoire. La barbarie des Goths, des Alains, des Herules, des Francs & des Normands, n'empêche pas que la France & l'Italie ne passent,

pour des Régions polies. En second lieu, si les troubles domestiques & les événemens funestes étoient des preuves qui pussent établir le mauvais caractère d'une Nation, je demande s'il y a quelque Peuple dans l'Univers, dont on dût prendre une plus mauvaise idée que des François? Remontons à la source de nos Annales, & parcourons-les jusqu'à nos tems. Nous y trouverons des Rois massacrés, des Rois empoisonnés, des Rois déposés. Nous verrons des Fils armés contre leur Père, & des Sujets contre leur Maître. Nous verrons des guerres sanglantes, produites par la Religion, par l'ambition, par la jalousie, par la haine, & soutenues par l'injustice, la cruauté, & la perfidie. Nous lirons que pour des intérêts d'une bien moindre

importance que ceux qui divisent les Whigs & les Toris, pour des questions d'Ecole & des disputes de Philosophie & de Grammaire, on en est venu aux massacres & aux incendies ; enfin, sans parler des divisions du Jansenisme, qui prennent le train de s'éterniser, nous verrons ce qui est sans exemple dans tous les siécles ; des Citoyens d'un même Roiaume s'entr'égorger de sang-froid au son d'une cloche, & un Roi cruel prendre plaisir à animer lui-même ses Sujets au meurtre de leurs Amis, de leurs Parens, de leurs Compatriotes, de ceux qui vivoient avec eux sous le même toit & dans le même lit. De tels faits seroient sans doute l'opprobre d'une Nation, s'il étoit vrai qu'on pût les reprocher à tous les Particuliers. Mais dans ces grands

mouvemens, qui troublent & qui renverſent les plus puiſſans Etats, combien ſe trouvera-t-il de perſonnes qu'on puiſſe en accuſer ? Il ne faut qu'un Scélérat hardi & entreprenant ; un Duc de .... en France, un Cromwel en Angleterre. La multitude ſe remue preſque toujours à l'aveugle. Le crime des mouvemens populaires ne tombe que ſur celui qui les cauſe ; & dans ces ſortes de convulſions publiques, (ſi j'oſe m'exprimer ainſi,) où les plus honnêtes gens ſe trouvent ſouvent engagés par crainte, ou par d'autres néceſſités inévitables, on peut quelquefois être forcé de commettre des crimes & conſerver toute ſon innocence.

Mais s'il eſt vrai, dira-t-on, qu'il faut attribuer l'injuſtice qu'on fait au caractère des An-

glois, à la fausse idée qu'on prend d'eux dans l'Histoire, pourquoi ne juge-t-on pas aussi mal des François, eux qui de mon aveu n'y sont pas représentés plus avantageusement ? Si c'est un François qui me fait cette objection, je lui répondrai d'abord qu'il est peut-être un peu la duppe de sa vanité, lorsqu'il s'imagine que tous les Etrangers ont de lui une aussi avantageuse idée qu'il en a lui-même. Mais il est aisé d'ailleurs de satisfaire à cette difficulté ; & ma réponse servira même à confirmer mon opinion. J'avouë donc que quelque préjugé qu'on pût former au désavantage des François sur la lecture de leur Histoire, on n'a pas absolument d'eux les fâcheuses idées que cette lecture peut inspirer. Cela vient de ce que le fond de leur caractère

eſt connu de la plûpart des Etrangers. Ils ſont au milieu de l'Europe, & cette ſituation les expoſe à être viſités continuellement par les Voiageurs. On les voit, on les fréquente, on reconnoît, qu'à la légereté & à la vanité près, ils ſont d'un caractère aimable. On leur rend juſtice. Les Anglois n'ont pas le même avantage. Ils ſont ſéparés du Continent par une mer dangereuſe. On voiage rarement chez eux; on ne les connoît point aſſez. On demeure donc ſur leur compte dans le préjugé hiſtorique; & ſur une trompeuſe apparence, on ſe fait d'eux un portrait qui ne leur reſſemble pas. Pour m'expliquer en un mot, c'eſt en Angleterre qu'il faut venir prendre le droit de juger des Anglois. C'eſt-là que je les ai reconnus humains, affables, généreux,

capables de tous les ſentimens qui font les bons naturels & les grandes ames. Les honnêtes gens d'Angleterre ſont tels, que je ſouhaite que ſoient mes Enfans & toutes les perſonnes qui me ſont cheres. Pour ce qui regarde les Dames, je trouve que celles qui ſont aimables, dont le nombre eſt très-grand, le ſont infiniment plus qu'en nul autre Païs du monde; & ſi je ne ſçavois d'où j'amenois autrefois ma chere Selima, je m'imaginerois que cette chere Epouſe étoit née en Angleterre.

Je m'apperçois que mes Digreſſions ſont longues. C'eſt un défaut de ma vieilleſſe. Je veux mériter le pardon du Lecteur, par le récit d'un événement, qui ne lui cauſera point d'ennui. La veille de notre départ de Tumbridge étoit un jour de Bal. Nous y

étions allés, avec un Gentilhomme Suedois d'un mérite extraordinaire, qui se nommoit le Baron de Spalding. C'étoit une connoissance que le Marquis avoit faite à Londres, & dont je l'avois félicité. Tandis qu'ils étoient dans la chaleur de la danse, on vint avertir le Baron qu'une Dame demandoit à lui parler à la porte. Il sortit aussi-tôt que cela fut possible, & ne revint point. Une demi-heure après, il nous envoia son Laquais, avec un billet pour le Marquis, par lequel il nous prioit, si nous étions toujours résolus de partir le lendemain au matin, de ne pas nous retirer chez nous sans passer à son logement. Il n'étoit pas loin du nôtre; nous y allâmes vers minuit. Nous n'y trouvâmes point le Baron, mais bien un second billet de sa main, par lequel

il nous faiſoit des excuſes d'avoir demandé notre viſite & de n'avoir pû l'attendre. Il conjuroit le Marquis, par l'amitié qu'ils s'étoient jurée, de ne point partir de Tumbridge qu'il n'eût eu l'honneur de le voir. Les procédés myſtérieux ne m'ont jamais plû ; cependant, connoiſſant la ſageſſe de M. de Spalding, je ſuſpendis le jugement que j'en aurois pu porter. Le lendemain matin, nous reçûmes de lui un nouveau billet, qui étoit une preſſante invitation d'aller dîner chez lui. Nous le trouvâmes qui nous attendoit, avec un homme que nous ne connoiſſions point, & une jeune Dame de dix-huit ou dix-neuf ans, qui nous parut belle comme un Ange. Il étoit dans un tranſport de joie, qui ſe liſoit dans ſes yeux. Vous

me voiez le plus content des hommes, nous dit-il ; j'en étois hier le plus malheureux. Voici, ajouta-t-il, en nous montrant la jeune Dame, celle qui causoit hier ma peine, & qui va faire maintenant tout le bonheur de ma vie. Nous lui marquâmes quelque envie d'en apprendre davantage. Il nous raconta ce qui suit.

En voiageant en France, j'étois arrivé, nous dit-il, à Marseille, & je balançois si je ne m'embarquerois point pour l'Italie. Comme j'étois dans l'hôtellerie, une Dame se fit amener à moi, une bourse à la main, dans laquelle elle me pressa honnêtement de mettre quelques piéces d'argent. Je lui demandai à quel usage elle destinoit cette charité. Elle me dit que c'étoit pour subvenir aux frais du voiage

d'une pauvre jeune Angloiſe, qui ſe trouvoit ſans bien & ſans ſupport à Marſeille, & qui vouloit abſolument retourner en Angleterre. Cela piqua ma curioſité. Je priai la Dame de m'apprendre ce que c'étoit que cette Angloiſe, & comment étant ſi jeune elle ſe trouvoit ſeule à Marſeille. Elle me raconta qu'elle y étoit depuis pluſieurs années : Qu'un vaiſſeau Anglois, ſur lequel elle étoit avec ſa Mere, aiant été pris par un Corſaire François, la Mere & la Fille étoient tombées en partage au Capitaine, qui étoit un Marſeillois ; qu'il avoit pris tant de ſoin de l'une & de l'autre, qu'elles avoient peu ſenti la perte de leur liberté : mais que ce bon Patron étant venu à mourir, & leur aiant laiſſé de quoi vivre honnêtement, elles avoient eu des dé-

mêlés avec l'héritier principal, qui prétendoit que le Mort n'avoit pû diſpoſer de ce qu'il leur avoit donné ; qu'aiant plus de crédit que deux pauvres Etrangeres, il s'étoit mis en poſſeſſion de ce qui leur appartenoit, & les avoit réduites à la derniere miſére; que la Mere en étoit morte d'affliction, tout récemment; que la Fille, ſe voiant privée de toute conſolation, étoit réſolue de retourner dans ſa Patrie, & que tout ce qu'il y avoit d'honnêtes gens à Marſeille s'uniſſoient dans le deſſein de lui faire une ſomme conſidérable, qui put la mettre en état de faire le voîage avec douceur, & ſous la conduite de quelques perſonnes d'honneur qu'on chargeroit de cette commiſſion. Cette hiſtoire me parut aſſez intéreſſante, pour me faire ſouhaiter

de connoître cette malheureuſe Etrangere. Je mis deux écus dans la bourſe. J'affectai ainſi de ne pas paroître trop libéral, pour prévenir le ſoupçon de mon deſſein. Je m'informai de ſa demeure : on me dit que depuis la mort de ſa Mere, une Dame l'avoit retirée chez elle par charité. Je conçus qu'il me ſeroit difficile de m'introduire dans cette maiſon. Cependant, comme je ſçais parfaitement le langue Angloiſe, je réſolus de m'y préſenter ſous la qualité d'un Anglois, qui s'intéreſſoit au malheur d'une perſonne de ſon Païs. Je fus reçû de bonne grace avec ce titre. Je vis la charmante perſonne qui eſt à mes côtés ; car c'eſt elle-même que vous voiez, ajoûta le Baron. Je l'adorai, au premier moment que je la vis. Je la priai de m'expli-

quer ſes peines, & de me dire comment je pourrois me rendre propre à les adoucir. Le tour noble & touchant de ſa réponſe acheva de me rendre paſſionné. Je lui jurai, dans le fond de mon cœur, un reſpect éternel. Cependant je pris le deſſein de ne lui en rien témoigner. Je lui promis ſeulement mes ſervices ; & pour commencer à lui en rendre de réels, je m'informai de ce que c'étoit que le lâche, qui en avoit ſi mal uſé avec elle. Son crédit ne m'effraia point : je pris des avis ſur les moiens de l'attaquer ; je lui intentai un procès en forme, réſolu de le pouſſer juſqu'au Conſeil du Roi, s'il étoit plus heureux que moi dans les Tribunaux inférieurs. Le Ciel ſe mit du côté de l'innocence ; nous eumes une pleine victoire, & Mademoiſelle Perry fut remiſe

en possession de tout ce qu'elle avoit injustement perdu. Je lui demandai ensuite si elle pensoit toujours à retourner en Angleterre. Elle me fit connoître que c'étoit son dessein. Je lui offris de l'y conduire moi-même, sous prétexte que mon dessein étoit d'y voiager ; car je ne lui avois point caché que j'étois Suédois : & pour ménager sa délicatesse, je priai la Dame, qui lui avoit donné une retraite, de consentir à nous tenir compagnie. Elle avoit conçû tant d'amitié pour Mademoiselle Perry, qu'elle accepta cette proposition avec joie. Nous quittâmes Marseille, nous traversâmes la France, & nous touchâmes enfin au Port de Londres, après une route des plus heureuses. Je n'avois pas fait, pendant ce tems-là, la moindre ouverture

de mes ſentimens à Mademoiſelle Perry. Mon reſpect & l'aſſiduité de mes ſoins m'avoient ſervi ſeuls d'interprétes. Je ne lui avois pas même démandé quelle étoit la ſituation de ſes affaires à Londres. Cependant je pris la liberté de m'informer d'elle, où elle vouloit ſe faire conduire, & s'il me ſeroit permis de la revoir quelquefois. Elle me dit, avec une franchiſe charmante, que ſa fortune étoit dérangée; que ſon Pere, qui avoit été un des plus riches Négocians de Briſtol, s'étoit trouvé contraint par diverſes pertes d'abandonner le Commerce & de ſe retirer avec le reſte de ſes biens; qu'il s'étoit embarqué pour le Levant avec ſa famille, dans l'eſpérance d'y réparer le déſordre de ſes affaires; mais qu'aiant été attaqué par le Marſeillois,

ſeillois, il avoit péri en ſe défendant, de ſorte que cet infortuné voiage lui avoit coûté la perte de ſon Pere, de ſa Mere, & de toutes ſes eſpérances: qu'il lui reſtoit une Tante à Londres, chez laquelle elle ſe promettoit de trouver un aſyle, & que c'étoit à ſa maiſon qu'elle alloit ſe faire mener. Je pris le ſoin de l'y conduire moi-même. Mais quelle fut ſa ſurpriſe, & ſon affliction, en apprenant que cette Tante étoit morte depuis deux ans, & qu'il lui reſtoit par conſéquent moins de protection encore en Angleterre, qu'elle n'en auroit trouvé à Marſeille. Je crus pouvoir lui propoſer, en ce triſte état, ce que je n'avois oſé juſqu'alors. Je lui offris ma bourſe, pour lui procurer le tems d'écrire à ſes Parens de Briſtol, & de mettre

ordre à ſes affaires. Elle n'écouta point volontiers ma propoſition. Dites plutôt, Monſieur, que je ne fus pas long-tems à l'accepter, interrompit Mademoiſelle Perry, & ne vous dérobez point la gloire de votre généroſité, comme vous l'avez déja fait en cachant l'exceſſive dépenſe, où vous engagea le procès de Marſeille, & celle que vous fites en nous défraiant, malgré nous, ſur la route. Je me charge, continua-t-elle, de finir le récit de nôtre avanture; car je prévois que votre modeſtie vous fera renoncer au caractère d'Hiſtorien fidéle.

Mademoiſelle Perry prit donc la parole au lieu du Baron, & pourſuivit ainſi ſon Hiſtoire. Il eſt vrai que je fis d'abord quelque difficulté, d'accepter les offres de M. le Baron. Je n'avois déja

que trop de confuſion, des peines & de la dépenſe où ſa compaſſion pour mes malheurs l'avoit engagé ; mais ſes inſtances continuelles & le conſeil de Madame Doublet (c'étoit le nom de la Dame de Marſeille, qui les avoit accompagnés) me firent réſoudre à lui avoir encore cette obligation. Il loua, pour cette Dame & pour moi, un Appartement fort propre ; il le meubla avec plus de magnificence qu'il ne convenoit à l'état de ma fortune ; il me donna une Femme de Chambre & deux Domeſtiques ; enfin, il me mit dans une abondance, que je n'avois connue que les premieres années de ma vie. Madame Doublet, qui eſt une Femme fort ſage, n'approuvoit point cette exceſſive libéralité. Quelles ſont ſes vûes ? me diſoit-elle : que pré-

tend-il par cette dépenſe ? S'il n'a deſſein que de vous rendre ſervice, un peu plus de modération conviendroit davantage. Nous pourrions vivre honnêtement à moins de frais, Que je crains, ajoûta t-elle, qu'il n'y ait du poiſon caché ſous ce beau dehors, & que M. de Spalding n'en veuille à votre innocence ! Ce diſcours me déplut. J'avois remarqué tant d'honneur & de modeſtie dans la conduite & les ſentimens de M. le Baron, que je ne pouvois le ſoupçonner d'une lâcheté. Cependant j'avois peine à me rendre raiſon à moi-même, des excès de ſa généroſité. Eſt-ce compaſſion, diſois-je ? eſt-ce amour ? Il ne s'eſt jamais expliqué ſur ſes motifs. Il en uſe avec moi, comme il feroit avec une ſœur chérie. Il eſt impoſſible que

je devine les principes qui le font agir. Madame Doublet obſervoit ſes moindres actions : il vous aime, me diſoit-elle quelquefois, j'en ſuis ſûre. Voiez ſes regards timides, ſa façon d'agir tendre & reſpectueuſe, cette crainte de ſe rendre trop familier ; ce n'eſt point-là le langage de l'indifférence. Il ſeroit plus libre avec vous, ſi l'amour ne le tenoit pas dans cette réſerve. Mais quelle apparence, répondois-je, qu'il ait pour moi les ſentimens que vous dites, puiſqu'il ne m'en a jamais témoigné la moindre choſe ? C'eſt ce qui me le fait craindre, reprenoit-elle. J'appréhende ſes intentions. On ne cache point ſi ſoigneuſement ce qu'on peut découvrir ſans honte ou ſans reproche.

Cependant M. le Baron me donnoit ſans ceſſe de nouvelles

marques de sa générosité. Tantôt c'étoit un présent considérable, qu'il trouvoit toujours quelque moien adroit de faire recevoir; tantôt c'étoient des fêtes & des parties de plaisir. Il faisoit tout d'un air désintéressé, & sans affectation. Ses visites mêmes, quoique fréquentes, ne l'étoient pas assez pour donner lieu à la médisance; & il prenoit soin de ne me les rendre, que dans les tems où il étoit assuré que Madame Doublet se trouvoit avec moi. Des manieres si nobles & si charmantes ne pouvoient manquer de me toucher jusqu'au fond du cœur. Je ne regardois M. de Spalding qu'avec admiration. J'ai souhaité cent fois, non d'être assez heureuse pour faire naître son amour, je sentois trop la distance qu'il y avoit de lui à moi; mais d'être

née avec tout ce qu'il falloit pour lui plaire, pour élever sa fortune, & pour le rendre heureux. Je ne pouvois entrer dans les défiances de Madame Doublet. Je ne trouvois dans mon cœur que des sentimens d'estime & de reconnoissance, & souvent plus de trouble & de tristesse que je n'en laissois paroître. Pendant ce tems-là, j'avois écrit à Bristol, pour y découvrir ce qu'il me restoit de Parens. Il s'y en trouvoit encore quelques-uns, mais si éloignés, que j'avois peu de secours à attendre d'eux. Madame Doublet, qui vit ma tristesse, m'offrit de me reconduire avec elle à Marseille, & de m'y donner pour toute ma vie une retraite dans sa maison. J'aurois peut-être pris ce parti, si je n'avois point eu d'autre inquiétude que celle de ma fortune; je

tenois à l'Angleterre par d'autres liens. Le ſentiment des bontés de M. de Spalding occupoit entierement mon cœur. Je m'affligeois de ne pouvoir rien pour les reconnoître ; je me flattois même quelquefois que mon abſence l'auroit chagriné ; & quoique je n'oſaſſe m'arrêter à cette penſée, je ſentois qu'elle faiſoit toute la douceur de ma vie. Il arriva qu'un jeune homme de mon voiſinage, qui m'avoit vûe paſſer ſouvent vis-à-vis de ſa porte, prit pour moi une ſi vive inclination, qu'elle lui fit naître l'envie de m'épouſer ; il avoit un bien honnête, & il pouvoit diſpoſer de lui. Il s'adreſſa à Madame Doublet, que tout le monde prenoit pour ma Mere ; & lui aiant expliqué ſans détour les ſentimens qu'il avoit pour moi, il demanda d'elle ſon

consentement pour me voir. Madame Doublet m'apporta cette nouvelle avec joie. C'en étoit une, dans le fond, fort avantageuse pour une Fille telle que moi, qui ne subsistoit que par les libéralités d'autrui. Cependant je n'en fus point touchée. M. le Baron m'étant venu voir dans le tems que nous étions occupées de cet entretien, je craignis que Madame Doublet ne lui en fît l'ouverture, & je me sentis tremblante sans sçavoir pourquoi : elle lui en parla néanmoins, croiant que cette affaire ne devoit point être cachée à une personne à qui nous avions tant d'obligations. J'étois pâle & interdite, pendant ce récit ; il l'écouta jusqu'au bout, sans l'interrompre. Lorsqu'elle eut cessé de parler, & de rélever les avantages qu'il y avoit dans

ce parti, il répondit, d'un air aſſez froid, que perſonne ne s'intéreſſant plus que lui à mon bonheur, il ſe réjouiſſoit ſincérement de cet effet extraordinaire de mon mérite ; que c'étoit à moi-même à me conſulter dans cette occaſion, & que quelque réſolution que je pûſſe prendre, il eſtimeroit très-heureux celui que je rendrois le maître de mon cœur & de ma perſonne. Il fit tomber enſuite la converſation ſur un autre ſujet : elle fut courte, & ſa viſite auſſi. Il ſe retira, ſur le prétexte d'une affaire preſſante.

Je ne veux point cacher ici, ajoûta alors Mademoiſelle Perry, en adreſſant la parole au Baron, ce que je n'ai point encore eu l'occaſion de vous raconter à vous-même. Votre retraite, & le diſcours que vous aviez tenu à Ma-

dame Doublet, furent un coup mortel pour moi. J'entrai ſeule dans mon cabinet. Mes larmes ſe firent bien-tôt un paſſage malgré moi, & je m'abandonnai aux plaintes les plus douloureuſes. O Ciel, m'écriai-je, ſe peut-il rien de plus étrange que ma fortune ! Par où ai-je mérité que le ſort me traite ſi cruellement ! J'ai été malheureuſe, avant que de pouvoir connoître ce que c'eſt que de devenir criminelle ; j'ai perdu mon Pere & ma Mere, mes biens & ma liberté. J'ai vû mon honneur & ma vie en péril, dans une région étrangere, au pouvoir d'un Corſaire ; j'ai ſouffert plus de chagrins que je ne puis compter de jours dans toute ma vie : & toutes mes infortunes paſſées n'étoient rien en comparaiſon de celle où je retombe. Quoi ? j'au-

rai connu le plus aimable de tous les hommes ; j'en aurai été traitée avec une douceur & une générosité, sans exemple ; je me serai flattée qu'il entroit un peu de tendresse dans ses soins, je lui aurai donné toute la mienne, & je passerai à ses yeux dans les bras d'un autre, sans qu'il paroisse même s'appercevoir de mes peines ! Hélas ! demandois-je d'être aimée de lui ? je découvre trop bien le peu que je vaux. Mais si la compassion a pû le toucher autrefois en ma faveur, pourquoi en manque-t-il aujourd'hui pour le plus cruel de tous mes maux ? M'a-t-il crue assez insensible, pour n'être pas touchée de ses bienfaits ? S'il est généreux, pourquoi me croit-il incapable de l'être ? où s'il a de mon cœur l'opinion que je ne mérite que trop qu'il en ait, pour-

quoi ne me plaint-il pas, lorſqu'il me cauſe des peines plus inſupportables, que celles dont il m'a délivrée ! Je demeurai dans ce trouble pendant quatre jours. Je puis dire même qu'il augmenta beaucoup par l'abſence de M. le Baron, qui laiſſa paſſer tout ce tems ſans me voir & ſans me donner de ſes nouvelles. Enfin, je le vis venir au cinquiéme. Son air étoit auſſi froid, & plus embaraſſé, que la derniere fois qu'il m'avoit quittée. M'aiant trouvée avec Madame Doublet, il demanda la liberté de m'entretenir un moment ſans témoins. Elle ne fut pas plutôt éloignée, qu'il ſe jetta à mes genoux. Il prit une de mes mains, qu'il baiſa quelque tems ſans parler ; & je ne penſai pas même à la retirer, dans la ſurpriſe où ſon action me jetta. Je vois,

Mademoiſelle, me dit-il, qu'il n'eſt plus tems de ſe taire. J'ai eu beſoin d'une force infinie, pour me faire cette violence, depuis le premier moment que je vous ai connue à Marſeille, & plus encore depuis trois mois que nous ſommes en Angleterre; mais tout mon reſpect céde à la crainte que vous m'avez donnée de vous perdre. Là-deſſus, M. le Baron me fit un récit paſſionné de toutes les peines qu'un trop long ſilence lui avoit cauſées. Il me dit qu'il s'étoit retenu par deux motifs: l'un étoit la crainte que ſes ſervices ne me paruſſent intéreſſés, & l'autre le reſpect qu'il devoit à ſon Oncle, qui lui tenoit lieu de Pere, parce que n'aiant jamais eu que des vûes légitimes, il n'auroit oſé me propoſer de m'épouſer ſans ſon aveu; que ſon Oncle étant

actuellement Résident pour le Roi de Suede à Paris, il y avoit déja deux mois qu'il lui avoit écrit, pour ménager son consentement; que quoiqu'il en eût reçû des réponses honnêtes, elles étoient si peu concluantes, qu'il n'avoit osé en prendre droit de me faire encore l'ouverture de ses sentimens; mais que le dessein, où étoit Madame Doublet de me marier, l'avoit si fort allarmé, qu'il avoit pris la Poste, après m'avoir quitée la derniere fois; qu'il s'étoit rendu à Paris, avec une diligence extraordinaire; qu'il y avoit vû son Oncle, & qu'il en avoit obtenu, après beaucoup de difficultés, sinon l'entiere liberté de m'offrir sa main, du moins celle de m'ouvrir son cœur, & de travailler à gagner mon estime; que son Oncle avoit été si touché de

la conduite soumise, qu'il avoit tenue à son égard, qu'il ne doutoit point d'en obtenir un consentement plus absolu ; que c'étoit donc de moi que le succès de son amour dépendoit, & qu'il attendoit de ma bouche, en tremblant, la décision de sa félicité.

Je fus si frappée de ce que j'avois entendu, continua Mademoiselle Perry, que je demeurai long-tems sans rien répondre. Je trouvai tant de noblesse & de vraie grandeur dans tous les procédés de M. de Spalding, que toute occupée d'admiration, j'oubliai pour quelques momens les intérêts de mon cœur. Cet excellent naturel, dans le respect qu'il portoit à son Oncle, cette bonté excessive de descendre ainsi jusqu'à moi, cette franchise à m'expliquer si naturellement

ſes diſpoſitions, tout cela, joint au ſouvenir toujours préſent de ſes autres faveurs, fit ſur moi une impreſſion que je ne pûs pas ſoutenir : je me mis à répandre une abondance de larmes. Trop généreux Ami, lui dis-je, modérez cet excès de bonté pour une Malheureuſe, qui n'en eſt pas digne. Vous oubliez qui je ſuis : ſongez que c'eſt cette Infortunée, que vous avez rachetée des fers à Marſeille, que vous avez ſauvée à Londres de l'extrémité de la miſere, & qui ne doit ſe regarder que comme votre ſervante ou votre eſclave. Je ne reſpire que par vous, & je ſuis bien éloignée ſans doute de vous diſputer le moindre droit ſur ce qui vous appartient ſi juſtement. Mais je dois arrêter cette prodigue effuſion de bienfaits, lorſque vous n'y mettez

pas de bornes. Contentez-vous de m'avoir faite ce que je ſuis ; vous perdriez trop de ce que vous êtes, en faiſant pour moi davantage. Je ne vous déſavouerai pas que je ſuis glorieuſe & contente, de l'ouverture que vous m'avez faite. Oui, j'ai ſouhaité d'être aimée de vous. Votre froideur, à la propoſition que Madame Doublet vous fit de mon mariage, me pénétra d'une vive douleur : mais je deviens trop heureuſe aujourd'hui pour m'en plaindre. Je le ſuis plus que je ne l'ai ſouhaité, & ce que je viens d'entendre me ſuffit pour l'être toute ma vie. M. le Baron n'écouta pas mon diſcours avec tranquillité : il prétendit que le nom d'excès convenoit moins à ſes bienfaits qu'à ma reconnoiſſance. Si je l'en euſſe crû, je lui aurois accordé

qu'il m'étoit redevable, pour avoir donné à sa générosité une occasion de s'exercer. Il répondit, à l'objection de l'inégalité, par des raisons que son amour lui fit paroître très-fortes; & le mien, car il ne faut plus en faire mystère, m'empêcha de lui en faire sentir la foiblesse. Il fut si pressant, qu'il n'eut pas de peine à se faire obéir d'un cœur qui étoit depuis long-tems tout à lui. J'acceptai les premiers vœux de son amour; & je lui fis les miens, sans autre restriction que celle que la volonté de son Oncle y pourroit mettre. Je le priai de faire entrer Madame Doublet dans nôtre confidence. Elle me tenoit lieu de Mere, par sa tendresse & par ses soins. Je desirois d'être approuvée d'elle; sans compter le plaisir que je me faisois,

de la guérir des injuſtes ſoupçons qu'elle avoit toujours eus de mon cher Bienfaiteur.

Tous les jours, qui ont ſuccédé à cet heureux éclairciſſement, ont été tranquilles & pleins d'agrémens pour moi. M. le Baron me combloit des marques de ſon eſtime & de ſon affection, tandis qu'il agiſſoit fortement auprès de ſon Oncle, par des lettres continuelles, où il le preſſoit de donner le dernier conſentement à notre bonheur. Lorſque la ſaiſon des Eaux fut arrivée, il me conſeilla de venir les prendre à Tumbridge. Il me loua une maiſon commode, à quelque diſtance de celle qu'il prit pour lui-même. J'en ſuis peu ſortie; mais il m'y eſt venu voir ſouvent. Sa vûe me tient lieu de tout. Hier, ſur les dix heures du ſoir, un Inconnu

vint frapper à ma porte. Il dit au Domestique qui la lui ouvrit ; qu'aiant à parler à M. le Baron de Spalding, & l'aiant cherché inutilement à sa maison, son Valet l'avoit envoié chez moi, comme au lieu où il se trouvoit le plus ordinairement. J'entendis ce discours de ma chambre; & me tenant bien assurée que M. le Baron ne se retireroit point sans m'avoir souhaité le bon soir, je fis dire à cet Etranger qu'il pouvoit l'attendre chez moi. Il entra. Je le reconnus pour un Suedois. Je lui demandai s'il demeuroit en Angleterre. Il me répondit naturellement, qu'il ne faisoit que d'y arriver ; qu'il étoit l'Intendant de M. de ..... Oncle du Baron de Spalding, & qu'il avoit à lui parler pour des affaires d'importance. Madame Doublet, qui s'ima-

gina quelque chose du sujet de cette députation, eut tant d'impatience d'en avertir M. le Baron, qu'elle se fit conduire à la salle du Bal, où elle se douta qu'il devoit être : elle nous l'amena. Il reconnut l'Intendant de son Oncle, & se retira à l'écart pour l'entretenir. Un moment après, il revint à nous, les yeux baignés de larmes. Je suis perdu, me dit-il ; l'esprit de mon Oncle est entierement changé, au sujet de notre mariage. Il me fait dire, qu'il me défend absolument d'y penser. Sa douleur étoit si vive, que loin de m'affliger moi-même, comme j'en avois tant de raison, je fis mes efforts pour le consoler. Je lui répondis, que rien du moins ne pouvoit m'ôter son cœur ; que c'étoit l'unique bien dont je fusse jalouse ; que son Oncle avoit rai-

ſon de s'oppoſer à une alliance ſi peu proportionnée ; que je n'étois que trop heureuſe, d'en avoir eu pour quelque tems l'eſpérance, & cent autres choſes de cette nature, qui loin de le conſoler, paroiſſoient augmenter ſon affliction. Il demanda une plume & de l'encre, avant que de retourner chez lui ; & il vous pria par un billet, nous dit Mademoiſelle Perry, de paſſer à ſa maiſon, pour vous y raconter ſon malheur & vous demander conſeil, comme à ſes meilleurs Amis. Cependant l'Intendant de ſon Oncle, qui le ſuivit, n'eût pas le courage de le voir long-tems dans cette violente ſituation : il lui découvrit, lorſqu'il fut de retour à ſa maiſon, que tout ce qu'il avoit fait par l'ordre de ſon Oncle n'étoit qu'une feinte & un jeu ; que M.

le Résident étoit lui-même en Angleterre ; qu'il seroit le lendemain à Tumbridge ; qu'il l'avoit envoié d'avance, pour nous annoncer qu'il ne pouvoit consentir à notre mariage ; mais que l'air dont il l'avoit chargé de cette commission, & le dessein qu'il avoit de nous venir voir sans être attendu, le rendoient presque certain que ses intentions ne s'accordoient point avec ses ordres. Ces nouvelles, & sur-tout l'arrivée de M. le Résident en Angleterre, firent prendre à M. de Spalding une meilleure opinion de nos affaires. Il revint sur le champ à ma maison, après s'être excusé à vous de son absence, par un autre billet qu'il laissa chez lui. Il me trouva dans un abbattement incroiable. Mais vous vous figurez aisément qu'il dura peu, lorsqu'il

qu'il m'eut appris ce qu'il venoit d'entendre. Nous admirâmes le changement inespéré de notre fortune ; & je commençai à croire que je n'étois pas haïe du Ciel, puisqu'il me destinoit à un bonheur si parfait. M. le Résident est arrivé ce matin. Nous ne l'avons pas plutôt sçû, que nous nous sommes rendus à la maison qu'il occupe. Je n'ai pas crû blesser la bienséance, en me laissant conduire par celui que je regarde déja comme mon Mari. Il est entré, le premier, dans la chambre de son Oncle. Je suis demeurée dans l'antichambre. Il a plaidé, sans doute, éloquemment notre cause ; car j'ai vû M. le Résident venir au-devant de moi, un quart-d'heure après, me tendre la main tendrement & me combler des plus vives caresses. Nous se-

rons liés bien-tôt, m'a-t-il dit, par des nœuds plus étroits que ceux de l'estime ; je souhaite, Madame, que mon Neveu puisse contribuer à votre bonheur, comme il a sçû me persuader que vous êtes seule capable de faire le sien. Il a desiré néanmoins, ajoûta Mademoiselle Perry, que pour prévenir tous les reproches d'imprudence & de précipitation, nous lui donnions des preuves de la vérité de notre avanture de Marseille, de l'honnêteté de ma conduite, & de l'avantage que j'ai d'être d'une famille qui tient à quantité de personnes de distinction. Il nous est si aisé de le satisfaire là-dessus, que le retardement ne sçauroit être long. Ainsi nous sommes à la fin de nos peines, nous dit-elle agréablement ; & si M. de Spalding est aussi con-

tent que moi, il a eu raiſon de vous dire qu'il l'eſt infiniment. Elle acheva ainſi ſon hiſtoire. Nous y prîmes toute la part que deux ſi aimables Amans méritoient; nous dinâmes avec eux, & nous remîmes notre départ au lendemain.

Cependant ſi nous quittâmes Tumbrigde, ce fut pour le revoir bien-tôt. Etant partis le matin pour Londres, nous nous arretâmes, pour dîner, dans un Bourg, qui eſt environ la moitié du chemin. Nous vîmes arriver, en deſcendant à l'Auberge, un Caroſſe à ſix chevaux, ſuivi de pluſieurs perſonnes à cheval, avec toutes les apparences d'un Equipage de diſtinction. Comme nous étions encore à la porte, nous nous avançâmes, pour offrir la main à deux Dames, qui ſortirent du Caroſſe,

& qui n'avoient point d'homme avec elles. L'une étoit déja avancée en âge ; nous sçûmes que c'étoit la vieille Ducheſſe de Marlbourough. L'autre étoit ſa Petite-fille, Mylady Diana Spencer. Nous nous retirâmes, après les avoir conduites civilement à la chambre où elles devoient dîner. Mais la Ducheſſe, aiant conſidéré attentivement le Marquis, le trouva ſans doute d'une phiſionomie agréable. Elle ſe fit informer qui nous étions ; nos Valets, qui n'avoient point d'ordre de ſe taire, déclarerent le nom & la qualité du Marquis ; nous reçûmes auſſi-tôt une députation des Dames, pour nous propoſer de nous joindre avec elles à dîner. Nous allâmes les ſaluer ſur le champ. La Ducheſſe fit mille civilités au Marquis. Elle lui dit,

qu'elle avoit connu M. le Duc ſon Pere, dans un voiage qu'il avoit fait en Angleterre ; qu'elle avoit admiré ſom mérite, & qu'elle étoit charmée de n'en appercevoir pas moins dans le Fils. Elle nous demanda ſi nous allions à Tumbrigde, ou ſi nous en étions de retour ; & elle témoigna du chagrin, d'apprendre que nous nous en retournions à Londres. Le Marquis, qui étoit d'un caractère ſenſible & naturel, parut prendre un peu trop de goût à ſes careſſes & à ſes flatteries. Elle s'en apperçut ; & en femme habile, elle le tourna ſi bien, qu'elle lui fit promettre de reprendre le chemin de Tumbridge avec elle. Je ne fus nullement ſatisfait de cette réſolution ; cependant je n'eus garde de donner au Marquis le déplaiſir de ſe voir contre.

dire en public. Nous montâmes, avec les Dames, dans leur Carosse; & l'on fut surpris, à Tumbridge, de nous voir reparoître au soir sur le Walck.

Je ne pus m'empêcher de témoigner mon mécontentement au Marquis, & d'appeller notre retour une faute de jeunesse. Il s'excusa sur les instances de la Duchesse, & sur la crainte qu'il avoit eue de la désobliger par un refus incivil. Telles sont, lui dis-je, les idées de la plûpart des jeunes gens. Ils s'imaginent que leur honneur est intéressé à ne refuser rien aux Dames. De-là ce nombre infini de fautes, dans lesquelles ils se précipitent, par un excès de considération pour elles. Je ne condamne point, continuai-je, une complaisance raisonnable que leurs charmes s'attirent naturelle-

ment, & dont on ne peut ſe diſpenſer ſans brutalité ; mais de ſe porter aveuglément à tout ce qu'une Femme deſire, par la ſeule raiſon qu'elle eſt d'un ſexe aimable auquel on craint de déplaire, c'eſt une foibleſſe qui déshonore le nôtre. Il y a des manieres de refuſer, qui font perdre au refus ce qu'il a de dur & d'offenſant par lui-même. La politeſſe conſiſte. proprement dans l'art d'accorder ou de refuſer avec grace ; car, dans la ſociété humaine, tous les diſcours & toutes les actions ſe réduiſent preſque à ces deux choſes. La plûpart ſe trompent, dans l'idée qu'ils ſe forment d'un homme poli. Ils donnent le nom de politeſſe à la bonne grace des actions, & à la diſpoſition extérieure du corps & des manieres : ç'eſt une erreur. L'eſſence de la poli-

teſſe conſiſte dans le ſentiment de l'ame, & dans les termes par leſquels il s'exprime. Un Paralytique peut être ſouverainement poli, tandis qu'un Maître à danſer ne ſera qu'un homme groſſier & brutal. Comptez donc, mon cher Marquis, ajoûtai-je, qu'avec un tour d'expreſſions honnête & naturel, vous réſiſterez ſi vous le voulez aux plus grandes importunités, ſans offenſer l'importun qui les fait. La Ducheſſe de Marlbourough ne vous a pas forcé de la ſuivre à Tumbridge; elle vous a preſſé ſeulement par ſes priéres. C'étoit à vous de lui faire appercevoir civilement plus de force dans les raiſons que vous aviez d'y réſiſter, qu'elle ne prétendoit en mettre dans ſes inſtances.

Nous euſſions été quittes à bon marché, ſi cette rencontre de la

Duchesse n'eût point eu d'autre suite que notre retour à Tumbrigde ; mais comme elle aime excessivement le jeu , je prévis que le Marquis, à qui elle ne permettoit pas de s'éloigner un moment d'elle , s'y laisseroit engager infailliblement. C'étoit néanmoins une passion , vers laquelle je ne lui avois jamais vû de penchant. Je tâchai, par quelques avis, de lui en inspirer de l'horreur. Il se flattoit lui-même d'être assez précautionné contre le danger ; cependant il s'y précipita, comme je l'avois prévû. Il est vrai qu'il fut favorisé d'abord par la fortune. Elle ne l'abandonna pas un moment, pendant les trois premiers jours. Il n'osa point me communiquer ses succès, la premiere fois ; car j'avois tâché de lui donner autant d'éloignement pour les gains

du jeu, que pour ſes pertes. Je ſçus qu'il avoit remporté, le même ſoir, environ cent guinées; mais en aiant gagné le lendemain plus de cinq cens, le tranſport de ſa joie lui fit trahir ſon ſecret. Il entra vers minuit dans ma chambre, avec ſon chapeau plein de guinées, qu'il répandit ſur le plancher, d'un air ſatisfait. Cinq cens quinze guinées aujourd'hui, dit-il en riant, & hier cent douze; c'eſt, ſi je ne me trompe, ſix cens vingt-ſept. Il me regarda enſuite, pour attendre ma réponſe. J'étois à lire dans ma chaiſe. Je ne levai les yeux, de deſſus mon livre, que pour lui dire froidement: Vous riez, Monſieur, vous nagez dans la joie; & le Malheureux, que vous avez dépouillé, ſe livre peut-être à l'heure qu'il eſt aux blaſphêmes & au déſeſpoir. Il y

auroit peu d'honnêtes gens qui vous enviaſſent un tel bonheur. Cette courte morale le rendit ſérieux. Il ramaſſa néanmoins ſon argent, & s'étant approché de moi; il me dit, qu'il n'avoit pû trouver de bonnes raiſons pour ſe diſpenſer de jouer; que la Ducheſſe de Marlbourough & toute la Compagnie l'en avoient prié, & qu'il avoit crû devoir ſe rendre, par honneur autant que par complaiſance.

Je ſçais, lui dis-je, qu'il y a des occaſions dans leſquelles un homme, tel que vous, ne peut ſe défendre de lier une partie de jeu. L'uſage le demande; & l'uſage eſt quelquefois le tyran de la ſageſſe. Mais il me ſemble qu'il y a des régles en jouant, dont un honnête homme ne s'écarte jamais. La premiere, & la plus né-

ceſſaire, eſt de ſçavoir ſe borner dans le gain comme dans la perte. Il eſt également contraire aux loix du devoir, de perdre & de gagner trop. Une perte exceſſive altére votre fortune & votre humeur; un gain immodéré fait le même tort à celui qui perd en jouant contre vous. Le jeu eſt un exercice cruel : il bleſſe également le victorieux & le vaincu; l'un par le mal qu'il cauſe, & l'autre par celui qu'il reçoit. Une ſeconde régle, qui ne convient guéres moins au caractère d'un honnête homme, c'eſt l'égalité d'ame dans les faveurs & dans les diſgraces de la fortune. Un Joueur, qui ne ſe poſſéde plus après avoir perdu ou gagné cinq cens guinées, m'inſpire du mépris : ſa lâcheté me fait pitié. Il eſtime donc une ſomme d'argent, plus que ſon repos

& ſon honneur. Il l'aimoit donc avec toutes les ardeurs de l'avarice, puiſqu'il devient furieux après l'avoir perdue ; ou bien il la deſiroit avec une avidité criminelle, puiſqu'il reſſent cette joie déréglée de l'avoir acquiſe.

Le Marquis gagna encore, le lendemain, une ſomme conſidérable. Il m'en parla, le ſoir, avec plus de modération qu'il n'avoit fait la veille ; mais ſon bonheur expira avec ce jour-là, car il perdit, les jours ſuivans, tout ce qu'il avoit gagné. Quoiqu'il parût peu touché de ſa perte, je m'apperçus qu'elle avoit réfroidi ſon ardeur pour le jeu. Il me propoſa même de quitter Tumbridge, pour éviter de perdre davantage. J'en pris occaſion de lui reprocher que c'étoit donc le gain qui l'avoit attaché, puiſqu'il perdoit le courage

avec la fortune. Non, Monſieur, lui dis-je, il faut demeurer encore quelques jours à Tumbridge, & continuer de jouer, comme vous avez fait juſqu'ici ; mais il faut que vous vous ſouveniez en même-tems des deux régles, que je vous ai données pour le jeu, & que vous tâchiez de les pratiquer. C'eſt ainſi que vos fautes mêmes pourront tourner à votre utilité. La fortune ne lui fut pas plus favorable les autres jours ; il perdit environ cent cinquante guinées : mais je crus qu'il avoit gagné beaucoup, par l'impreſſion que cette avanture fit ſur lui. Nous vîmes peu M. le Baron de Spalding & Mademoiſelle Perry. Ils partirent pour Londres, deux jours après notre retour à Tumbridge. Nous eumes le plaiſir de les réjoindre & de les trouver mariés,

ſix ſemaines après, lorſque nous eumes fini un petit voiage que je jugeai à propos de faire faire au Marquis. Nous les retrouvâmes plus heureux que jamais, comme je le rapporterai plus bas, par de nouveaux avantages dont le Ciel récompenſa leur vertu.

MEMOIRES
DU
MARQUIS DE***.

LIVRE ONZIE'ME.

LE voiage, dont je parle, fut celui de quelques Provinces d'Angleterre. Il ne suffisoit pas, pour prendre une parfaite connoissance des Anglois, de les avoir vûs dans leur Capitale ; nous visitâmes toutes les parties méridionales de l'Isle, en commençant par Rye.

C'eſt un petit Port, dont le mérite eſt de ſervir de paſſage à ceux qui veulent arriver en France par Dieppe. Nous vîmes de-là les débris de Winchelſey, qui en eſt à deux lieuës. Cette Ville, qui n'eſt plus aujourd'hui qu'un tas de maſures, paroît avoir été autrefois conſidérable. Le pavé des anciennes ruës ſubſiſte encore. Elles étoient régulieres, & fort longues. Nous allâmes, le même jour, à Battel. Ce lieu eſt célébre, en Angleterre, par la victoire qui aſſura la conquête de cette Iſle à Guillaume le Conquérant. Il y éleva une Abbaye, dont tous les bâtimens ſont encore entiers & ſervent de demeure à un Gentilhomme. Tel a été le ſort de tous les Monaſtères, après la Réformation. Nous parcourûmes enſuite les côtes de la mer, qui ſont

charmantes dans cette partie de la Province de Suſſex. Haſting, Born, Lewis, ſont de petites Villes agréables & bien peuplées. On nous fit remarquer, ſur les Dunes de Suſſex, le grand nombre & la beauté des moutons, qui s'y engraiſſent d'une herbe excellente, & qui paſſent pour les plus délicats d'Angleterre. On prend ſur les mêmes Dunes, aux environs de Born, une eſpece d'oiſeaux que les Anglois appellent *Whitears*; & qui ne le cédent en rien à nos Ortolans. La maniere de les prendre eſt ſinguliere. Ces oiſeaux, qui voltigent en grand nombre ſur les Dunes, craignent la vûe des nuées, ſur-tout dans les beaux jours; & lorſqu'ils apperçoivent la moindre diminution de lumiere par le paſſage d'une nuée au-deſſus de leurs têtes, ils ſe cachent

dans les premiers trous qu'ils rencontrent. Les Bergers font exprès des trous, qu'on voit à chaque pas ; & par le moien d'un lacet, qu'ils mettent à l'entrée, ils prennent une multitude de ces petites bêtes. Chichefter eft une ville Epifcopale. La Cathédrale eft belle, & pleine d'anciennes tombes & de monumens, tels que nous en vîmes dans la fuite un grand nombre à Salisbury, à Wells, à Briftol, & dans la plûpart des villes d'Angleterre ; mais ces defcriptions feroient ennuieufes, & par conféquent peu convenables à ces Mémoires. Je n'ai pas même deffein d'entrer dans le détail de toutes les Villes que nous vifitâmes. Il pourroit faire la matiere d'un ouvrage particulier, fi le peu de tems qui me refte à vivre me permet de l'entreprendre.

Nous vîmes, à Chichester, la belle maison de l'Evêque. Ce Prélat, qui se nomme M. Edouard Wadington, nous aiant apperçûs dans sa cour, s'empressa de nous venir montrer ses appartemens & ses jardins; & lorsque nous nous préparions à le quitter, il nous engagea par ses instances à dîner avec lui. Nous eumes à table la compagnie de son Epouse & de ses Filles, qui nous parurent d'une sagesse & d'une modestie dignes du sang Episcopal. Pour lui, c'est son mérite qui l'a élevé à cette dignité. On m'a dit qu'il en est de même, de tous les autres Evêques de l'Eglise Anglicane. La brigue & la faveur ont peu de part aux élections. Le Roi se fait un honneur de choisir les sujets les plus dignes, sans égard pour la naissance: de sorte que les digni-

tés Ecclésiastiques sont toujours la récompense de la doctrine & de la vertu. Cette conduite des Anglois n'est pas imitée par tous leurs voisins.

Standstead & Goodwod sont deux belles Maisons, que nous visitâmes entre Chichester & Portsmouth. La premiere appartient à Mylord Scarborough, & l'autre au Duc de Richemond. Les Seigneurs Anglois ont moins de magnificence dans leurs Hôtels de Londres, que dans ce qu'ils appellent leurs *Country-Seats*, c'est-à-dire, leurs maisons de Province. Elles sont ordinairement dans leur principale Terre ; ils n'épargnent rien pour les embellir. Nous en vîmes un grand nombre dans notre voiage, telles que celle de Mylord Pembroke, à Wilton proche de Salisbury ; celle de My-

lord Leyminton, à Down Husband proche de ...; celles du Duc de Bolton, à Hackwood proche de Basinstok; de Mylord Weymouth, à Longlate proche de...; du Duc de Beaufort, à Badminton près de Bath, & une infinité d'autres, soit aux environs de Londres, soit dans les Provinces écartées. C'est là qu'ils se retirent dans la belle saison, ou lorsqu'il leur arrive d'être las ou mécontens de la Cour. Les Particuliers mêmes qui s'enrichissent, comme rien n'est plus commun en Angleterre, tâchent d'acquérir un bien de campagne, pour y bâtir une Maison, qu'ils appellent leur *Seat* & leur *Estate*. Le fond de leurs revenus consiste en Actions, dans les diverses Compagnies de Commerce; de sorte que vous y voiez un nombre infini de personnes, qui

ſont riches, de cinq, ſix, & ſept mille livres ſterling de rente ou davantage, & qui ne poſſédent pas un pied de terre hors l'enceinte de leur Maiſon de campagne. Les Parcs des Seigneurs ſont vaſtes, pour l'ordinaire; mais ils ne les environnent point de murs de briques ou d'autres pierres, comme c'eſt l'uſage en France: ce ne ſont que des paliſſades, qui ſuffiſent à peine pour arrêter le gibier. Les Bêtes fauves y foiſonnent, ſurtout les Biches, les Cerfs, & les Chevreuils. On les engraiſſe avec ſoin; & ſoit le climat du païs, ſoit la nourriture qu'on leur fait prendre, elles y ſont d'un goût excellent. Auſſi les mange-t-on plus communément qu'en France, où cette ſorte de viande eſt fade, & ne peut être mangée qu'avec beaucoup d'aſſaiſonnemens.

Nous continuâmes notre route vers Portſmouth. C'eſt un des principaux Ports d'Angleterre, qui n'eſt ſéparé de l'Iſle de Wigth que par un détroit de deux lieuës; & l'eſpace, qui eſt entre-deux, forme une vaſte retraite pour les vaiſſeaux. Nous paſsâmes à Southampton, & de-là à Wincheſter & à Salisbury. Ces deux dernieres Villes nous arrêterent quelques jours. Nous vîmes, à Wincheſter, un magnifique Château, commencé par le Roi Charles II. & demeuré imparfait. On nous montra, dans une grande ſalle voiſine, qui ſert aux Aſſemblées de Juſtice, la célébre Table qui donna le nom à l'Ordre des anciens Chevaliers de la Table Ronde. Je ne pus avoir d'autre preuve de la réalité de ce fait, que la tradition populaire. La Table eſt

ronde,

ronde, comme le porte ſon nom. Elle eſt clouée contre le mur, quoiqu'elle ſoit grande & peſante. On lit deſſus, le long des bords, différens noms en vieux caractères, qu'on prétend être ceux des premiers Chevaliers. Winchester eſt une aſſez jolie ville. Quoiqu'il ſemble, en ſortant de Londres, qu'on ne doive point s'attendre à voir ailleurs d'auſſi charmantes Femmes, que celles qu'on a vûes dans cette Capitale, on eſt ſurpris de ne pas trouver une ſeule petite ville de Province, qui n'en préſente un grand nombre. La politeſſe même & le bon goût des choſes ne ſont pas des vertus étrangeres, dans ces lieux éloignés. Il y a des Aſſemblées de danſe & de jeu, où tous les honnêtes gens ſe rendent réguliérement à certains jours. Nous y aſ-

ſiſtâmes à Wincheſter ; & l'on nous y reçut avec mille égards de civilité. Nous éprouvâmes la même choſe dans toutes les Villes de quelque nom, pendant le reſte de notre voiage.

Salisbury eſt plus grand que Wincheſter. On nous y fit remarquer plusieurs reſtes curieux de l'antiquité. Wilton, qui eſt la maiſon de Mylord Pembroke, dont j'ai déja parlé, en pourroit fournir ſeul un volume. C'eſt une des plus curieuſes collections de Marbres, de Statues antiques & de Peintures, que j'aie vûes dans tous mes voiages. Blandfort & Dorcheſter ſont deux bonnes Villes. Nous vîmes, à deux mille de celle-ci, un ancien Anphithéâtre des Romains, qui s'eſt fort bien conſervé. Un peu plus loin, ſur le haut d'une montagne, eſt un reſte

de Camp Romain, que le peuple du Païs nomme *Maiden-Castel.* Il s'en trouve de semblables, en plusieurs endroits d'Angleterre. On prétend même que toutes les villes, dont les noms finissent en *Chester*, comme *Dorchester*, *Winchester*, &c. tirent de-là leur origine ; le mot de *Chester* venant assez naturellement de *Castrum.* Les environs de *Dorchester* offrent quantité de Tombeaux, sur lesquels on ne s'accorde point. Les uns prétendent qu'ils sont Romains ; les autres, Saxons ou Danois. Ce sont de grands tas de terre, dont la figure est ronde, & qui sont à peu de distance les uns des autres. On en a ouvert plusieurs en différens tems ; on y a trouvé des ossemens, & quelquefois des armes. Les Anglois les appellent Barrows. Comme l'Angleterre a

été dans tous les tems un théâtre de guerres ſanglantes, il y a peu de campagnes où l'on ne trouve des monumens de camps & de batailles.

Weymouth, qui eſt un petit Port de mer, n'étant qu'à quatre ou cinq milles, nous y allâmes, pour paſſer de-là dans l'Iſle de Portland. Le corps de l'Iſle eſt éloigné,de la côte,d'environ trois milles. Elle eſt extrêmement haute & eſcarpée de tous côtés, excepté vers l'Angleterre, où elle s'abbaiſſe aſſez pour former une petite plaine. On aborde là dans une miſérable Ville, composée de cent maiſons pauvres & mal bâties. Un peu plus haut, ſur le penchant de la montagne, eſt un petit village qui contient vingt maiſons : toutes les autres parties de l'Iſle ſont déſertes,quoiqu elle

ait ſept milles de tour. Il n'y a, ni arbres, ni buiſſons ; mais elle eſt couverte d'herbe, ſemblable à celle des Dunes de Suſſex. Comme la ſeule propriété du lieu eſt de produire les plus belles pierres d'Angleterre, il offre quantité de carrieres, où l'on travaille ſans ceſſe. Elles ſe tirent au profit des Propriétaires, excepté que le Roi prend trois ſols ſur chaque tonne. Il a lui-même une carriere, qu'on appelle *King's-Carrer*, ou la carriere du Roi. Il faut pénétrer différentes couches de mauvaiſes pierres, pour parvenir jusqu'aux plus belles. Nous y trouvâmes quantité de coquillages pétrifiés. A l'oueſt de l'Iſle eſt une maiſon, avec deux Tours, ſur leſquelles on allume la nuit des flambeaux, pour la ſûreté des Vaiſſeaux, qui ne peuvent s'en approcher ſans péril.

Je crains de devenir ennuyeux par un récit si exact. Nous nous rendîmes à Excester, par Abbotsbury, Bridport, Axminster, & Hunnyton. Excester est une des meilleures villes d'Angleterre. Elle est grande, belle & bien peuplée. Le commerce y est florissant, quoiqu'elle soit à quelque distance de la mer. La riviere, qui y passe, est assez forte pour porter de larges Barques jusqu'à Topsham, qui n'est éloigné que de cinq milles, & où les Vaisseaux peuvent aborder. Nous visitâmes toutes les Manufactures & les curiosités de Topsham & d'Excester; & après nous être un peu répandus dans la campagne, pour y voir le château de Poderam, & quelques autres belles maisons, nous prîmes le chemin de Plymouth par Newton-Bushel &

par Totneſs. Cette derniere Place nous plut extrêmement, par la netteté de ſes ruës & la propreté de ſes maiſons, qui ſont toutes couvertes d'ardoiſes. Nous arrivâmes enfin à Plymouth.

Ce fameux Port eſt à l'extrémité de Devonshire. Nous n'eumes pas beſoin de moins de huit jours, pour en obſerver les diverſes beautés. La Ville en elle-même n'a rien d'extraordinaire; mais ſes trois Ports, ſa Citadelle, ſes Magaſins, ſes Arſenaux, le Duk, c'eſt-à-dire, le lieu où ſe conſtruiſent les Vaiſſeaux, le quartier des Officiers de mer, &c. ſont autant de choſes qui méritent l'attention des Voiageurs. Il y a, près de Plymouth, une Ville nommée *Stanehouſe*, qui n'eſt peuplée que de pauvres François réfugiés. Ils y vivent doucement,

par la générosité d'un Gentilhomme Anglois, nommé M. Hedgecombe, à qui ce lieu appartient. Il n'exige presque rien d'eux, pour le loier des maisons ; & l'on m'a dit qu'il les soulage par ses continuelles libéralités. Sa maison, qui n'en est point éloignée, est dans une des plus belles situations d'Angleterre. Nous allâmes à l'Assemblée & au Bal à Plymouth, comme nous avions fait dans toutes les autres Villes. Nous y trouvions par tout les mêmes coûtumes ; car il y a beaucoup d'uniformité dans les manieres des Anglois.

Il nous restoit à parcourir la Province de Cornwall, pour avoir pénétré jusqu'au fond de cette partie occidentale de l'Angleterre. Le Marquis ne paroissoit pas disposé à aller plus loin. Il me

pressoit même souvent de reprendre la route de Londres; & quoiqu'il ne m'en apportât nulle raison, je découvrois aisément celle qui lui faisoit souhaiter notre retour. L'image de ma Niéce le suivoit sans cesse. Les plaisirs de Tumbridge & les distractions du voiage l'avoient si peu guéri, qu'il n'en étoit, ni moins rêveur, ni moins mélancolique. Je parle du moins des momens où il étoit seul; car il prenoit assez sur lui-même, pour éviter de paroître triste en public; mais à moi, qui le connoissois par une si longue habitude, il ne m'échappoit rien de ses moindres mouvemens, & j'appercevois sa tristesse à la violence même qu'il se faisoit pour la déguiser. Cependant j'affectois de le croire tranquille. Toute mon attention étoit à le tenir sans

cesse occupé, soit de plaisirs, soit de lectures & de conversations. Je le pressai si fortement d'entrer en Cornwall, qu'il ne put refuser de me suivre. Nous en visitâmes toutes les parties, en commençant par Loo jusqu'à Truro, Falmouth & Landsend. C'est un Païs qui n'a rien de la beauté des autres Provinces d'Angleterre. Ses Mines de cuivre & d'étain sont le seul avantage qu'il ait de la nature : on sçait qu'elles fournissent le plus bel étain de l'Europe. Nous descendîmes dans plusieurs Mines, pour en admirer les richesses. L'étain, dans la Mine, n'a rien qui frappe extraordinairement. Ce sont des pierres communes, à-peu-près de la couleur de nos pierres à détacher les habits : mais les Mines de cuivre, sur-tout celles que nous

vîmes près de Taviſtock, nous causerent de l'admiration. Les veines du métal étoient auſſi brillantes que l'or, & ſembloient n'avoir pas beſoin d'être fondues pour devenir plus pures. Nous ne nous laſſions point d'obſerver ces ouvrages de la nature ; & pour me ſervir des termes de M. de Fontenelle, nous fumes charmés de la prendre ainſi ſur le fait. Nous revinmes par *Leſtidel* & *Killington*, d'où nous prîmes notre chemin vers *Sommerſetshire*, par Taviſtok, Lidfort, Bidifort, & Barneſtable, qui eſt une des plus agréables villes du Païs. Nous continuâmes de voir Taunton, Bridgewater, Wells, & Glaſſembury, & nous nous rendîmes enfin à Briſtol. Le Lecteur s'apperçoit bien que j'omets, à deſſein, les remarques que nous fimes dans

toutes les Villes, que je viens de nommer. Elles ne satisferoient que des Antiquaires : mais je ne puis m'empêcher de marquer ici quelque étonnement, de ce qu'un Païs si agréable, & si rempli de choses curieuses, est négligé des Voiageurs.

Il tardoit extrêmement au Marquis d'être arrivé à Bristol, parce que c'étoit nous rapprocher de Londres. Son impatience & ses agitations me touchoient de pitié. Enfin, malgré la résolution que j'avois prise de ne pas lui parler de sa tristesse, je lui dis un jour ; qu'avez-vous donc ? Pourquoi cette humeur sombre, qui vous rend si différent de vous-même ? Vous n'agiriez pas avec moi plus froidement & avec plus de réserve, si j'étois un Inconnu, ou du moins un homme

qui vous fût indifférent. Il me répondit ſur le champ, & d'un ton qui me fit juger que ſa réponſe étoit préparée : en vérité, Monſieur, votre étonnement m'en cauſe plus que je ne ſçaurois dire. Vous me demandez ce qui me rend triſte, comme ſi vous pouviez l'ignorer ; mais je conſens à vous l'apprendre, puiſque vous feignez de ne le pas ſçavoir. J'ai deux raiſons d'être triſte, qui ſont bien juſtes : l'une eſt le doute où je ſuis de la ſanté de Memiſcès, pour qui vous ſçavez que j'ai la plus tendre amitié ; l'autre, qui ne m'afflige guéres moins, eſt votre propre indifférence pour l'état où il peut être. Je ne reconnois point-là cette bonté d'ame, que vous m'avez tant prêchée ; & je ne vois pas trop bien le fond que je puis faire ſur vos aſſuran-

ces d'amitié, lorſque vous en manquez pour votre propre Neveu. Le Marquis avoit aſſurément deſſein de m'embaraſſer par ce reproche. Je le reconnus à ſon air; mais il fut fort ſurpris de voir ſa harangue produire un effet tout contraire. Effectivement je la trouvai ſi aimable & ſi bien tournée, que je ne pus m'empêcher de l'embraſſer auſſi-tôt. Je lui dis, d'un viſage riant, que quelque injuſtes & quelque mal fondées que fuſſent les deux cauſes de ſa triſteſſe, j'avois trouvé beaucoup de plaiſir à les entendre; qu'elles étoient pour moi une nouvelle preuve de la bonté de ſon naturel, & qu'elles méritoient bien que je priſſe la peine de me juſtifier: qu'il devoit donc être ſans inquiétude pour Memiſcès, parce qu'il étoit ſans doute

hors de danger ; que la raiſon que j'avois de le croire me diſculpoit de l'indifférence dont il m'accuſoit ; que c'étoit le ſoin que j'avois eu d'écrire à ma Fille, avant mon départ de Londres, pour la prier de me donner de ſes nouvelles au moindre péril de Memiſcès, & l'ordre que j'avois laiſſé à Scoti, qui étoit demeuré à Londres avec le gros de notre bagage, de m'envoier ſur le champ toutes les lettres qu'il recevroit pour moi ; que lui aiant écrit de tems en tems, pour lui apprendre les Villes où nous devions paſſer, j'aurois reçu infailliblement des nouvelles de lui, s'il en avoit eu à m'envoier. Vous voiez donc, lui dis-je, que je ne ſuis pas coupable, & que vous l'êtes un peu de m'avoir accuſé. Nous fimes la paix aiſément. Il devint tran-

quille ſur ma parole, & je lui vis reprendre la gayeté ordinaire de ſon humeur.

Mais par une bizarrerie incroiable de mon étoile, ſa joie devint la cauſe de ma triſteſſe, ou pour m'exprimer plus juſte, elle me fit appercevoir que j'étois moins tranquille que je ne croiois l'être. J'avois jugé de moi juſqu'alors, par comparaiſon. La mélancolie du Marquis aiant paru depuis notre départ de Londres plus viſiblement que la mienne, je m'étois flatté d'avoir retrouvé mon repos, ſur cette ſeule raiſon qu'il ne paroiſſoit pas que je fuſſe auſſi troublé que lui. Cependant, lorſqu'il eut repris ſon humeur enjouée & ſes manieres badines, je ne ſentis que trop, par l'impoſſibilité où j'étois d'y prendre goût, que mon cœur n'étoit pas encore

remis de ſes agitations. Je recommençai à juger de mon propre état, par une triſte comparaiſon de mon abbattement avec la nouvelle vivacité du Marquis. La honte, d'appercevoir cette continuation de ma foibleſſe, redoubla encore mon affliction. Je devins morne & penſif, juſqu'à en perdre l'appétit. Le Marquis ne tarda point à le remarquer. Il m'en fit la guerre à ſon tour ; mais voiant que j'étois trop ſérieux pour goûter une raillerie, il s'emploia, avec toute la tendreſſe de ſon cœur, pour me conſoler. Il fit mille efforts, pour tirer de moi le ſecret de mes douleurs. S'il eût été d'un autre âge, je n'aurois pas balancé à lui faire cette confidence ; car rien n'eſt ſi violent que d'être affligé, ſans oſer communiquer ſes peines. Sa jeuneſſe, mon

âge, & plus encore la penſée que j'aurois peut-être à combattre, un jour, ſon inclination pour ma Niéce, me défendirent contre toutes ſes inſtances. J'eus recours à mes armes ordinaires, c'eſt-à-dire, à mes réflexions, au ſouvenir de mon Epouſe, & à tous les lieux communs de l'honneur & de la vertu.

Nous demeurâmes peu de jours à Briſtol, pendant leſquels je ne laiſſai pas de prendre une belle idee de cette Ville. Elle tient le premier rang, en Angleterre, après Londres. Je ne la trouvai guéres moins grande que Roüen. Le Commerce y eſt floriſſant. Elle n'a pas néanmoins la commodité d'une grande riviere. Celle, qui y coule, ſe décharge à deux ou trois milles de-là dans la Severne ; & quoiqu'elle puiſſe recevoir des

Vaiſſeaux de cinq ou ſix cens tonneaux avec la marée, ils demeurent preſque à ſec, lorſque la mer ſe retire. Les ruës de Briſtol ſont belles. Sa grande Place, qu'on appelle Queen-ſquare, eſt magnifique. La ſalle publique des Marchands eſt une des plus belles choſes que j'aie vûes, en ce genre : l'inſcription, qui eſt ſur le frontiſpice, m'a paru exprimer heureuſement de quelle ſource part l'ardeur infatigable des Marchands. Elle eſt priſe de la premiere Ode d'Horace. La voici :

Indocilis pauperiem pati.

On trouve, aux environs de Briſtol, de fort belles Maiſons de campagne, que nous n'oubliâmes pas de viſiter ; non plus que le puits d'eau chaude & minérale, qui eſt dans un Fauxbourg de la

Ville, & qui commençoit alors à s'accréditer. Il n'y a pas d'apparence néanmoins que ce puits atteigne jamais à la réputation de ceux de Bath, où nous allâmes en ſortant de Briſtol. Bath n'en eſt éloigné que de dix ou douze milles. C'eſt une petite Ville, ſi l'on ne conſidere que l'étendue de ſes murs ; mais quand on a obſervé le nombre de ſes habitans, & ſur-tout celui des perſonnes du dehors qui viennent y prendre les eaux dans toutes les ſaiſons, on la regarde comme une des plus agréables & des plus belles villes d'Angleterre. On y comptoit, au tems que nous y arrivâmes, environ huit mille Etrangers. Les maiſons s'y louent comme à Tumbridge, c'eſt-à-dire, cherement ; l'on y garde auſſi à-peu-près le même ordre dans les

promenades, le jeu, le tems des repas, les ſpectacles & les bals. Pluſieurs perſonnes de qualité nous demanderent, lequel nous goûtions plus de Bath ou de Tumbridge? Je ne balançai point à me déclarer pour Tumbridge. Il y a peut-être plus de magnificence & plus de commodité à Bath; mais rien n'égale, à mon gré, la gaieté & les agrémens de Tumbridge.

Notre deſſein étant aſſez bien rempli, par le long tour que nous venions de faire, nous ne penſâmes plus qu'à nous rapprocher de Londres. Nous ne tinmes pas néanmoins de route aſſurée, nous informant, à chaque pas, de ce qu'il y avoit de rare & de curieux à droite & à gauche. Nous ne manquâmes point de viſiter la fameuſe Univerſité d'Oxford; &

contre l'ordinaire des Voiageurs, nous trouvâmes, après l'avoir vûe, qu'elle ſurpaſſoit l'idée qu'on nous en avoit fait prendre à Londres, quoiqu'elle eût ſuffi pour exciter notre curioſité. Rien n'approche en effet de la beauté, de l'ordre, & du revenu de ſes Colléges. C'eſt-là que les Muſes ne ſe plaignent point de la pauvreté. Mais j'ai remarqué que ce n'eſt peut-être pas un avantage pour Oxford, qu'elles y ſoient ſi fort à leur aiſe. Elles s'endorment dans l'abondance ; je veux dire, que parmi tant de perſonnes qui ont de riches prébendes dans les Colléges, il y en a très-peu qui s'appliquent à l'étude. Les bons Livres, qui nous viennent d'Angleterre, ſortent rarement d'Oxford. Ils viennent de Londres ; & quoique ceux qui les compoſent

aient pour la plûpart quelque degré dans cette Université, ils ne sont point du nombre de ceux qui sont paiés largement pour y faire leur résidence.

Il nous restoit à voir, près d'Oxford, la belle maison du Duc de Marlborough qu'on appelle *Blenheim*, du nom de la Bataille d'Hocstet, ou de Blenheim, qui lui acquit tant de gloire. C'est une des plus belles maisons de l'Europe. Elle fut bâtie aux frais du Public, par un ordre particulier du Parlement, qui voulut éterniser la reconnoissance de la Patrie pour les services de ce grand Général. De Blenheim, nous reprîmes par Windsor. C'est une Maison Roiale. Nous n'oubliâmes point Hamptoncourt, ni Kensington, ni quantité d'autres belles maisons. Il s'en présente

de tous côtés ſur la route. Enfin nous revîmes les Tours de Londres, après un voiage de deux mois, où nous avions goûté beaucoup de ſatisfaction. Comme nous avions toujours été dans notre chaiſe, nous nous trouvâmes ſi peu fatigués, que le lendemain nous fumes en état de paroître en public. Nous rendîmes viſite à tous nos Amis, & nous nous fimes informer de tout ce qui étoit arrivé à Londres pendant notre abſence.

La paix n'y regnoit pas encore. La Cour, le Parlement, & le Peuple avoient leurs inquiétudes. On continuoit de craindre, à la Cour, les ſuites de la révolte d'Ecoſſe. Les Comtes de Marshall & Southesk s'y étoient rendus plus rédoutables que jamais, par la jonction de toutes leurs Troupes.

troupes. On apprenoit, tous les jours, qu'ils faiſoient de nouveaux progrès, & que par force, ou par adreſſe, ils avoient enlevé quantité de Places aux Troupes roiales. Le Parlement étoit diviſé, ſur un point qui paroiſſoit d'une importance générale pour la Nation : il s'agiſſoit de la durée de leurs Aſſemblées. Les uns vouloient qu'elles fuſſent ſeptennales ; d'autres, en plus grand nombre, & ſuivant l'opinion commune Jacobites en ſecret, demandoient qu'elles continuaſſent d'être triennales. La chaleur, avec laquelle on prenoit parti pour & contre, faiſoit craindre un éclat dangereux. On ne ſe ménageoit, ni dans les termes, ni dans les actions ; & pluſieurs Seigneurs s'étoient expliqués ſi bruſquement

en pleine Chambre, qu'on ne pouvoit bien juger de leurs intentions ſecretes. Le Peuple, de ſon côté, ſe livroit à toutes les allarmes que les diviſions des Grands ne manquent point de cauſer à la multitude. Le parti des Jacobites étoit ſi fort à Londres, qu'ils s'aſſembloient quelquefois dans les ruës, en grand nombre; & dans un tranſport de zéle pour le Prétendant, ils crioient: Vive la haute Egliſe, le Duc d'Ormond, & le légitime héritier de la Couronne. On envoioit inutilement des Gardes, pour les diſſiper; ils s'appercevoient aſſez que le Gouvernement les ménageoit, & cette opinion les rendoit plus téméraires. Je ne doute point que s'ils euſſent trouvé un chef réſolu, ils n'euſſent jetté la Cour dans un extrême

embarras. Nous fumes témoins de leur hardiesse, dans une entreprise fort difficile. Le Brigadier Mackinstot étoit renfermé dans la Tour de Londres, avec un grand nombre d'autres Rebelles, qui avoient été pris en Ecosse, & à Preston. Leurs Amis, aiant appris qu'ils devoient être jugés au premier jour, résolurent de tout entreprendre pour les délivrer. Ils gagnerent pour cela deux sentinelles, qui promirent de favoriser leur évasion moyennant la somme de cinq cens guinées, dont ils reçurent une partie d'avance. Mais ces Traîtres en avertirent, la veille, le Secretaire d'Etat. La garde de la Tour fut changée & redoublée ; & pour finir cette affaire, on résolut de procéder le lendemain au jugement des Criminels. Les partisans de Mackin-

ſtot, voiant qu'il n'y avoit plus de tems à perdre, prirent une réſolution déſeſperée. Ils s'attrouperent, pendant la nuit, aux environs de la Tour. On n'a pas ſçû comment ils avoient communiqüé leur deſſein, aux Priſonniers, aſſez juſte pour agir de concert; mais, ſur les onze heures du ſoir, le Geolier étant allé trouver le Brigadier Mackinſtot & les Principaux, qui mangeoient avec lui dans une ſalle baſſe, pour les faire retirer chacun dans leur chambre, il ſe ſaiſirent de lui & de ſon Valet, qui avoit les clés; ils bleſſerent même ce dernier, & lui aiant enlevé ſes clés, ils allerent ouvrir les portes à quarante autres Priſonniers, les exhortant à ſe ſauver & à ſe défendre. Le Brigadier ouvrit enſuite la porte de la ruë, força la Garde, avec le ſecours de

ceux qui étoient aux environs pour le ſoutenir, & s'enfuit avec quatorze de ſes complices. Les autres ſaiſirent moins heureuſement cette occaſion de liberté. Ils n'avoient pas été prévenus ſur ce qui devoit arriver. L'incertitude de ce qu'ils avoient à faire les aiant arrêtés un moment pour délibérer, un Guichetier eut la préſence d'eſprit de fermer la porte en dedans, pendant que Mackinſtot & ſes Compagnons étoient aux mains dehors, avec les Gardes. J'ai dit que nous fumes témoins de cet événement, parce qu'aiant été invités à ſouper par un de nos Amis, qui demeuroit près de Tower-hill, nous vîmes le combat, des fenêtres de ſa maiſon. Un autre chef des Rebelles, nommé M. Forſter, s'étoit auſſi ſauvé, quelques jours auparavant, des

à Paris, immédiatement après le mariage; ce qui l'avoit privé de la vûe d'un événement des plus agréables & des plus avantageux pour son Neveu. Ce fut M. de Spalding qui nous le raconta, en présence de son Epouse, dès le premier moment de notre visite.

C'est la coûtume de Londres, d'annoncer dans les Nouvelles publiques le mariage de toutes les personnes qui sont au-dessus du commun. Le Gazettier ne consulte pas même les parties intéressées. Il est informé, sans doute, par les Ministres de chaque Paroisse, de ce qui doit se faire dans leurs Eglises. Le mariage de M. le Baron de Spalding fit donc un article de la Gazette; & non-seulement on y ajoûta le nom de sa Femme, mais encore son avanture de Marseille, & la plûpart

des circonſtances de ſon bonheur. M. Perry, Pere de cette Dame, n'étoit pas mort comme tout le monde l'avoit crû. Il étoit à Londres depuis plus de dix ans, c'eſt-à-dire, depuis le tems de ſon infortune de Marſeille. Aiant été bleſſé, & laiſſé pour mort par le Corſaire, il avoit trouvé de la compaſſion dans un Matelot, à l'aide d'une ſomme d'argent qu'il lui avoit mis entre les mains; & s'étant adroitement caché par ſon ſecours, il avoit évité la mort & la captivité. Il s'étoit fait guérir enſuite ſecretement à Marſeille. Sa Femme & ſa Fille étoient pendant ce tems-là au pouvoir du Corſaire, qui en uſa généreuſement avec elles. M. Perry ſe procura le moien de voir ſon Epouſe; mais étant dépourvû de tout, il ne put rien entreprendre pour

ſa liberté. Comme ſa ſituation n'étoit pas tout-à-fait malheureuſe dans la maiſon du Corſaire, il convint avec elle qu'il l'y laiſſeroit ſous la protection de la Providence, & qu'il retourneroit en Angleterre, pour y trouver du remede à ſa miſere. Sa Fille étoit trop jeune, pour être miſe dans le ſecret. Il étoit donc venu à Londres, car il n'avoit garde de reparoître dans cet état à Briſtol; il avoit changé de nom; & s'étant bien-tôt fait connoître de quelques Marchands, par la grande intelligence qu'il avoit du Commerce, il avoit trouvé ſi heureuſement à s'emploier, en qualité de Facteur & de Commiſſionnaire, qu'en peu d'années il ſe vit dans les mains des ſommes conſidérables. Il profita habilement de ce commencement de

fortune : en un mot, il n'acquit guéres moins de richesses en dix ans, qu'il en avoit perdu par tous ses malheurs. L'unique reproche, dont on pouvoit le charger, étoit d'avoir laissé passer tant de tems sans donner de ses nouvelles à sa Femme. Il s'excusoit, sur la difficulté qu'il y auroit eu de le faire sans que le Corsaire en eût eu connoissance, & par conséquent, sans rendre la rançon de sa Femme plus chere & plus difficile. D'ailleurs, il étoit bien-aise de prendre assez de tems pour se mettre tout-à-fait dans l'abondance, & pour offrir ensuite tout-d'un-coup à son Epouse & à sa Fille une fortune d'autant plus douce, qu'elles ne s'y seroient point attendues. Telles furent ses raisons. Mais quoiqu'il en pût être, il ne vit point le nom & les

ſa liberté. Comme ſa ſituation n'étoit pas tout-à-fait malheureuſe dans la maiſon du Corſaire, il convint avec elle qu'il l'y laiſſeroit ſous la protection de la Providence, & qu'il retourneroit en Angleterre, pour y trouver du remede à ſa miſere. Sa Fille étoit trop jeune, pour être miſe dans le ſecret. Il étoit donc venu à Londres, car il n'avoit garde de reparoître dans cet état à Briſtol; il avoit changé de nom; & s'étant bien-tôt fait connoître de quelques Marchands, par la grande intelligence qu'il avoit du Commerce, il avoit trouvé ſi heureuſement à s'emploier, en qualité de Facteur & de Commiſſionnaire, qu'en peu d'années il ſe vit dans les mains des ſommes conſidérables. Il profita habilement de ce commencement de

fortune : en un mot, il n'acquit guéres moins de richesses en dix ans, qu'il en avoit perdu par tous ses malheurs. L'unique reproche, dont on pouvoit le charger, étoit d'avoir laissé passer tant de tems sans donner de ses nouvelles à sa Femme. Il s'excusoit, sur la difficulté qu'il y auroit eu de le faire sans que le Corsaire en eût eu connoissance, & par conséquent, sans rendre la rançon de sa Femme plus chere & plus difficile. D'ailleurs, il étoit bien-aise de prendre assez de tems pour se mettre tout-à-fait dans l'abondance, & pour offrir ensuite tout-d'un-coup à son Epouse & à sa Fille une fortune d'autant plus douce, qu'elles ne s'y seroient point attendues. Telles furent ses raisons. Mais quoiqu'il en pût être, il ne vit point le nom & les

avantures de Mademoiſelle Perry dans la Gazette, ſans y reconnoître ſa Fille. Il découvrit bien-tôt le lieu de ſa demeure; & s'étant préſenté à elle, rien ne put être plus agréable, pour cette vertueuſe perſonne, que de retrouver ſon Pere. M. le Baron de Spalding eut preſque autant de ſujet qu'elle, d'être ſatisfait de cet heureux tour de fortune. Ce n'étoit plus une Fille malheureuſe & ſans biens, dont il devenoit le Mari; c'étoit une perſonne preſqu'auſſi riche que lui, & qui poſſédoit tout ce qui peut rendre une Femme aimable aux yeux d'un honnête homme. Nous entretinmes une liaiſon étroite avec cet heureux couple, pendant le reſte de notre ſéjour à Londres.

Le Marquis m'aiant fait ſouvenir que nous devions une viſite

à Madame la Ducheſſe de Marlborough, nous la lui fimes à ſon Hôtel, où elle étoit revenue de Tumbridge. Elle nous pria de lui rendre compte de tout ce que nous avions remarqué dans notre voiage, & ſur-tout dans ſa belle maiſon de Blenheim. Une queſtion qu'elle me fit, lorſque je m'y attendois le moins, me cauſa le dernier embarras. A propos, Monſieur, me dit-elle, on m'a dit que vous pourriez peut-être m'apprendre quelque choſe de Mylady R...., qui a diſparu depuis quatre mois. On aſſure qu'elle vous entretint en ſecret, cinq ou ſix jours avant ſon évaſion. Vous découvrit-elle quelque choſe de ce qu'elle alloit devenir? Je fis un effort, pour aſſurer ma contenance. Je ne ſuis pas mieux informé que le Public, lui répon-

dis-je, des desseins de cette Dame, ni de la situation de ses affaires. Je l'ai connue si peu de tems, qu'il n'est pas vraisemblable qu'elle m'ait choisi pour ses confidences. Cependant, reprit la Duchesse, Mylord R..... en a quelque soupçon ; il s'est même donné du mouvement pour en découvrir davantage. Je l'ai vû fort animé contre vous, continua t-elle; & je doute s'il est tout-à-fait revenu de l'opinion, que vous avez eu part à la fuite de sa Femme. Les opinions sont libres, lui dis-je ; mais elles sont injustes, quand elles sont sans fondement. Je m'étonne que Mylord R.... ne revienne point de ses soupçons, puisque vous me dites, Madame, qu'il a fait des recherches, qui devroient me justifier dans son esprit. Je m'effor-

çai ainsi de tenir le milieu entre la vérité & le mensonge, pour sortir d'embarras. Ce personnage me coûta extrêmement ; mais il me réussit bien.

La Duchesse me dit, quelques jours après, qu'elle avoit vû Mylord R....., & qu'elle l'avoit détrompé entierement sur mon sujet. Je n'avois rien découvert, au Marquis, de ce qui m'étoit arrivé avec la Femme de ce Seigneur. Quelques mots, qu'il avoit entendus de Scoti, à son retour de France, n'avoient pas suffi pour l'en instruire, & sa discrétion l'avoit empêché de m'interroger là-dessus ; mais la Duchesse de Marlborough m'aiant parlé si clairement, il me pria, le soir, de lui apprendre la vérité de cette avanture. Je le satisfis sans difficulté. Il saisit cette occasion de

presser notre retour en France, pour rendre à Mylady R.... tous les services dont nous serions capables. Je lui promis de partir, quand il le voudroit. Nous y fumes d'ailleurs déterminés par une lettre, que je reçus de ma Fille la semaine suivante. Elle m'apprenoit le retour d'Amulem, & l'impatience que toute ma Famille avoit de me revoir. Nous fixâmes le jour de notre départ au 24 de Juin.

Je ne puis finir la rélation de notre voiage d'Angleterre, sans donner place ici à une avanture fort bizarre, dont l'illustre Brissant fut le héros. J'ai déja dit, qu'il étoit d'une figure prévenante, quoiqu'un peu effrontée. Il sçavoit se donner des airs de petit Maître & d'Homme à bonnes fortunes; & le Marquis aimant

d'ailleurs à le voir mis proprement, il y avoit peu de Valets à Londres qui fussent sur un meilleur pied. Je ne doute point que ses conquêtes ne se soient étendues bien loin parmi les Grisettes. Cependant il en trouva quelques-unes, qui n'eurent point assez de goût pour respecter son mérite. Un soir on m'apporta un billet de lui, par lequel il m'apprenoit qu'il étoit à Newgate. C'est une des prisons de Londres. Il ne me disoit rien de ce qui l'y avoit fait mettre. Il me conjuroit seulement d'avoir pitié de lui, & de le tirer de-là promptement. Je résolus néanmoins de l'y laisser toute la nuit, me figurant bien qu'il n'y étoit pas sans l'avoir mérité, & étant bien-aise d'ailleurs de lui laisser prendre cette leçon de sagesse, dont il avoit eu be-

ſoin plus d'une fois dans ſa vie. Le lendemain, j'envoiai Scoti, pour s'informer de ſa conduite & demander ſa liberté. Il en coûta peu, pour l'élargir. Scoti nous le ramena, mais dans un état à faire rire un homme mourant. Il étoit ſans chapeau & ſans juſt-au-corps. Sa veſte étoit déchirée en pluſieurs endroits, & ſa chemiſe n'étoit pas plus entiere. Ses cheveux, qu'il avoit naturellement fort beaux, étoient ſi mêlés & ſi dérangés, que cela lui donnoit un air de fou ou de furieux. Je lui dis d'aller s'ajuſter mieux, & de nous venir raconter ſon malheur. Peut-être ne l'auroit-il pas fait fidélement; mais Scoti, qui s'en étoit informé, nous apprit tout ce qu'il ſçavoit. Briſſant avoit une Maîtreſſe fort jolie, qu'il avoit cultivée avec beaucoup de

ſoins depuis trois ou quatre mois. Il l'avoit vûe, deux jours auparavant, pour la préparer à ſon départ ; & voulant ménager ſa douleur, il ne lui avoit appris cette nouvelle qu'avec de grandes précautions. Cette Princeſſe avoit fait l'inconſolable ; cependant, pour adoucir autant qu'il étoit poſſible la rigueur d'une ſi cruelle ſéparation, elle lui avoit fait promettre de venir ſouper le lendemain avec elle. Briſſant n'y manqua point. Elle avoit invité deux ou trois de ſes Amies. Ces friponnes avoient formé, entre elles, le deſſein de l'enivrer, & de le dépouiller de tout ce qu'elles trouveroient propre à leur uſage. Elles s'y prirent fort bien pour ſa montre & ſa bourſe. Briſſant m'a juré qu'il ne s'apperçut nullement du vol. Comme elles

avoient deſſein de ne lui rien laiſſer, elles lui propoſerent de ſe mettre au lit. Ce n'étoit pas ſans doute une propoſition nouvelle. Il conſentit à tout; mais à peine avoit-il quitté ſes habits, qu'il s'apperçut que ſa montre lui manquoit. Le vin ne l'empêcha pas d'ouvrir les yeux. Il vit bientôt que ſa bourſe étoit paſſée auſſi en d'autres mains; & ne doutant plus qu'on ne le trompât, il voulut faire le terrible. Les deux prétendues Amies de ſa Maîtreſſe avoient déja diſparu, avec la bourſe & la montre. Il ſe jetta ſur ſa Princeſſe, & la maltraita cruellement. Celle-ci ſe mit d'abord à pleurer, en lui reprochant tendrement l'ingratitude dont il paioit une paſſion ſi belle & ſi conſtante. Cependant Briſſant, qui n'entendoit pas raillerie, lui

demandoit ſa montre & ſa bourſe. Elle jura qu'elle ignoroit ce qui s'étoit paſſé ; & que s'il avoit perdu quelque choſe, elle étoit trompée elle-même par ſes Amies, qu'elle avoit priſes juſqu'alors pour des perſonnes d'une vertu reconnue. Le fier Briſſant rugiſſoit de ſe voir le jouet d'une Fille. Il recommença à frapper ſa Belle ; il bleſſa même ſon beau viſage. Les Archers vinrent au bruit. Ils ſéparerent les combattans, & les conduiſirent tous deux à la priſon. Une autre ſcène y attendoit le malheureux Briſſant. Newgate eſt une grande Priſon, qui eſt toujours remplie d'une multitude de Coquins, qu'on n'y renferme pas pour leurs bonnes actions. C'eſt l'uſage du lieu, que les nouveaux venus fourniſſent quelque monnoie pour

traiter les autres. Briſſant ſe défendit en vain, ſur ce qu'il ne lui reſtoit pas un ſol. On le menaça de lui ôter ſon juſt-au-corps, & on ſe mit en diſpoſition de l'exécuter. Il donna des coups, il en reçut. Il fit des prodiges de valeur ; mais, le nombre l'emportant à la fin, on nous le mit dans l'état que j'ai rapporté. Il ne pouvoit s'empêcher d'en rire lui-même, en nous répétant ſon hiſtoire : mais c'étoit un ris fier, & d'un Héros irrité, qui gémiſſoit de ne pouvoir demeurer à Londres aſſez long-tems pour ſe venger. Je ne laiſſai pas de le rendre ſérieux, en lui diſant, que ces ſortes d'exploits nocturnes n'étoient ni du goût du Marquis ni du mien, & qu'auſſi-tôt que nous aurions mis le pied en France, nous lui donnerions la liberté de chercher un

autre Maître. Je pris quelques mesures, pour lui faire retrouver sa bourse & sa montre ; mais ce fut inutilement, comme je l'avois prévû.

MEMOIRES
DU
MARQUIS DE ***.

LIVRE DOUZIÉME.

ETANT ſatisfaits de ce que nous avions vû à Londres & dans les autres parties de l'Angleterre, nous ne pensâmes plus qu'à retourner en France. Nos adieux ſe firent réguliérement. La civilité de nos Amis ſe ſoutint juſques à la fin. Pluſieurs s'embarquerent avec nous,

nous, pour nous conduire juſqu'à Graveſend, où nous devions prendre la Poſte. Ils ſe firent accompagner de quelques inſtrumens, pour adoucir, nous diſoient-ils, le regret qu'ils avoient de nous voir partir. Nous trouvâmes, à Graveſend, un magnifique ſoupé, qu'ils avoient envoié préparer. La meilleure partie de la nuit ſe paſſa dans la joie, & un reſte fort court à dormir. Enfin nous les quittâmes au matin, après mille embraſſemens, & nous nous mîmes dans notre chaiſe. Nous fumes en peu d'heures à Cantorberi, où nous dinâmes, & nous arrivâmes à Douvres avant le ſoir. Le vent ſe trouva ſi peu favorable, que nous fumes obligés d'y paſſer la nuit ; quoique le Bâtiment, qui devoit nous porter, fût prêt par les ſoins de Scoti,

qui étoit parti de Londres avant nous. Le tems étant devenu plus commode, nous nous mîmes en mer le lendemain ; & dans un inſtant nous fumes éloignés du rivage.

Cependant nos yeux y demeuroient encore attachés : Heureuſe Iſle ! dis-je au Marquis, trop heureux Habitans, s'ils ſentent bien les avantages de leur climat & de leur ſituation ! Que leur manque-t-il, de ce qui peut rendre la vie agréable & commode ? Prenons-les du côté de la nature : la chaleur de leurs Etés n'eſt point exceſſive, ni le froid de leurs Hivers immodéré. Leurs terres produiſent abondamment ce qui ſuffit pour leur uſage. Ils pourroient ſe paſſer des biens de leurs Voiſins ; cependant ils ajoutent, à leurs propres biens, ce qui ſe trouve

de plus rare & de plus précieux dans tous les Païs du monde. Il ſemble qu'ils aient mis tout l'Univers à contribution. Londres eſt aujourd'hui une eſpece de centre, où les richeſſes du Monde entier viennent aboutir par les lignes du commerce. Elles ſe diſtribuent avec proportion, dans toutes les parties de l'Iſle. Ce n'eſt point la force, ni l'autorité, ni la naiſſance, qui réglent cette diſtribution. Chacun y participe, autant qu'il en eſt capable, & qu'il ſçait les attirer vers lui par ſon induſtrie, ſes ſoins & ſon travail. Sont-ils moins heureux dans l'ordre moral ? Ils ont ſçû conſerver leur liberté, contre toutes les atteintes de la Tyrannie. Elle eſt établie ſur des fondemens, qui paroiſſent inébranlables. Leurs Loix ſont ſages, & d'une expli-

cation facile. Vous n'en trouverez pas une qui ne ſe rapporte au bien public ; & chez eux le bien public n'eſt point un vain nom, qui ſerve de maſque à l'injuſtice & à la violence de ceux qui ont l'autorité en main : chacun y connoît l'étendue de ſes droits ; le Peuple a les ſiens, dans leſquels il ſçait ſe conſerver, comme les Grands ont leurs bornes au-delà deſquelles ils n'oſent rien entreprendre. La Religion n'y eſt pas moins libre. Les Anglois ont reconnu que la contrainte eſt un attentat contre l'eſprit de l'Evangile. Ils ſçavent que le cœur des hommes eſt le domaine de Dieu ; que la violence ne produit que des changemens extérieurs ; qu'un culte forcé eſt un culte ſacrilége, qui perd celui qui l'exige & celui qui le rend ; & ſur ces principes ils ou-

vrent leurs Temples à ceux qui veulent y entrer, ſans s'irriter lorſqu'on les abandonne. Auſſi la vertu ne conſiſte-t-elle jamais parmi eux en grimaces & en démonſtrations affectées. Tout y eſt ſolide, & répond au caractère de leur génie. Les Catholiques ne leur rendent point aſſez de juſtice de ce côté-là : ils s'imaginent fauſſement que la Religion eſt négligée en Angleterre. Mais s'ils ſçavoient qu'il n'y a point de Païs au monde, où le ſervice de l'Egliſe ſe faſſe avec plus de décence & de modeſtie, où les Enfans ſoient élevés plus chrétiennement, où les vices ſcandaleux ſoient moins ſoufferts, où les Vérités de l'Evangile ſoient prêchées plus ſolidement, ils reviendroient ſans doute de cette opinion. On y a détruit les Abbayes & les Mo-

naſtères : vous trouverez peu de Catholiques qui ne ſe perſuadent là-deſſus, que c'étoit uniquement pour enrichir le monde des dépouilles de l'Egliſe : ils ignorent que les Anglois y ont ſubſtitué des établiſſemens, ſans comparaiſon plus utiles. On ne voit en Angleterre, dans les Villes & dans les plus ſimples Villages, que des Hôpitaux pour les Malades, des Maiſons de Charité pour la retraite des Pauvres, des aſiles pour les Vieillards de l'un & de l'autre ſexe, des Ecoles pour l'inſtruction des Enfans, enfin mille monumens de piété & de zéle pour la Religion & la Patrie. Quel eſt l'homme de bon ſens, qui ne préférât point ces ſages & religieuſes fondations à nos Couvens & à nos Monaſtères, où l'on ne ſçait que trop que la fainéantiſe & l'inutili-

té s'honorent quelquefois du nom de haine du monde & de contemplation des Vérités céleſtes ?

Le Marquis interrompit cette effuſion de mon eſtime pour les Anglois : je gage, me dit-il en riant, que les diſcours de M. l'Evêque de Chicheſter vous ont rendu Proteſtant ; car tout ce que vous me dites là ſent un peu l'eſprit de la Réformation. Je ſuis, lui répondis-je, ce que je crois devoir être en matiere de Religion. Ce n'eſt ni le nom de Catholique, ni le nom de Proteſtant, qui me détermine ; c'eſt la connoiſſance de la Vérité, que je crois avoir acquiſe il y a long-tems par la faveur du Ciel & par mes réflexions. Mais quand je ſerois Evêque Italien, c'eſt-à-dire livré aux plus exceſſives préventions, je n'aurois pû m'empêcher, en

Angleterre, d'ouvrir les yeux ſur ce qui s'y préſente, & par conſéquent de reconnoître ce que j'en ai dit & ce que je ne craindrai jamais de répéter.

Cet entretien dura ſi long-tems, qu'au lieu des côtes d'Angleterre, que nous avions perdues de vûe, nous commençâmes à découvrir celles de France. Le vent continuant d'être favorable, nous arrivâmes en fort peu de tems à Calais. L'impatience du Marquis lui faiſoit ſouhaiter de partir ſur le champ; mais, ſous prétexte de voir les fortifications de la Ville, je le priai d'y paſſer le reſte du jour & la nuit. J'avois deſſein de prendre quelques momens, pour méditer ſur la conduite que j'allois tenir avec lui. Ce n'eſt pas que j'euſſe différé ſi tard à y penſer; mais le projet même, que

j'avois formé, demandoit que nous ne nous pressassions pas de partir. J'avois d'abord supposé comme une chose nécessaire, que je ne menerois point le Marquis à la Terre de ma Fille. S'il n'étoit pas guéri de sa passion pour ma Niéce, il étoit du moins accoûtumé en quelque sorte à ne la pas voir. C'étoit un commencement de guérison, que je ne voulois pas rendre inutile en le rapprochant d'elle : mais la difficulté étoit d'imaginer des prétextes. Je ne pouvois le mener à Paris : M. le Duc son Pere m'avoit déclaré qu'il ne souhaitoit pas qu'il y parût, avant la fin de nos voiages. Il me vint à l'esprit de le conduire au Château, que M. le Duc avoit près de l'Abbaye où j'avois passé quelques années dans la retraite. Je lui fis entendre qu'étant au

milieu de la belle ſaiſon, il y avoit apparence que nous le trouverions-là ; & je lui perſuadai que nous ne pouvions pas, avec bienſéance, manquer de lui aller rendre nos devoirs, en rentrant dans le Royaume, après quatre ou cinq mois d'abſence. Comme je parlois de l'accompagner, il n'eut rien à m'oppoſer ſur cette propoſition. J'écrivis en ſa préſence une lettre à ma Fille, pour lui marquer notre retour en France, & j'ordonnai à Scoti de partir en Poſte pour la lui porter. Mais j'en écrivis une autre en ſecret à M. le Duc, par laquelle, en lui donnant avis de notre arrivée, je le priois de ſe rendre dans ſa Terre, où nous l'irions joindre en peu de jours, & où je remettois à lui communiquer les raiſons qui m'obligeoient de lui faire cette priere. Je don-

nai ſecretement ordre à Scoti de paſſer par Paris, avant que d'aller chez ma Fille, & de rendre cette lettre en mains propres à M. le Duc. Nous partîmes de Calais le lendemain. Je trouvai moien, ſans affectation, d'allonger notre route ſous divers prétextes ; de ſorte que n'étant arrivés que le ſixiéme jour dans les Terres de M. le Duc, nous apprîmes qu'il y étoit dès le jour auparavant.

Dans le premier entretien particulier que j'eus avec lui, je lui découvris ce qui m'avoit amené. Il tomba d'accord de la néceſſité de retenir le Marquis, pendant que j'irois chez ma Fille. La raiſon la plus ſpécieuſe fut celle de lui faire voir une partie de ſes Parens, avant que de recommencer de nouveaux voiages. Je paſſai trois jours avec eux, au bout

desquels je me disposai à partir. Le Marquis parut fort affligé de demeurer après moi : cependant comme il ne se doutoit nullement de la cause de notre séparation, il la supporta patiemment, dans l'espérance de venir me réjoindre, aussi-tôt qu'il auroit vû sa famille. Il s'y prit fort adroitement, pour écrire à ma Niéce avant mon départ. J'étois sans Valet, ayant fait partir Scoti de Calais, avec ordre de m'attendre chez ma Fille. Mon dessein étoit de prendre le Carosse public. Le Marquis représenta, secretement, à son Pere, qu'il ne seroit pas civil de me laisser partir dans la voiture commune, & qu'il falloit me donner un Carosse ou une Chaise de la maison. M. le Duc, qui n'y avoit pas fait attention, entra dans toutes ses vûes, & fut

le premier à me faire honnêtement cette propoſition. J'acceptai la Chaiſe, avec quelque réſiſtance. Ce fut Briſſant, qui fut nommé pour la ſuivre à cheval ; car j'ai oublié de dire que malgré la menace que je lui avois faite à Londres, de le congédier en arrivant en France, il avoit obtenu de nous ſon pardon par ſes prieres & par des aſſurances d'une meilleure conduite. Etant arrivé, le ſoir, à la premiere ville où je devois paſſer la nuit, & réfléchiſſant ſur les affaires du Marquis & ſur les miennes, il me tomba dans l'eſprit que Briſſant n'étoit pas ſans quelque ſecrete commiſſion de ſon Maître. Il ſe fit preſſer ſi long-tems, que je ne doutai point qu'il ne fût engagé au ſilence par de grandes promeſſes. Enfin lui aiant fait entendre que ſi je découvrois qu'il m'eût trom-

pé, il ne demeureroit pas un quart-d'heure avec nous, il tira de ſa poche une lettre, qu'il avoit envéloppée avec beaucoup de ſoin, & il me la préſenta. Je lui dis que j'étois content de lui, & qu'il pouvoit ſe retirer. J'ouvris la lettre. Voici ce qu'elle contenoit; je la tranſcris mot-à-mot.

» Trop chere, mais trop cruel-
» le ou trop inconſtante Nadine,
» (c'étoit, comme j'ai dit, le nom
» de ma Niéce,) eſt-ce de votre
» rigueur ou de votre change-
» ment que je dois me plaindre!
» J'étois partis de France avec
» l'opinion d'être aimé de vous.
» Vous m'aviez permis de le
» croire. Quelles eſpérances ne
» formois-je point, ſur une per-
» miſſion ſi douce & ſi flatteuſe!
» Avez-vous oublié l'excès de ma
» joie? Ne vous répondoit-il pas
» de celui de ma tendreſſe? Ce-

» pendant, par une cruauté que
» je ne puis comprendre, ou par
» un oubli qui me cause encore
» plus de douleur, vous avez
» rendu misérable, pendant quatre
» mois, un cœur dont vous aviez
» commencé la félicité, & qui
» n'en a plus à espérer s'il est vrai
» qu'il vous retrouve dure ou in-
» fidelle. A quoi faut-il que j'at-
» tribue votre silence? Ce n'est
» point à la colère du Ciel, qui
» ne sçauroit condamner la sin-
» cérité de mes sentimens, &
» l'innocence de mes desirs. Ce
» n'est pas non plus à la trahison
» de notre Correspondant, qui
» s'étoit engagé par serment à
» m'être fidéle. Ce ne doit donc
» être qu'à vous-même. Si cette
» triste conjecture est certaine,
» il ne me reste qu'à mourir
» promptement; car la vie va

» devenir pour moi un fardeau ;
» que je ne me ſens point la
» force de ſupporter. Apprenez-
» moi du moins ce qu'il faut que
» je penſe de vous. Mon Valet
» vous ſervira fidélement. Vous
» ſçaurez, de M. de Renoncour,
» la raiſon qui m'empêche de me
» rendre près de vous avec lui.
» C'eſt un nouveau malheur, qui
» achevera de me perdre, ſi vous
» ne me conſolez par un mot de
» réponſe. Souvenez-vous de vos
» promeſſes & de mes ſermens.
» Souvenez-vous de vos bontés,
» de vos charmes, de ma tendreſ-
» ſe infinie, de mon reſpect, de
» ma fidélité ; & ſongez ſi je puis
» perdre l'eſpérance d'être aimé
» de vous, ſans mourir. Adieu
» chere Cruelle. »

Je fus fâché de voir, après avoir lû cette lettre, que je n'a-

vois point de parti à prendre qui pût m'être agréable. Je ne trouvois point de tempéramment entre ces deux choses ; ou de renvoier seuls Amulem & ses enfans en Asie, si je voulois continuer de prendre soin de la conduite du Marquis dans ses voiages ; ou de rompre entierement les engagemens que j'avois avec M. le Duc son Pere & avec lui, si je voulois jouir quelque tems de la présence d'Amulem & l'accompagner ensuite à son départ, comme je m'étois proposé de le faire pendant une partie de sa route. Ce qui me chagrinoit le plus, c'étoit de me voir obligé de prendre promtement une résolution ; car je ne voulois point tromper M. le Duc par une fausse espérance de me voir retourner avec son Fils. D'ailleurs, je n'aurois pû

abandonner le Marquis ſans une peine extrême ; il m'étoit devenu ſi cher, que je ne mettois plus de différence entre lui & ma Fille. Je continuai de marcher, dans ces irréſolutions. Elles me cauſoient une inquiétude ſi viſible, que toute ma Famille s'en apperçut à mon arrivée. Je reçus néanmoins leurs careſſes, avec un retour égal d'affection. J'étois charmé de me retrouver au milieu de tant de perſonnes, dont je pouvois m'aſſurer d'être aimé tendrement. Mylady R..... parut extrêmement touchée du plaiſir de me revoir. Je ne pus me défendre auſſi d'en reſſentir beaucoup ; & quoique je me fuſſe armé de toute ma force contre le pouvoir de ſes charmes, je continuai de ſentir qu'il n'eſt point d'âge ni de réflexions, qui puiſſent arrêter les

mouvemens du cœur. Je l'aimerai, dis-je en moi-même ; je vois bien qu'une plus longue résistance seroit inutile : mais je sçaurai du moins régler tellement mon amour, & le tenir même si secret, qu'il ne sera, ni scandaleux, ni criminel.

J'avois à m'éclaircir de tant de choses avec ma Fille, que je ménageai le plutôt qu'il me fut possible un entretien particulier avec elle. Comme cette chere Fille étoit la meilleure partie de moi-même, je lui communiquois sans réserve mes pensées. Elle avoit un sens droit, & un jugement solide, qui la rendoit capable de me donner un bon conseil. Elle étoit avec cela dans une situation d'esprit tranquille ; car elle menoit une vie très-heureuse, & rien ne paroissoit devoir

l'affliger que les infortunes de son Pere. Je commençai par lui demander ce qu'elle pensoit de ma Niéce Nadine, & si elle n'avoit rien découvert de son intrigue avec le Marquis. Elle me dit que cette aimable petite Créature avoit toujours été mélancolique, pendant notre absence; qu'elle avoit cherché la solitude; & que malgré les divertissemens qu'on avoit tâché de lui procurer, elle s'échappoit souvent, pour se promener seule dans le bois pendant des heures entieres. Ma Fille me dit aussi qu'après avoir reçû ma lettre de Londres, elle avoit fait appeller son Bailli; qu'elle l'avoit forcé d'avouer la promesse qu'il avoit faite au Marquis, de recevoir ses lettres pour Nadine & celles de Nadine pour lui; que l'aiant menacé de son ressenti-

ment s'il ne lui apportoit pas toutes celles qu'il recevroit, il lui en avoit mis en main trois du Marquis, en différens tems, mais qu'il n'en avoit reçû aucune de ma Niéce. Que ferons-nous donc, dis-je alors, pour les guérir de cette inclination, qui peut avoir des ſuites fâcheuſes? Ma Fille me répondit qu'elle n'y voioit pas tant de difficulté : que Nadine étant ſage & bien élevée, il ne falloit rien craindre d'elle, qui pût nous faire deshonneur ; que par précaution, néanmoins, il ſeroit à propos de l'éloigner du Marquis, & de leur ôter toutes les occaſions de ſe voir. C'eſt la difficulté, répliquai-je ; car le Marquis s'attend que nous exécuterons le projet du voiage d'Allemagne, pour conduire Amulem & ſes Enfans juſqu'à Vienne. Ma Fille

m'apprit alors qu'elle eſpéroit retenir Nadine en France ; qu'elle croioit avoir ébranlé Amulem par ſes raiſonnemens & par ſes inſtances, & que pour peu que je vouluſſe la ſéconder par mes prieres, elle ne doutoit point qu'il ne conſentît à nous la laiſſer. Je lui ai repréſenté, me dit-elle, que s'il aime ſa Fille, il doit ſouhaiter de la voir heureuſe ; qu'il eſt impoſſible qu'elle le ſoit jamais dans un Serrail, après avoir goûté nos manieres de France ; qu'il ne perdra pas plus à me la donner, qu'à la reconduire en Turquie, où elle ne ſera pas plutôt mariée, qu'il ſe verra privé de ſa vûe pour toujours ; qu'il ignorera même ſi ſon Mari Turc en uſe bien avec elle ; au lieu qu'en la laiſſant entre mes mains, il ſera certain qu'elle eſt avec de chers

Amis, qui l'aimeront tendrement, qui lui donneront quelquefois de ſes nouvelles, & qui ne manqueront point de lui trouver un établiſſement honnête & avantageux, qui la rendra plus heureuſe que la Maîtreſſe favorite du Grand-Seigneur. Nous l'obtiendrons donc de mon Oncle, continua-t-elle, & nous la mettrons pour quelques années dans un Couvent. Elle achevera de prendre nos manieres, & elle aura le tems d'oublier le Marquis. J'embraſſai ma Fille, pour la remercier d'un expédient ſi heureux.

Je lui demandai enſuite comment elle avoit reçûe Mylady R.., & quelle opinion elle avoit de cette belle Dame. Elle m'aſſura qu'elle étoit charmée de ſes manieres & de ſa conduite. Dans les premiers jours de ſon arrivée,

me dit-elle, je la trouvai ſombre & réſervée ; elle parloit peu & elle ſembloit nous examiner avec attention : mais lorſqu'un peu d'habitude nous eut rendues plus familieres, elle m'ouvrit ſon cœur, d'un air ſi naturel & ſi charmant, que je l'ai chérie depuis comme une ſœur. Elle m'a raconté tous ſes malheurs, ajoûta ma Fille ; elle ne m'a pas même caché l'inclination violente qu'elle s'eſt ſentie pour vous, & qu'elle conſerve encore ſi bien, qu'elle m'en entretient tous les jours. J'interrompis ce diſcours, que je n'aurois pû entendre long-tems ſans rougir. Je tâchai de faire prendre un autre tour à notre converſation ; mais je ne le fis pas aſſez habilement, pour tromper ma Fille. Que je ſerois contente, mon cher Pere, interrompit-elle tout-

tout-d'un-coup, ſi je ne me trompe pas dans mes conjectures ! Si ce que je penſe eſt vrai, je donnerois ma vie pour Mylady R..... Que voulez-vous dire? lui répondis-je en rougiſſant ; je ne conçois rien à ce diſcours, ni à votre exclamation. Je vous demande pardon mille fois, reprit-elle, en m'embraſſant ; mais ſi vous aimez un peu votre unique Fille, vous ne lui cacherez point les ſentimens de votre cœur. Pour moi, je ne vous déguiſerai pas les miens. Je ſerois charmée que la tendreſſe de Mylady pût vous cauſer un peu d'émotion, & qu'elle vous fît perdre cette impatience de retourner à la ſolitude, dont vous m'avez entretenue depuis deux ans dans toutes vos lettres.

Je demeurai quelque tems en

ſilence, à la fin de ce diſcours. Je tenois les yeux baiſſés; & dans la confuſion des mouvemens qui ſe paſſoient dans mon cœur, je ne ſçavois quels termes je devois choiſir pour m'exprimer. Ah ma Fille! lui dis-je enfin; quel ſouhait faites-vous pour votre Pere! Songez-vous que dans peu de jours il faudra penſer aux apprêts de ma ſépulture? Vous ne voyez que trop que je commence à peſer ſur la terre. Comment pouvez-vous me parler d'amour, & d'autres émotions de cœur que celles que la crainte de la mort doit me cauſer? Au lieu de devenir plus ſérieuſe par ma réponſe, elle ſe mit à rire, & à m'aſſurer que j'avois ſi peu l'air moribond, que Mylady R.... ne parloit qu'avec extaſe de ma bonne mine. J'avoue que je ne pus m'empêcher

de sourire moi-même de cette plaisanterie. Cependant je n'étois pas moins émû au fond de l'ame. Je repris, d'un ton aussi triste que le premier ; r o 1, ma chere Fille, il ne convient plus à votre Pere de penser aux folies de l'amour. Les sources de la joie & du plaisir sont taries dans mon cœur. Je vois votre Mere qui me tend les bras, & qui m'appelle après elle. Je ne ferai point le sourd, lorsque le Ciel m'accordera de la suivre. Cependant, comme j'ai trop de confiance en vous pour vous rien cacher, je vous avouerai que les charmes séduisans de Mylady R... m'ont causé de l'inquiétude. Vous m'avez vû rougir, au commencement de votre discours ; c'étoit du reproche que mon cœur se faisoit de sa foiblesse. Je ne vous fais pas cet aveu, pour être flatté

ni encouragé ; au contraire, je veux prévenir par-là vos ſollicitations. Si vous avez à prendre parti pour quelqu'un, il faut que ce ſoit pour votre Pere. Ne me parlez de Mylady R.... que comme d'une perſonne qui mérite l'eſtime de tout le monde. Quand vous me demanderez pour elle des ſentimens plus particuliers, je me plaindrai que vous manquez d'amitié pour moi, ou bien je vous accuſerai de m'en donner de fort mauvaiſes marques. Ma Fille, m'entendant parler ſi ſérieuſement, craignit de m'avoir déplû. Elle me fit connoître cette crainte. Je l'embraſſai, avec toute la tendreſſe de mon cœur. Vous m'êtes trop chere, lui dis-je, pour rien faire dont je puiſſe jamais me tenir offenſé. Je ſuis bien aiſe même que vous m'aiez don-

né cette occasion de m'expliquer comme j'ai fait. J'en tirerai la consolation de pouvoir continuer de vous découvrir mes sentimens, par rapport à Mylady R.... ; & si j'avois le malheur de me trouver plus foible que je ne dois, je suis bien sûr que mes foiblesses ne peuvent être déposées plus fidélement que dans le sein de ma chere Fille. Avant que de finir cette longue conversation, je lui demandai si Mylady ne s'étoit jamais ouverte à elle sur ses desseins d'établissement, ou sur le lieu qu'elle vouloit choisir pour sa retraite dans la suite de sa vie. Elle me dit, que si les protestations de cette Dame étoient sinceres, elle ne chercheroit point d'autre retraite que le lieu où elle étoit, & où elle juroit qu'elle se croioit plus heureuse que parmi

les plaiſirs de la Cour d'Angleterre.

La maniere, dont nous paſſâmes le tems pendant quinze jours dans la terre de ma Fille, fut une des plus charmantes époques de ma vie. La ſanté, la joie, l'amitié, l'ouverture & la communication de cœur, l'empreſſement de s'obliger & de contribuer à la ſatisfaction commune ; enfin, tout ce qui peut rendre agréable & amuſante une ſociété de perſonnes qui s'eſtiment & qui s'aiment, parut ſe réunir en notre faveur ſans la moindre interruption. Je reçus de Mylady R... cent témoignages d'eſtime,& d'une honnête affection. Je ne lui en donnai pas moins de mon reſpect, mais ſans entrer dans un détail particulier de ſentimens, que j'étois réſolu d'éviter. Je trouvois aſſurement

de la douceur dans son entretien ; j'admirois ses charmes ; mais soit que mon cœur fût occupé de la satisfaction d'être auprès d'elle, soit que mes efforts l'eussent rendu plus soumis, je n'y remarquai point de mouvemens que le devoir m'obligeât de combattre & de réprimer. Pour elle, je trouvai dans toutes ses maniéres cet air de modestie qui releve les charmes de la beauté, & dont il lui avoit été pardonnable de s'écarter un peu, dans la violente situation où je l'avois vûe à Londres. Amulem & ses deux Enfans s'exprimoient si aisément en François, qu'on ne s'appercevoit presque point qu'ils fussent Turcs. Ils s'étoient mis à la Françoise. Nadine étoit toujours dans son déguisement, sous le nom de Memiscès. Mylady même ne la con-

noissoit pas autrement. Nous résolumes néanmoins, ma Fille & moi, de lui ôter ce masque, & de lui faire prendre les habits qui convenoient à son sexe ; mais ce ne fut qu'après avoir fait un nouvel effort, pour obtenir d'Amulem qu'elle nous restât après son départ. Il eut beaucoup de peine à se laisser vaincre. Son consentement ne se donna même qu'avec des larmes. Il l'accorda néanmoins, à condition que le Marquis mon Gendre & ma Fille lui tiendroient lieu de Pere & de Mere, & qu'ils en prendroient même le nom. Nous fimes cette cérémonie avec éclat. Tous les voisins de mon Gendre furent invités. Nadine parut si brillante, sous sa nouvelle parure, qu'elle fit d'abord plus d'une conquête. Nous en eûmes une trop bonne

preuve trois ſemaines après, par l'ardeur de deux jeunes Gentilshommes, qui la demanderent en mariage preſque en même-tems, & par les funeſtes ſuites de cette demande.

Pendant que j'étois ſi agréablement occupé, je reçus une lettre de M. l'Abbé du Bois, que nous avons vû depuis Cardinal & premier Miniſtre, par laquelle il me marquoit, de la part de S. A. R. M. le Duc d'Orleans, de me rendre inceſſamment à Paris. Un ordre de cette nature me ſurprit beaucoup, moi qui ne me croiois connu que de très-peu de perſonnes, & qui prenois ſi peu de part aux affaires de l'Etat, qu'à peine liſois-je quelquefois la Gazette. Je conſultai ma famille ſur cet événement. Nous convinmes qu'avant que de me rendre à Paris,

je passerois chez M. le Duc de ...
dont les avis & la protection m'étoient assurés. Je pris la poste, pour faire plus de diligence. M. le Duc ne parut point surpris de la lettre que j'avois reçûe. Il m'expliqua le mystère. J'ai parlé de vous, me dit-il, à l'Abbé du Bois, comme d'un homme d'esprit, qui m'a fait le plaisir d'accompagner mon Fils en Angleterre, & qui a passé quatre ou cinq mois avec lui. Vous verrez que cet Abbé, qui est destiné *in petto* par S. A. R. à l'Ambassade de Londres, est bien-aise de vous consulter sur les affaires de ce Païs-là. Je partis le lendemain pour Paris. Après y avoir pris quelques heures de repos, à mon arrivée, je me rendis au Palais Roial, où M. l'Abbé du Bois faisoit sa demeure. Je me fis annon-

cer. On ne tarda point à m'introduire. M. l'Abbé me reçut honnêtement ; & sans s'arrêter plus d'une minute avec moi, il me pria de l'accompagner chez M. le Duc-Régent.

Nous trouvâmes ce Prince, avec deux Dames : l'une étoit, comme je l'ai sçû depuis, Madame la Comtesse de P. & l'autre Madame la Marquise de F. Elles demeurerent avec nous. S. A. R. aiant sçû de l'Abbé qui j'étois, me fit dire de m'approcher. Vous êtes, Monsieur, me dit-il, un homme d'expérience, qui avez voiagé récemment en Angleterre ; m'apprendrez-vous quelque chose de nouveau qui concerne ce Païs-là ? Je répondis, que mes observations s'étoient moins attachées aux affaires d'Etat, qu'au caractère des Anglois & aux cou-

tumes du Païs. Mais enfin, reprit S. A. R. vous y avez été témoin de tant de grands événemens, qu'il eſt difficile que vous n'y aiez pas porté votre attention. Que penſez-vous des affaires d'Ecoſſe & des diviſions du Parlement? Je m'expliquerai avec liberté, Monſeigneur, repartis-je, puiſque V. A. R. me fait l'honneur de m'interroger. Je ne crois pas que ce ſoit l'hiſtoire de la révolte d'Ecoſſe, dont elle me demande le récit; elle en eſt ſans doute bien informée. Pour ce qui regarde la diſpoſition préſente des eſprits, je ne vous cacherai pas, Monſeigneur, que je la crois toute différente de ce qu'on s'imagine en France. Le Prince Prétendant a trouvé de la facilité à ſoulever l'Ecoſſe & quelques Provinces d'Angleterre. Il auroit fait d'a-

bord beaucoup davantage, ſi le courage ou l'adreſſe ne lui eût pas manqué; mais par ſa faute, ou par celle de ſon conſeil, il a porté la guerre où il importoit peu qu'elle fût, & il a negligé le ſeul endroit d'où dépendoit tout le ſuccès de ſon entrepriſe. Je parle de la Capitale. C'étoit-là qu'il avoit beſoin d'un chef réſolu, pour mettre en mouvement cent mille braves Jacobites, qui étoient prêts à répandre leur ſang pour ſa querelle. J'ai vû des effets ſurprenans de leur zéle; & je ſçais, par des informations certaines, que le nombre en étoit incroiable; mais leurs diſpoſitions ſont bien changées. Ils rejetteroient maintenant le Prince, ſi la Maiſon d'Hanover lui cédoit la Couronne. J'ai vû ce changement, continuai-je, arriver par degrés. Ils fu-

rent indignés d'abord qu'il n'y eût point, parmi ses Partisans, un homme de marque assez dévoué à son service, pour oser s'introduire à Londres & venir y tenter un soulevement. Ils apprirent, bien-tôt après, que sur un petit avantage remporté en Ecosse, il s'amusoit à se faire couronner dans une bicoque, & cela sans s'expliquer sur la Religion ni sur les privileges, quoiqu'il eût fait espérer à cet égard les plus belles choses du monde dans ses Manifestes. Cette nouvelle leur inspira tout à la fois du mépris & de la défiance. Comment leur affection se seroit-elle soutenue pour un Prince qui entendoit si mal ses intérêts, & qui paroissoit faire si peu d'attention à ceux de ses Serviteurs? Ajôûtez à cela sa prompte retraite, ou plutôt sa fuite, tandis que

tant de braves gens se sacrifioient pour lui à Preston, & qu'il lui restoit en Ecosse un Corps d'armée considérable, dont il vint publier lui-même la liste en France & à Avignon. Toutes ces fautes de prudence, ou de courage, ont fait sur les Anglois une impression, dont ils ne reviendront jamais : de sorte qu'il n'est pas vrai, Monseigneur, comme on se l'imagine ici, qu'il reste au Prince Prétendant un si grand nombre de Partisans en Angleterre.

Pour ce qui concerne le Parlement, S. A. R. doit se persuader que ses débats & ses divisions peuvent être quelquefois préjudiciables aux loix du Païs, à l'Eglise, au Commerce, à la tranquillité de la Nation, mais qu'elles ne le seront jamais à sa sûreté. Je veux dire que le génie des

Anglois eſt de ſe déchirer intérieurement lorſqu'ils ſont tranquilles au-dehors, de ſe diviſer en Factions & en Partis, qui ne ſe ménagent point, & qui n'épargnent rien pour ſe ſupplanter; mais à quelques excès qu'ils puiſſent porter leurs haines domeſtiques, il arrive rarement que leurs Voiſins en profitent. Ils reſſemblent aux chiens de la fable. C'eſt toujours l'intérêt le plus preſſant qui les détermine. Ils ſuſpendent leurs animoſités particulieres, lorſqu'il eſt queſtion de la ſûreté publique. Ils ſe hâtent tous enſemble de ſe defaire de l'Ennemi commun, pour ſe procurer la liberté de ſe battre entr'eux, ſans être interrompus.

M. le Duc d'Orleans me répondit, en ſouriant, que des gens de ce caractère devoient être mé-

nagés. Il eſt vrai, Monſeigneur, continuai-je, que les Anglois ſont de rédoutables Voiſins; mais je ſuis trompé ſi leur amitié eſt auſſi utile à la France, que leur haine lui peut être dangereuſe. Ils ſont en état de nous incommoder beaucoup, cela eſt ſans contredit; mais de quel avantage nous eſt leur amitié? nos vins, nos huiles, & notre ſel trouvent aſſez à ſe débiter ſans eux. Ils les achetent même de nous, beaucoup plus cher en tems de guerre. De notre côté, nous ne tirons rien de leur Païs à la réſerve du Tabac; & qui nous empêche de le tirer directement, comme eux, de nos Plantations d'Amérique? Les autres marchandiſes qui nous viennent d'Angleterre nuiſent à nos Manufactures, & ôtent le pain à nos Ouvriers. S'il eſt donc vrai, com-

me le pense V. A. R. que les Anglois sont à ménager, c'est moins pour le bien que nous en tirons, que pour le mal qu'ils peuvent nous faire. J'ai pour principe, reprit le Prince, que la haine ou l'amitié des Anglois n'est point une chose indifférente à la France; & pour peu qu'ils veuillent entendre raison, je n'épargnerai rien pour vivre en bonne intelligence avec eux. Je pris la hardiesse de lui dire que S. A. R. venoit de leur en donner une preuve éclatante, en obligeant le Prince Prétendant de s'éloigner du Roiaume. J'ai fait, dit-il, jusqu'à présent, pour ce malheureux Prince, beaucoup plus que je ne devois; mais puisqu'il use si mal de ses avantages, je n'ai plus rien à lui offrir que de la compassion. Je passai ainsi plus d'une heure à

ſatisfaire aux diverſes queſtions de ce Prince. Enſuite M. l'Abbé du Bois lui demanda s'il avoit autre choſe à m'ordonner : il lui répondit que non, mais qu'il lui conſeilloit de tirer de moi tous les éclairciſſemens qu'il pourroit, touchant l'Angleterre.

Nous nous retirâmes. M. l'Abbé me pria de retourner avec lui à ſon appartement. Nous y eumes une longue conférence, ſur les mœurs & les uſages des Anglois. Je le trouvai homme d'eſprit, mais ſans autres lumieres que celles que donne l'uſage du monde. Il falloit qu'il fût très-peu ſçavant pour me paroître tel, à moi qui n'ai jamais fait d'étude profonde & appliquée. Je remarquai deux choſes, dans ſa converſation ; l'une, qu'il lui échappoit ſouvent de jurer le nom de Dieu

d'une maniere toute profane ; l'autre, qu'il n'étoit pas ennemi du beau ſexe. Il me fit un grand nombre de queſtions ſur la beauté des Dames Angloiſes, avec une curioſité qui s'étendoit juſqu'aux minuties. C'eſt dommage, M. l'Abbé, lui dis-je un peu malicieuſement, que vous ſoiez d'une condition qui vous exclut des faveurs de ces aimables Dames. Il me répondit, avec une naïveté qui me fit rire : oh ! la condition n'y fait rien en Angleterre, puiſque c'eſt l'uſage que les Eccléſiaſtiques y ſoient mariés. Il eſt vrai, repartis-je, qu'on doit ſe conformer aux coûtumes du Païs où l'on eſt. Il me fit l'honneur de m'inviter à ſouper. Je m'y trouvai en fort bonne compagnie. Toute la converſation roula ſur les femmes. Je fus inſtruit, en trois ou

quatre heures, de toutes les avantures amoureuses de Paris. Mais je ne m'arrêterai point ici à les rapporter, n'aiant pas dessein de faire une chronique scandaleuse de ces Mémoires. Ce qui me fut le plus agréable, dans ce repas, ce fut d'apprendre que le Prince Dom Manuel de Portugal étoit arrivé à Paris. Je m'informai de sa demeure : il s'étoit logé chez le Comte de Ribeira, qui avoit loué l'Hôtel de Bretonvilliers. J'y allai, le lendemain matin, pour rendre mes respects à ce Prince. Je le trouvai qui descendoit de son Appartement, pour monter en Carosse. Il me reconnut, & il eut la complaisance de retourner un moment à sa Chambre, pour m'accorder l'honneur de l'entretenir. Il me demanda des nouvelles du Marquis, & il parut

fâché de ne le pas trouver à Paris. Je remarquai, à l'air content qui brilloit dans ses yeux, que le souvenir de Donna Clara de Bermudo ne l'occupoit plus si fortement. Il ne m'en parla point : je n'eus garde de lui en renouveller la mémoire. Dom Tellès de Sylva l'accompagnoit toujours. Le Comte de Ribeira donna, quelques jours après, une Fête, dont la magnificence fut admirée : à l'occasion de la naissance de Dom Carlos. S. A. R. lui fit l'honneur d'y assister, avec Madame la Duchesse de Berry, tous les Princes, & tous les Ministres Etrangers. Dom Tellès eut la bonté de m'y faire donner une place avantageuse. J'eus peine à reconnoître Madame la Duchesse de Berry, qui me parut grossie prodigieusement. Je l'avois vûe cinq

ou ſix ans auparavant, & j'avois admiré la délicateſſe de ſa taille & de ſes traits. Une Dame doit être extrêmement paſſionnée pour les plaiſirs, lorſqu'elle les achete ainſi aux dépens de ſa beauté & de ſes agrémens. Ce ne fut, pendant quelques jours, que fêtes & divertiſſemens à Paris. M. le Comte de Stairs, Ambaſſadeur d'Angleterre, fit auſſi un feſtin des plus ſplendides, à l'occaſion de l'anniverſaire de la naiſſance du Roi ſon maître. Il donna preſqu'en même tems deux Bals fort extraordinaires; l'un au Bois de Boulogne, à la clarté de la Lune & d'une infinité de flambeaux; l'autre Maſqué, aux Champs Eliſées, vis-à-vis du jardin des Thuilleries. Je n'étois point aſſez dans le goût des plaiſirs, pour aſſiſter à ces divertiſſemens. Je m'en

procurai un, plus conforme à mon âge & à mon humeur; ce fut d'aller aux Chartreux, où l'on m'avoit dit que le M.... venoit de ſe retirer, pour y paſſer le reſte de ſa vie. Le monde, qui donne un tour empoiſonné aux plus ſaintes actions, n'avoit pas manqué d'interpréter mal les motifs de cette retraite.

On prétendoit que c'étoit le chagrin de ſe voir négligé par le Miniſtère, qui avoit inſpiré cette haine du monde au M...., & le dépit qu'il avoit eu de perdre quelques Emplois. Il y a peu d'apparence, puiſqu'il fut bien récompenſé de la démiſſion qu'il en avoit donnée. Mais la meilleure preuve de la droiture de ſes intentions étoit la tranquillité qui paroiſſoit ſur ſon viſage, lorſque j'eus l'honneur de le ſaluer. Je n'avois point celui d'être connu

de lui ; cependant nous liâmes une converſation de deux heures, où je me fortifiai plus que jamais dans le mépris du Monde & dans l'inclination pour la retraite. Je me ſouviens qu'il me dit, entre mille choſes, qu'il ne s'étonnoit pas que la légereté du premier âge, & la chaleur des paſſions, dérobaſſent pour quelque tems aux yeux des hommes la vûe des Vérités terribles de la Religion; mais qu'un Vieillard, continua-t-il, qu'un homme de mon âge ne revienne pas du déſordre & ne penſe point aux intérêts d'une autre vie ; c'eſt ce que je regarde comme le dernier excès de folie & d'aveuglement. Il me diſoit encore : conſidérons les choſes dans le ſens le plus favorable au vice. Je ſuppoſe l'éternité incertaine ; je la ſuppoſe même contradictoire

& impoſſible ; mais je n'ai pas la moindre raiſon de croire que cette vie ne ſera pas ſuivie d'une autre, où je me trouverai bientôt ſans pouvoir m'en défendre, comme je me ſuis trouvé dans celle-ci ſans y avoir contribué. Quand ce ſeroit une vie courte, périſſable, ſemblable à celle-ci, je ſuis à la veille d'y entrer. Je ſuis convaincu, par l'exemple de ſix mille ans, que ma tranſlation eſt très-prochaine. Serois-je ſenſé, de ne pas emploier le peu de momens qui me reſtent, à y penſer ? Je me compare à un homme qui eſt prêt à changer de maiſon, & qui s'occupe volontiers à démeubler celle qu'il quitte, pour s'en préparer une nouvelle. Ainſi, ajoûta le M..., loin de me répentir de ma retraite, je crains ſeulement qu'elle ne ſoit trop l'effet de ma

raiſon, & que la Religion n'y ait moins de part que de ſimples vûes de l'Amour-propre, qui veille à ſon bien-être dans un avenir obſcur & inconnu. Le M.... me pria, en finiſſant notre entretien, de lui faire connoître qui j'étois. Je lui répondis, que je ne méritois point cette obligeante curioſité, & que ce que j'avois de plus eſtimable étoit une grande reſſemblance de ſentimens avec les ſiens.

Je revins à l'Hôtel du Duc de ......, où j'avois pris mon logement à ſa priere. Le Portier m'apprit qu'il étoit arrivé depuis une heure ou deux. J'allai le ſaluer à l'inſtant, & lui faire le récit de ce qui s'étoit paſſé au Palais-Roial. Il me demanda, ſi j'avois deſſein de demeurer longtems à Paris. Comme je n'avois

plus rien qui dût m'y retenir, je lui répondis que je comptois de partir le lendemain, si ses ordres ne m'arrêtoient pas plus long-tems. Il me dit que loin de m'arrêter, sa pensée étoit de me prier d'aller joindre le Marquis, qui s'ennuioit sans doute à la campagne, & de lui tenir compagnie pendant huit jours, au bout desquels il retourneroit lui-même en Province. Je pris, le lendemain, le chemin de ses Terres. J'y arrivai le soir en poste, me faisant un plaisir de surprendre agréablement le Marquis; mais je fus fort étonné de ne l'y pas trouver. On me dit qu'un moment après le départ de M. le Duc, il s'étoit fait seller un cheval, & que sans autre suite que Brissant, il étoit disparu & n'avoit instruit personne du dessein de son voiage. Je con-

jecturai auſſi-tôt la vérité. Je repris la poſte de grand matin, & je me rendis avec diligence chez ma Fille, où je ne doutois preſque point de le trouver. Il y étoit effectivement. Sa rougeur, en m'appercevant, me fit juger qu'il ne m'attendoit pas ſi-tôt. Il vint pourtant m'embraſſer ; & pour prévenir mes reproches, il m'avoua qu'il craignoit d'avoir fait une faute, en partant de chez lui ſans en avoir donné avis à ſon Pere, ou à moi ; mais qu'étant chez ma Fille, il ne lui ſembloit pas qu'il eût changé de maiſon, puiſque ma famille lui étoit auſſi chere que la ſienne. Le mal étant ſans remede, j'affectai de lui marquer beaucoup de joie de le voir. Je feignis même, pendant toute la ſoirée, de ne pas remarquer ſon empreſſement pour Nadine.

Il badina ingénieusement, sur l'ignorance où il prétendoit avoir été de son sexe; & il se plaignit de moi, pour l'avoir tenu si longtems dans cette erreur. J'aidai moi-même à son badinage, & je m'imagine qu'il se retira fort content de moi, & de lui-même. Je pris ma Fille en particulier, pour l'entretenir de cet accident, qui dérangeoit toutes nos vûes. Elle me confessa qu'il lui paroissoit d'autant plus embarrassant, que la passion du Marquis sembloit s'être accrue, depuis qu'il avoit vû Nadine dans les habits de son sexe. J'ai observé tous leurs mouvemens, me dit ma Fille. Elle a paru le regarder froidement, à son arrivée; mais il a trouvé, malgré mes soins, le moien de l'entretenir en particulier, & je remarque que depuis ce tems-là

ils ont la même ardeur pour se voir & pour se parler. Je crois, ajoûta-t-elle, que le tems de mettre votre Niéce dans un Couvent est arrivé. Il faut seulement que vous preniez soin d'éloigner le Marquis. Je lui promis que dans six jours il seroit avec le Duc, son Pere, qui devoit retourner dans ses Terres. Avant que de me coucher, je fis appeller Brissant. Je lui demandai de quel tour il s'étoit servi, pour cacher à son Maître l'interception de sa lettre. Il me dit qu'à l'aide de quelques mensonges, il s'étoit tiré adroitement d'affaire ; qu'il avoit fait croire au Marquis que sa poche s'étoit percée, en frottant le long de la selle ; & qu'il l'avoit si bien persuadé que non-seulement il avoit perdu la lettre, mais quantité d'autres choses précieuses avec

elle, qu'il en avoit obtenu deux louis d'or pour ſe conſoler de ſa perte. Je lui fis des reproches, de ce qu'un homme d'eſprit tel que lui,avoit eu beſoin de recourir au menſonge, pour une bagatelle. Hélas! Monſieur, me répondit cet effronté, vous ne ſçavez pas que dans notre condition nous ſommes obligés de mentir ſouvent. C'eſt la ſeule choſe d'importance que nous ſoions capables de faire pour le ſervice de nos Maîtres.

Je me mis au lit; mais il me fut impoſſible de repoſer un moment. Je fus ſurpris de me ſentir dans une ſi mauvaiſe diſpoſition. Je ne voiois rien qui dût abſolument me troubler juſqu'à l'inſomnie; il me ſembloit au contraire que depuis quelque tems, je n'avois eu nul ſujet de

me plaindre de la fortune : je la croiois reconciliée avec moi, surtout depuis mon retour d'Angleterre. Cependant, ni ma lassitude, ni cette réflexion, ne purent me procurer un moment de sommeil. O Ciel ! m'écriai-je en me levant, suis-je menacé de quelque nouveau malheur ? je me souviens que c'est la voie que vous avez toujours prise pour m'en avertir. Epargnez ma Fille & le Marquis ; & si vous me préparez quelque nouvelle épreuve, donnez-moi la force de la supporter.

Il étoit tard, lorsque je sortis du lit. Je ne quittai ma chambre qu'à l'heure du dîner. Je trouvai dans la salle cinq ou six Gentilshommes voisins, qui étoient venus voir mon Gendre, & qu'il avoit retenus à dîner. On s'entretint avec honnêteté ; & l'après-

midi on s'occupa diversement, comme on fait à la campagne pour éviter l'ennui. Parmi les six Etrangers, il y en avoit deux qui étoient du même âge que le Marquis, & qui paroissoient, à leurs manieres, aussi pleins de vivacité que lui. C'étoient les mêmes, dont j'ai parlé plus haut. Tous deux avoient conçû une vive passion pour ma Niéce Nadine. Ils avoient laissé passer peu de jours, pendant mon voiage de Paris, sans lui en donner des marques : & quoiqu'ils fussent rivaux, ils gardoient assez bien les dehors pour faire croire qu'ils étoient amis. La vûe du Marquis & son attachement continuel auprès d'elle, leur fit naître des sentimens moins pacifiques. Ils connoissoient néanmoins son nom & sa qualité ; mais l'amour ne respecte rien, & la plûpart des

Gentilshommes de campagne ont d'ailleurs une ſi noble fierté dans leur Province, qu'ils ne s'y croient inférieurs à perſonne. Lorſqu'ils ſe furent donc apperçus que non-ſeulement le Marquis étoit ſans ceſſe près de Nadine, mais qu'elle n'avoit d'attention que pour lui, ils prirent enſemble la brutale réſolution de le mortifier par quelque inſulte, aux yeux même de ma Niéce. L'occaſion s'en préſenta dans le jardin, où ils l'attirerent inſenſiblement avec elle. Ils lui dirent à brûle-pourpoint quelques paroles outrageantes, où il n'entroit ni ſel ni bon ſens. Vif comme étoit le Marquis, il y auroit eu ſur le champ du carnage s'ils avoient eu leurs épées ; elles étoient demeurées dans la ſalle. Il ſe contenta de leur répondre qu'ils étoient des Brutaux, à

traiter à coups de bâton ; & sans en paroître plus ému, il nous ramena Nadine à l'autre côté du jardin. Il la pria, en marchant, de ne rien découvrir de ce qu'elle venoit d'entendre ; elle lui promit tout ce qu'il voulut, parce qu'ignorant nos manieres, elle ne prévoioit pas les suites de cette querelle.

Le Marquis, s'étant promené encore quelques minutes avec nous, nous quitta sans affectation. Il réjoignit les deux Gentilshommes, qui étoient retournés à la salle ; & leur aiant déclaré qu'il falloit se battre, ils convinrent ensemble du tems & du lieu. Il leur promit d'avoir un second. On aura peine à croire sur qui il jetta les yeux pour cela. Ce fut sur Brissant, dont le Lecteur peut se souvenir qu'il avoit éprouvé le

courage en Eſpagne. Briſſant ne démentit point l'idée que ſon Maître avoit de lui. Je dois avertir qu'il ne portoit point la livrée. Le Marquis avoit eu cette conſidération pour lui, parce qu'il étoit d'honnête famille. Ils ſe rendirent au lieu du combat, vers les ſept heures du ſoir. Ils furent aſſez heureux, ſi ces funeſtes accidens peuvent porter le nom de bonheur, pour tuer chacun leur homme : le Marquis ne reçut point de bleſſure, mais Briſſant eut la cuiſſe percée d'outre en outre. J'étois appuyé ſur une fenêtre qui donnoit ſur la cour, & bien éloigné ſans doute de rien ſoupçonner de cette tragédie, lorſque je les apperçus de loin, qui s'avançoient lentement l'un près de l'autre. Le Marquis avoit le bras paſſé ſous celui de Briſſant,

pour l'aider à marcher. Une ſituation ſi familiere me déplaiſoit, & je me propoſois bien de lui en faire un reproche. Ils entrerent dans la cour : l'air pâle de Briſſant, quelques traces de ſang que j'apperçûs ſur ſes bas, & la poſture du Marquis, qui étoit toujours la même, me firent naître des idées fâcheuſes. Enfin je fus triſtement éclairci par le diſcours du Marquis, qui me tira en particulier, pour me raconter ſon avanture. Je ne pouvois preſque me la perſuader. Je lui en fis répéter les circonſtances, & ma ſurpriſe augmentoit chaque fois. Ce n'étoit point une affaire à cacher dans la famille. Nous tinmes conſeil en commun, ſur la conduite qu'il nous falloit tenir. Voici le parti auquel il me parut que nous devions nous arrêter. J'envoiai

chercher le Bailli du lieu ; & sur la déposition du Marquis & le témoignage de Nadine, nous lui fimes faire un Ecrit, que nous signames tous, pour attester les circonstances du fait. Il y paroissoit manifestement que le Marquis n'étoit point l'agresseur; qu'il avoit été insulté sans raison avec la derniere brutalité, & que la vengeance avoit été tirée sur le champ. En effet la distance n'avoit pas été assez grande entre l'insulte & le combat, pour rendre cette petite altercation criminelle. Je fis partir sur le champ Scoti en poste, avec une lettre pour le Duc, Pere du Marquis, où je renfermai cet Ecrit, & dans laquelle je m'expliquois encore plus exactement. Je ne doutai point que le crédit du Duc, joint aux témoignages que je lui envoiois en faveur

de ſon Fils, n'aſſoupît tout-d'un-coup cette affaire. Cependant, pour ne rien négliger, je partis le ſoir même avec le Marquis, & je pris le chemin de la Chartreuſe, où mon Pere étoit mort. Je choiſis cet aſile, parce que l'endroit eſt écarté, & ſi proche de la frontiere, que nous pouvions ſortir du Roiaume en moins d'une heure ; outre que j'étois aſſuré d'y être reçû avec tous les égards poſſibles, & d'y pouvoir demeurer long-tems ſans que le Marquis fût expoſé à être reconnu. Je n'avois communiqué le lieu de notre retraite, qu'à mon Gendre, à ma Fille, & à Scoti.

Nous arrivâmes ſans obſtacle à la Chartreuſe. Le Pere Prieur & tous les Religieux furent charmés de me revoir. Je ne leur découvris point notre embarras ; je leur

dis seulement que nous passerions quelques jours avec eux, & que pour ne pas troubler leurs pieux exercices, nous vivrions comme eux dans la solitude & dans la paix. La vûe de cette sombre retraite, où mon cher Pere avoit expiré dans la pénitence, réveilla toutes les idées de mon premier âge. Je menai le Marquis sur sa tombe, & je ne craignis point de lui laisser voir que ce spectacle me touchoit encore assez pour me faire verser des larmes. Il fut attendri de ma douleur, jusqu'à en répandre lui-même. Je m'apperçus qu'il s'efforçoit de les cacher. N'aiez pas honte, lui dis-je, de ces marques de tendresse & de compassion; elles font honneur à votre bon naturel. Les cœurs durs & cruels ne sentent point de douceur à pleurer. Des

larmes, répandues avec bienſéance & avec modération, ſont la preuve d'un caractère ſenſible & généreux; elles ne déshonorent jamais. Il me demanda par quelle raiſon mon Pere avoit pû choiſir un genre de vie auſſi extraordinaire que celui des Chartreux; je lui promis de lui raconter toute l'hiſtoire de ma vie, dont il n'avoit jamais entendu qu'un petit nombre de circonſtances détachées. J'exécutai ma promeſſe quelques jours après; & ce récit le toucha ſi vivement, qu'il fondit en larmes en pluſieurs endroits de ma narration. Je lui dis, en finiſſant : voilà, mon cher Marquis, ce que vous deſiriez d'entendre. Croiez-vous maintenant votre curioſité bien paiée ? Il me répondit, avec une ardeur & une tendreſſe que je n'oublierai jamais : M. de Renoncour,

mon cher Pere, je vous ai chéri jusqu'à présent par inclination, & parce que je ne pouvois manquer sans une extrême ingratitude d'avoir ce retour pour vos bontés & pour vos soins; mais j'ai le cœur si pénétré de tendresse & d'admiration par votre récit, que votre Pere ni votre Epouse n'ont jamais eu pour vous plus d'affection que moi: & je prie le ciel de ne m'être propice, qu'autant que je conserverai toute ma vie ce sentiment. Je l'assurai qu'il auroit peine à m'accorder tant d'amitié, qu'elle pût surpasser celle que j'avois pour lui. C'est de quoi je suis trop persuadé, répondit-il en m'embrassant; & c'est ce qui doit servir encore d'un nouvel aiguillon à la mienne.

Je pris ce moment d'ouverture & d'effusion de cœur, pour lui

parler de la chaleur inconſidérée, avec laquelle il s'étoit engagé dans une démarche auſſi criminelle & auſſi dangereuſe que l'eſt un duel. Je ne lui en avois pas fait encore le moindre reproche, n'aiant pas voulu d'abord augmenter le trouble que cette action avoit dû lui cauſer. Il ne manqua point de raiſons pour l'excuſer; & dans le fond, j'étois embarraſſé moi-même à lui prouver qu'il eût tort. Cependant je lui repréſentai vivement l'énormité d'un combat ſi ſanglant; & je le fis convenir du moins qu'il auroit dû m'avertir de ſa querelle, pour chercher enſemble tous les tempérammens que l'honneur auroit pû permettre, avant que d'en venir aux remedes extrêmes.

Le retour de Scoti nous fit ſortir bien-tôt d'inquiétude. Il re-

vint, le sixiéme jour après notre arrivée à la Chartreuse, avec une lettre de M. le Duc, qui nous marquoit que nous pouvions reparoître sans crainte. Nous ne tardâmes point à quitter notre retraite. Le Marquis s'attendoit que nous retournerions à la Terre de ma Fille. Je lui dis, qu'il ne falloit plus penser à se faire voir, dans un lieu où sa vie ne seroit peut-être pas en sûreté; qu'il étoit à craindre que les Parens des Malheureux, qui avoient péri par sa main, ne conservassent d'autant plus de ressentiment, qu'ils perdoient l'espérance d'être satisfaits par les voies ordinaires; & que si son honneur sembloit justifier le premier péril auquel il s'étoit exposé, la sagesse & la Religion devoient lui en faire éviter de nouveaux. Je lui fis prendre,

presque malgré lui, le chemin des Terres de son Pere.

La tristesse où il fut plongé continuellement pendant la route, me fit juger de ce qui se passoit dans son cœur. C'étoit l'absence de Nadine qui le tourmentoit, & la crainte de ne jamais la revoir, s'il ne lui étoit plus permis de paroître dans la Terre de ma Fille. Ma Niéce n'avoit pas manqué de lui apprendre que son Pere la laisseroit en France : je ne sçais quelles espérances il fondoit là-dessus ; mais il me demanda, le premier soir après nous être mis en chemin, si c'étoit une chose bien sûre qu'Amulem consentît à nous laisser sa Fille. Comme j'affectois d'ignorer sa passion, je lui répondis naturellement que c'étoit une affaire résolue, & que je m'imaginois qu'il

n'en étoit pas fâché, lui qui avoit eu tant d'amitié pour elle lorſqu'il la croioit Memiſcès. Je fis une faute conſidérable, en lui donnant cette occaſion de me déclarer ſes ſentimens ; car ſoit qu'il trouvât quelque choſe qui flattoit ſa paſſion, dans la maniere dont je m'étois exprimé, ſoit qu'il cherchât de longue-main un moment favorable, pour me la découvrir ; je n'eus pas achevé de parler, qu'il reprit ainſi la parole : Il n'eſt que trop vrai que j'ai conçu la plus violente affection pour votre Niéce, tandis que je ne la prenois que pour Memiſcès ; mais croiez-vous, me dit-il en me regardant triſtement, qu'elle ſoit éteinte depuis que j'ai connu ſon ſexe ? Je crois, lui répondis-je, que l'amitié que vous avez pour moi s'étend juſqu'à ma Niéce, &

je vous remercie de cette bonté, qui fait beaucoup d'honneur à ma Famille. Une petite Fille Turque, continuai-je pour lui ôter l'envie de s'expliquer davantage, qui va ſe trouver privée de ſon Pere, & qui perdroit tout ſi elle venoit à me perdre, ſera peut-être un jour fort heureuſe d'avoir la protection d'un homme tel que vous. Je penſe, ajoûtai-je, à la faire entrer à Saint-Cyr ; ce ſeroit une place pour toute ſa vie. Mon deſſein eſt d'emploier pour cela le crédit & la bonté de M. le Duc, & je me flatte que vous voudrez bien intercéder pour cette pauvre petite Etrangere. Mon diſcours l'embarraſſa quelques momens. Il pouſſa un profond ſoupir : Ah ! Monſieur, me dit-il, que je ſuis malheureux ſi vous feignez de ne pas m'entendre. Pourquoi ne voulez-

voulez-vous pas reconnoître que j'aime éperdument votre charmante Niéce, & que du caractère dont je suis, il est impossible que je cesse jamais de l'aimer ? Ce n'est pas une passion née d'aujourd'hui ; ce n'est point un emportement de jeunesse, tel que ceux dont j'ai peut-être été capable par le passé. Je sens que c'est la plus importante & la plus sérieuse affaire de ma vie. Vous sçavez bien vous-même qu'après avoir perdu Donna Diana, je ne songeois guéres à prendre de nouveaux engagemens. J'aurois juré que l'amour ne me seroit jamais rien : cependant vous pouvez vous souvenir que j'ai aimé votre Niéce sans le vouloir, & bien long-tems avant que de la connoître. Comment puis-je expliquer cette disposition du cœur, sinon comme un coup du

Ciel, qui veut que je m'attache à elle pour toute ma vie ? Serai-je le seul homme du monde qu'on obligera toujours de faire violence à son cœur, & de renoncer à toutes ses affections ! Pourquoi condamneriez-vous une inclination que je n'ai pas cherché à faire naître, qui n'offense personne, & qui s'accorde avec le plus sévére devoir ? Ne m'avez-vous pas dit mille fois que l'amour n'est point une passion criminelle, quand il est réglé par l'honneur & par la vertu ? Vous ne me répondez rien, continua-t-il ; dites-moi du moins si je me trompe, ou si c'est vous qui m'avez trompé.

Mon attention étoit partagée, pendant le discours du Marquis, entre le soin de l'écouter & celui de préparer ma réponse. Son esprit s'étoit si formé dans nos

voiages, que je crus devoir m'expliquer avec lui, comme j'aurois fait avec une personne d'un âge plus avancé. Je lui répondis donc tranquillement que loin de l'avoir trompé, je pouvois l'assurer qu'il ne s'égareroit jamais en suivant les maximes que j'avois tâché de lui inspirer; que pour ce qui regardoit l'amour en particulier, il avoit raison de croire que l'honneur & la vertu n'en produisent jamais de criminel; qu'il ne devoit donc point craindre mes reproches, s'il avoit suivi deux si bons guides, & qu'il n'en avoit point à se faire à lui-même; mais que pour reconnoître s'il ne se trompoit pas, il falloit avoir recours à l'examen de la raison. Vous aimez ma Niéce, lui dis-je, & tous les sentimens de votre passion sont honnêtes & vertueux;

cela eſt dans l'ordre ; mais vous ſuppoſez que l'honneur & la vertu vous ont permis de vous livrer à cet amour, & c'eſt ce qui avoit d'abord beſoin de preuve. Vous reſſemblez à un homme, qui feroit un uſage honnête du bien d'autrui : il ne feroit pas préciſément coupable pour cette honnêteté avec laquelle il ſçauroit en uſer, mais pour avoir pris injuſtement le droit d'en faire uſage. Quelque innocence que vous ſuppoſiez dans votre paſſion pour ma Niéce, quelles ont pû être vos vûes en prenant ces ſentimens pour elle ! Eſt-ce ſeulement de l'aimer, comme vous dites, avec honneur & avec vertu ? Si cela eſt poſſible, à la bonne heure, j'y conſens ; Nadine ſera trop honorée de votre affection. Mais ſi vous n'ignorez pas vous-même

qu'un amour ſi métaphyſique eſt une chimere, que ne convenez-vous qu'il eſt impoſſible que vous vous arrêtiez dans ces bornes ! Cependant je ne vois que des précipices, de tous côtés, ſi vous en ſortez. Le moins dangereux pour vous ſera peut-être la honte de ma Niéce : c'eſt à vous de voir, ſi vous me préparez cette triſte récompenſe pour tous les ſoins que j'ai pris de votre jeuneſſe, & pour la tendre amitié qui m'attache à vous ſi ſincerement. Reconnoiſſez donc, mon cher Marquis, que ſi vous avez bien retenu mes principes, vous en faites mal l'application. Il n'y a rien de vicieux aujourd'hui dans vos ſentimens, je l'accorde ; mais comme vous avez dû prévoir qu'ils le deviendront un jour néceſſairement, l'honneur même &

la vertu, ſur leſquels vous vous retranchez ſi fort, étoient ce qui devoit vous les faire éteindre, ou vous empêcher de les laiſſer naître. Que pouvez-vous oppoſer à des raiſons ſi fortes?

Une ſeule réponſe, me dit-il, qui les détruit toutes. C'eſt que bien loin de prétendre m'arrêter à cette chimere, que vous appellez un amour métaphyſique, je me propoſe d'épouſer votre Niéce, ſi vous y conſentez. C'eſt ce que j'ai eu deſſein de vous faire comprendre, par les termes de vertu & d'honneur dont je vous ai dit que toutes mes vûes ſont remplies. Si vous étiez encore un enfant, repliquai-je, je vous pardonnerois un deſir ſi plein d'indiſcrétion; mais je vous avoue que je ne le comprends pas à votre âge, & que j'en ſuis même

irrité. Je serois au désespoir que M. le Duc sçut jamais que vous m'avez fait une telle proposition, & que je l'aie écoutée avec tant de patience. Non, non, Monsieur, continuai-je en me levant de ma chaise avec quelque émotion, n'espérez pas de me mettre de moitié avec vous dans vos petits désordres ; vous avez jusqu'ici mal connu mes principes. Je périrois, plutôt que de trahir en quoi que ce soit la confiance de M. votre Pere. Sçavez-vous de quoi vous allez être cause ? Je me priverai, pour vous rendre plus sage, de la satisfaction de voir ma Niéce, en la renvoiant en Asie avec son Pere. Je n'avois jamais parlé, au Marquis, d'une maniere si vive. L'impression que mon discours fit sur lui, jointe au mauvais succès de son amour

& à la crainte de perdre Nadine, lui causa un chagrin si violent qu'il en répandit des larmes : il s'appuya sur la table, en cachant ses yeux de son mouchoir. J'affectai plus de dureté que je n'en avois, pour ne lui laisser aucune espérance de me trouver jamais la moindre facilité pour ses desseins. Je me retirai, en l'exhortant à prendre un peu plus de pouvoir sur lui-même, & à tirer quelque fruit de son expérience & de ses avantures passées.

Le Duc n'étoit point encore dans ses Terres ; lorsque nous y arrivâmes. Il y vint, deux ou trois jours après. Je remarquai que loin d'être mécontent du combat du Marquis, il avoit de la joie qu'il eût eu cette occasion de faire connoître son courage &

ſa fermeté, avant que d'avoir paru dans le monde. Comme je lui marquois le chagrin que j'avois reſſenti, de n'avoir pû prévenir cette querelle, il me dit: J'avoue que ces rencontres fâcheuſes doivent toujours être évitées; mais ce n'eſt point abſolument un mal pour un jeune homme, quand il s'en eſt tiré heureuſement. Il me parut qu'il en embraſſoit le Marquis avec plus de tendreſſe. Lui aiant entendu dire qu'il paſſeroit un mois ou ſix ſemaines dans la Province, je le priai de trouver bon que je retournaſſe pour quelque tems chez ma Fille. J'arrêtai de nouveau, avec lui, notre départ pour l'Allemagne. L'Automne n'étoit pas encore commencé. Nous pouvions nous rendre à Vienne avant l'Hiver, & le paſſer dans cette

Ville. Amulem avoit le même deſſein ; & je comptois toujours d'entreprendre ce voiage avec lui. Le jour que je quittai M. le Duc, le Marquis vint le matin dans ma chambre ; il me pria, d'un air timide, de ne pas exécuter la menace que je lui avois faite de renvoier Nadine en Turquie. Je lui dis que c'étoit moi-même qui le priois de ne pas m'y contraindre ; que ma Niéce m'étant extrêmement chere, je ne me priverois pas volontiers d'elle ; mais que j'avois auſſi tant d'amitié pour lui, qu'il n'y avoit rien que je ne sacrifiaſſe, pour le retenir dans ſon devoir, & pour aſſurer le fruit de mes inſtructions. Il me promit tout ce que je lui demandai, à la réſerve de ceſſer d'aimer Nadine.

Je ne prévoiois pas, en ré-

tournant tranquillement chez ma Fille, que j'allois y trouver de nouvelles peines. La premiere nouvelle, qu'on m'apprit à mon arrivée, fut la mort de Mylord R.... dont ſon Epouſe avoit été informée, deux jours auparavant, par des lettres particulieres de Londres. J'allai ſaluer cette Dame, & lui faire des complimens ſur ſa perte. Il étoit naturel de juger que je ne la trouverois pas dans une extrême affliction. Je me figurois même qu'elle auroit beſoin de tous les motifs de la bienſéance, pour diſſimuler ſa joie. Cependant je lui trouvai toutes les marques d'une profonde triſteſſe. J'étois ſeul avec elle, & dans le deſſein de n'y pas être long-tems; car j'évitois toujours de la voir tête à tête. L'expérience, que j'avois eue de ma foi-

bleſſe me tenoit en garde contre moi-même. Je ne ſçais comment je puis faire ces aveus ſans rougir.

Après quelques momens de converſation, j'étois prêt à ſortir de ſa chambre, & je m'étois déja levé pour cela ; elle me pria de me remettre ſur ma chaiſe : je veux apprendre de votre bouche, me dit-elle, une vérité qui importe à mon repos. Vous ſçavez dans quelle vûe j'acceptai la retraite que vous m'offrites chez Madame votre Fille, & ce qui m'y a retenue ſi long-tems. Comme mes promeſſes ont été ſincères, j'ai crû que votre conſentement l'étoit auſſi. Cependant, aujourd'hui que nous ſommes libres d'exécuter nos engagemens, & que je me réjouiſſois de cette liberté comme d'une choſe qui

vous feroit aussi agréable qu'à moi, j'apprens de Madame votre Fille que vous êtes absolument changé à mon égard, & qu'il ne vous reste plus le moindre sentiment d'estime pour moi. De grace, Monsieur, apprenez-moi donc ce qui me l'a fait perdre, & par où je vous suis devenue méprisable. Ce discours me parut si peu intelligible, que je ne sçus d'abord ce que je devois penser de la situation de son esprit. Elle prit sans doute mon silence & mon étonnement pour une confirmation de ce mépris prétendu, qu'elle me reprochoit. J'en jugeai par le désordre que j'apperçûs sur son visage & dans ses yeux, & plus encore par la suite de ses paroles. Elle me dit mille choses picquantes sur mon ingratitude, sur ma lâcheté, sur ma

perfidie, & ſur mon âge même, qu'elle n'eut garde d'oublier. Elle fondoit en larmes. Cette ſcéne, à laquelle je m'attendois ſi peu, me mit moi-même dans un déſordre incroiable. Aiant enfin retrouvé la force de m'exprimer, je lui demandai, avec toute la douceur dont je fus capable, ce qui avoit pû cauſer ſon émotion, & pourquoi elle me traitoit ſi mal ſans m'avoir fait connoître en quoi j'avois eu le malheur de l'offenſer? Peut-être que cette queſtion l'auroit encore irritée davantage, ſi je n'euſſe repris la parole auſſitôt pour lui proteſter que je ne me ſentois coupable de rien; que mon eſtime pour elle n'avoit jamais reçû d'altération, & que je ne lui avois jamais fait de promeſſes que je ne fuſſe diſpoſé à tenir, aux dépens de ce que j'avois de plus cher.

Elle parut un peu remiſe par ces aſſurances. Ecoutez, Monſieur, me dit-elle, je ne veux point être trompée : n'eſt-il pas vrai que vos ſentimens pour moi ne ſont pas tels que vous m'aviez donné lieu de le croire, & que je me ſuis flattée de les mériter ? Je ne vous dis rien que je ne tienne de la Marquiſe votre Fille, & la Marquiſe m'a aſſurée qu'elle le tient de vous-même. Comme tout ce diſcours me paroiſſoit encore plein d'obſcurités, je me bornai à cette réponſe générale, qu'il n'y avoit aſſurément perſonne au monde qui eût pour elle plus d'eſtime & de ſincére attachement que moi, & que loin que mes ſentimens euſſent changé, je ne la voiois jamais ſans m'y affermir, & même ſans les redoubler. Je lui demandai enſuite la liberté de

ſortir un moment, pour m'éclaircir avec ma Fille de ce qui avoit pû donner lieu à un mal-entendu ſi déſagréable,

Effectivement, j'avois la derniere impatience d'entretenir ma Fille. J'allai la trouver ſur le champ ; & je lui fis d'abord des reproches, qu'elle ne comprit pas plus que je n'avois fait ceux de Mylady. Entendons-nous, me dit-elle ; de quoi eſt-il queſtion ? Je lui expliquai ce qui venoit de m'arriver. Elle m'apprit, à ſon tour, que Mylady l'étoit venue trouver après avoir reçû la nouvelle de la mort de ſon Mari, & qu'elle l'avoit priée de rendre graces au Ciel avec elle, de l'avoir délivrée du plus cruel de ſes Ennemis ; que j'étois devenu enſuite le ſujet de leur converſation; que Mylady lui avoit déclaré qu'elle

étoit prête à devenir ma femme, & qu'elle s'imaginoit que j'aurois beaucoup d'empressement pour accepter cet honneur. Je lui répondis, continua ma Fille, que vous seriez sans doute infiniment sensible à sa bonté; mais que connoissant votre goût pour la retraite, je doutois que vous reprissiez aisément les liens du mariage. Elle me pressa de lui expliquer plus clairement ce que je sçavois de vos intentions : je ne fis pas difficulté de lui dire que je vous avois sondé nouvellement, & que vous m'aviez écouté si peu volontiers, que j'avois été contrainte de vous faire des excuses & de vous appaiser par des soumissions. Elle ne repartit rien à ce discours, ajoûta ma Fille; & je l'ai vûe triste & sombre depuis ce moment-là, sans qu'elle m'ait voulu découvrir

ce qui met ce changement dans ſon humeur.

Je vis clair, auſſi-tôt, dans ce qui s'étoit paſſé. Je ne doutai point que Mylady ne ſe tînt offenſée de cette eſpece de refus, qu'elle s'imaginoit que ma Fille lui avoit fait de ma part, & peut-être par mon ordre. Je conçus auſſi ce qu'elle avoit voulu dire en me parlant de promeſſe; mais je ne comprenois pas encore ce qu'elle entendoit par mon conſentement & par nos engagemens, car elle avoit emploié ces deux termes dans ſes reproches. Je me ſouvenois parfaitement qu'à ſon départ de Londres, elle s'étoit engagée à m'épouſer lorſqu'elle le pourroit, & que j'y voudrois conſentir. Je ne lui avois répondu que par mon ſilence; & je ne voiois point que cela dût por-

ter le nom d'un engagement. Je fis mes réflexions, ſur la conduite que je tiendrois avec elle. Ma Fille, qui ſouhaitoit en ſecret ce mariage, m'inſinuoit adroitement toutes les raiſons qu'elle croioit propres à m'ébranler. Mon foible cœur ſe mettoit auſſi de la partie. Il y avoit même des momens, où je me trouvois ridicule de réſiſter aux avances d'une Dame charmante, qui me marquoit tant de tendreſſe; car je pouvois me perſuader avec raiſon qu'elle étoit ſincere : à quoi aurois-je attribué ſon empreſſement, ſi ce n'étoit à l'amour, & à un amour aſſez fort pour dérober à ſes yeux ma vieilleſſe & le mauvais état de ma fortune ? Son reſſentiment même & ſes reproches me paroiſſoient avoir quelque choſe de flatteur & d'obligeant pour moi. Je vis

l'inſtant que cette ſeule penſée, d'être aimé à mon âge par une Femme ſi aimable, alloit faire pancher la balance, & renverſer les réſolutions de trente ans. Mais ſerai-je aimé, reprenois-je bientôt, comme je l'ai été par Selima? Retrouverai-je ces ardeurs, ces tranſports, ces délicateſſes inexprimables? Un cœur, accoûtumé à cette façon d'aimer ſi particuliere à ma chere Epouſe, eſt-il propre à lier commerce avec un autre cœur? entendroit-il le langage d'un autre, & feroit-il entendre le ſien? Je ne ſçaurois déſavouer que mes irréſolutions durerent long-tems. Je revis Mylady R..., ſans avoir pris de parti arrêté. Elle voulut néanmoins s'aſſurer de mes diſpoſitions, & elle me preſſa ſouvent d'une maniere embarraſſante. Je ſuis trompé,

ſi elle n'agiſſoit de concert avec ma Fille, qui me renouvelloit à tous momens ſes inſtances & ſes raiſonnemens ſéduiſans. Amulem augmenta même la perſécution. Ma Fille l'aiant mis dans le ſécret de cette affaire, il emploia quantité d'argumens Turcs, pour me convaincre qu'il n'y a point de bonheur ſans Femme, auſſi-bien dan ce monde-ci que dans l'autre. Peut-être aurois-je enfin cédé à tant d'attaques, ſi le Ciel ne m'eût ſécouru par un événement qui me fit r'ouvrir les yeux ſur mon devoir, & qui m'inſpira aſſez de force pour le remplir.

Ce fut la mort preſque ſubite du pauvre Scoti. Ce fidéle Valet m'avoit ſervi pendant quarante-huit ans, ſi l'on en excepte quelques années que j'avois paſſées en

Turquie dans l'esclavage. J'aurois peine à décider qui l'emportoit, ou moi par la confiance & les égards que j'avois pour lui, ou lui par son zéle, son respect & son inviolable attachement pour moi. Il se vantoit à tout instant de mes bontés. Jamais Valet, disoit-il, n'avoit eu un meilleur Maître; je lui dois cette justice aussi, que jamais on ne fut servi par un meilleur Valet. Il mourut d'une maladie extraordinaire, pour un homme de son âge; ce fut une pleurésie, qu'il avoit gagnée en s'échauffant trop à la chasse, & qui le mit en trois jours au tombeau. Je le vis expirer. Ces spectacles ont toujours quelque chose d'attendrissant pour un bon naturel; mais après avoir donné quelques larmes à sa mort, ma compassion se tourna sur moi-même. Je fis

réflexion combien je touchois de près au même terme ; & m'étant trouvé à ses funérailles, je considérai sa fosse comme si elle eût été ouverte pour moi-même. Je l'examinai, avec une triste & lugubre curiosité. Mes yeux ne pouvoient se détacher de ce funeste objet. Je ne retournai point au logis, en sortant de l'Eglise ; je résolus de démêler une multitude de pensées sombres & confuses, dont je me sentois l'esprit comme assiégé. Je m'enfonçai dans le Bois, qui est voisin de la maison de ma Fille.

Là, je jettai les yeux sur cette longue & malheureuse suite d'années qui s'étoient écoulées pour moi, depuis le tems que le pauvre Scoti étoit entré à mon service, c'est-à-dire, depuis mon enfance. Dans quelque partie de cette vaste carriere que je portasse mes re-

regards, j'y appercevois des vestiges d'infortune & de douleur. A peine y pouvois-je compter quelques momens de plaisir ; & parmi ces courts & legers instans, je n'en voiois aucun qui n'eût été suivi par d'innombrables amertumes. Je m'étois vû enlever successivement, par la mort, ou par la fortune, tout ce qu'on appelle objets d'estime, de tendresse & d'attachement. Les remedes mêmes de mes pertes s'étoient changés en poison ; & le seul que j'avois crû infaillible, & dont j'avois heureusement commencé à sentir l'effet, (je parle de ma retraite & de mon éloignement du monde) je m'en étois privé par un excès de molle complaisance, dont j'étois puni bien rigoureusement par le renouvellement de toutes mes peines. Mais ce qui m'humilioit le plus

plus, c'étoit de voir revivre mes foiblesses avec mes malheurs. Souffrir, perdre, être agité continuellement & privé de la joie & du repos, c'étoit le crime de la fortune : mais me laisser vaincre par l'amour à l'âge de soixante ans, être encore la proie d'une honteuse flamme & le jouet de toutes les passions de mon cœur, c'étoit mon propre crime & le sujet d'une éternelle confusion. Voions du moins quelles sont mes excuses, disois-je en moi même ; cherchons des prétextes qui puissent diminuer ma honte. Hélas ! j'en cherche inutilement. Le Monde, la Religion, la Nature, ma propre raison, ne me condamnent-ils pas ? Que je sorte pour un moment de moi-même, & que je considere ce corps appesanti par l'âge, ce cœur épuisé de sang

& d'esprits, ces cheveux gris dont la couleur tient déja de celle de la cendre; en un mot, tout ce composé, dont le sang & la couleur se retirent peu-à-peu, cette machine chancelante qui cesse par degrés d'être animée; quels autres mouvemens cette vûe pourra-t-elle m'inspirer, que ceux de la pitié, & peut-être du mépris pour moi-même? J'admirerai sans doute ma folle vanité, de me croire encore aimable; je rirai de mes ridicules desirs. Combien doivent-ils paroître plus monstrueux à d'autres yeux que les miens? Non, non, continuai-je; je n'en croirai ni Mylady R..., ni ma Fille: l'une est aveuglée par l'amitié, & l'autre par la reconnoissance. C'est ma raison, qui doit être mon juge. Je suis heureux de l'avoir encore

aſſez ſaine, pour appercevoir le précipice au bord duquel je me ſuis ſi follement avancé ; & je dois rendre graces au Ciel, qui m'arrête au moment que j'y allois tomber. Je me ſentis plus fort après ces réflexions. J'en fis mille autres, de la même ſorte, pendant l'eſpace de deux ou trois heures : la concluſion, que j'en tirai, & à laquelle je m'attachai d'une maniere inébranlable, fut de ne plus flatter l'eſpérance de Mylady R..., & de lui déclarer nettement qu'elle ne devoit point compter ſur notre mariage.

Je retournai chez ma Fille, dans cette réſolution. Le Ciel, qui me l'avoit inſpirée, m'offrit tout-d'un-coup l'occaſion de l'exécuter. Etant rentré par la porte du Jardin, je rencontrai Mylady R... qui s'y promenoit ſeule : la bien-

féance ne me permettoit pas de la fuïr : je m'avançai vers elle. Après m'avoir fait quelques complimens fur la mort de Scoti, à laquelle elle avoit pris quelque intérêt, parce qu'elle lui avoit eu l'obligation de fa fuite d'Angleterre ; elle me dit, fans détour, que fi j'étois toujours dans la volonté d'accepter fa main, elle croioit que de plus longs délais étoient inutiles ; qu'à la vérité la mort de Mylord R... étoit encore toute récente ; mais que la maniere dont il en avoit ufé avec elle, leur longue féparation, & fon féjour en France, mettoient les chofes dans un point de vûe tout différent de ce qu'elles feroient à l'égard des femmes ordinaires.

Je ne balançai point à lui répondre ce que j'avois médité. Je fens, comme je dois, Mada-

me, lui dis-je, cette généreuse constance qui vous fait persister dans vos offres; & je vous assure que si votre bonté est excessive, ma reconnoissance est telle que vous avez droit de l'exiger. Mais je serois indigne de votre estime, si je ne vous expliquois pas sincerement ce que je pense de l'engagement que vous me proposez. Vous ne me connoissez point, Madame, j'ose vous le dire; l'habitude que j'ai de composer mon visage a pû me faire regarder de vous comme un homme tranquille, & disposé à goûter le bonheur que vous m'offrez; vous ne sçavez point que ma tranquillité extérieure est une fausse image, qui trompe vos yeux. Vous allez frémir, Madame, en apprenant le véritable état de mon ame. Figurez-vous un Malheureux

homme, accablé de toutes les disgraces de la fortune, troublé par la perte de ce qu'il a aimé le plus cherement, accoutumé depuis quarante ans à pleurer & à gémir, sans cesse inquiet, distrait, agité, désirant la mort comme l'unique remede de ses peines, & la craignant néanmoins comme la fin d'une longue vie, qui n'a pas toujours été innocente; un homme, dont toutes les pensées sont lugubres, & tous les sentimens douloureux. Ajoûtez à ce triste portrait les infirmités de la vieillesse, & les dépérissemens causés par des voiages & des fatigues continuelles. Voilà, Madame, ce qui est renfermé sous ces dehors, qui en imposent encore; tel est le compte que la vérité m'oblige à vous rendre de moi-même. Vous lisez mainte-

nant au fond de mon cœur : quel funeste présent vous ferois-je, en vous l'offrant ! quel odieux commerce ne seroit-ce pas pour vous, que celui d'un Miserable qui ne sentiroit point le prix de vos charmes, qui troubleroit votre repos & votre joie par ses soupirs, qui voudroit peut-être vous obliger à partager ses peines ; ou qui se déroberoit de votre présence, pour chercher, dans la solitude & dans les larmes, l'unique sorte de bonheur qu'il est capable de goûter ! Songez-y bien, Madame, vous méritez un sort plus heureux ; votre générosité vous seroit funeste, si vous en écoutiez encore les mouvemens. Je cessai de parler, pour attendre la réponse de Mylady.

Elle m'avoit écouté, sans lever les yeux ; & je ne remarquai point

que sa contenance fût altérée. Elle me dit, d'un ton de voix tranquille, que si mon procédé n'étoit pas galant, il étoit du moins d'un honnête homme ; qu'elle se sentiroit peut-être offensée de ma froideur, si elle avoit lieu de croire que ce fût sa présence & son peu de mérite qui la fissent naître ; mais que les raisons, qu'elle avoit entendues, lui paroissoient fortes ; qu'elle ne demandoit pas sans doute un cœur, qu'on ne pouvoit lui donner sans violence ; qu'elle s'étoit trompée, comme je l'avois dit, à l'air composé de mon visage ; qu'étant fort indifférente pour le plaisir des sens, elle auroit compté pour rien mon âge avancé, si elle eût pû trouver en moi un Mari doux & complaisant, comme elle se le promettoit de mes manieres &

de ma figure ; mais qu'apprenant de moi-même que je ne pouvois rien mettre du mien pour la rendre heureuse , elle renonçoit à tous les droits que ses offres & ses avances pouvoient lui avoir donné sur mon cœur.

Je lui baisai la main, en l'assurant qu'elle en auroit toujours d'inviolables sur mon estime & sur ma reconnoissance. Je compte d'autant plus sur l'une & l'autre, reprit-elle, que je ne vous ai pas donné lieu assurement de me les refuser. Je ne tarderai pas même à vous en demander un témoignage. J'ai besoin de vos conseils, pour prendre un nouveau plan de vie & de conduite. Il n'y a point d'apparence que je demeure ici plus long-tems, puisque je pers l'espérance qui m'y a retenue jusqu'à présent. Quel

lieu choiſirai-je, pour la retraite de ma malheureuſe vie ? Je lui répondis que tant qu'elle n'auroit point d'autres inclinations, & qu'elle voudroit bien ſe contenter des efforts que ma Fille feroit pour lui plaire, elle n'avoit point d'autre retraite à chercher. Elle ſe rendit, après quelque réſiſtance ; & s'étant tournée vers le corps de logis, ce ſera donc ici, dit-elle, que je paſſerai le reſte de mes jours. Elle ajoûta, qu'elle y mettoit trois conditions; la premiere, qu'on l'avertiroit avec franchiſe, s'il arrivoit qu'elle devînt incommode; la ſeconde, que ne pouvant être ſon Mari, je lui en tiendrois lieu du moins par mes conſeils, & par mon amitié; la derniere, qu'Amulem & mon Gendre conſentiroient qu'elle adoptât Nadine, pour ſa Fille &

pour ſon héritiere. Cette conduite, douce & généreuſe, me toucha juſqu'aux larmes ; je pris du caractère de cette aimable Dame une idée toute autre encore que celle que j'en avois eue juſqu'alors. Vous ſerez, Madame, lui dis-je, la maîtreſſe abſolue dans ma Famille ; ma Fille eſt trop heureuſe, d'avoir une Amie telle que vous ; je regarde moi-même l'occaſion que j'ai eue de vous rendre quelques foibles ſervices, comme une des plus grandes faveurs que j'aie reçues de la fortune dans tout le cours de ma vie.

Nous retournâmes au logis. Mylady fut la premiere à raconter à ma Fille ce qui s'étoit paſſé entre nous. Elle nous preſſa ſi fortement de lui accorder Nadien, pour lui tenir lieu de Fille, que

nous consentîmes à ce qu'elle demandoit avec tant de bonté. Ma Niéce prit un lit dans son appartement. On verra qu'elle eut pour elle, dans la suite, toute la tendresse d'une véritable Mere, & qu'elle la porta même un peu trop loin. C'est sur quoi je ne m'explique point encore, pour ne pas préparer trop tôt mon Lecteur à la tristesse.

Fin du cinquiéme Tome.

PQ 2021 M5 1756 t.5
Prévost, Antoine François
Mémoires et avantures d'un homme de qualité

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY